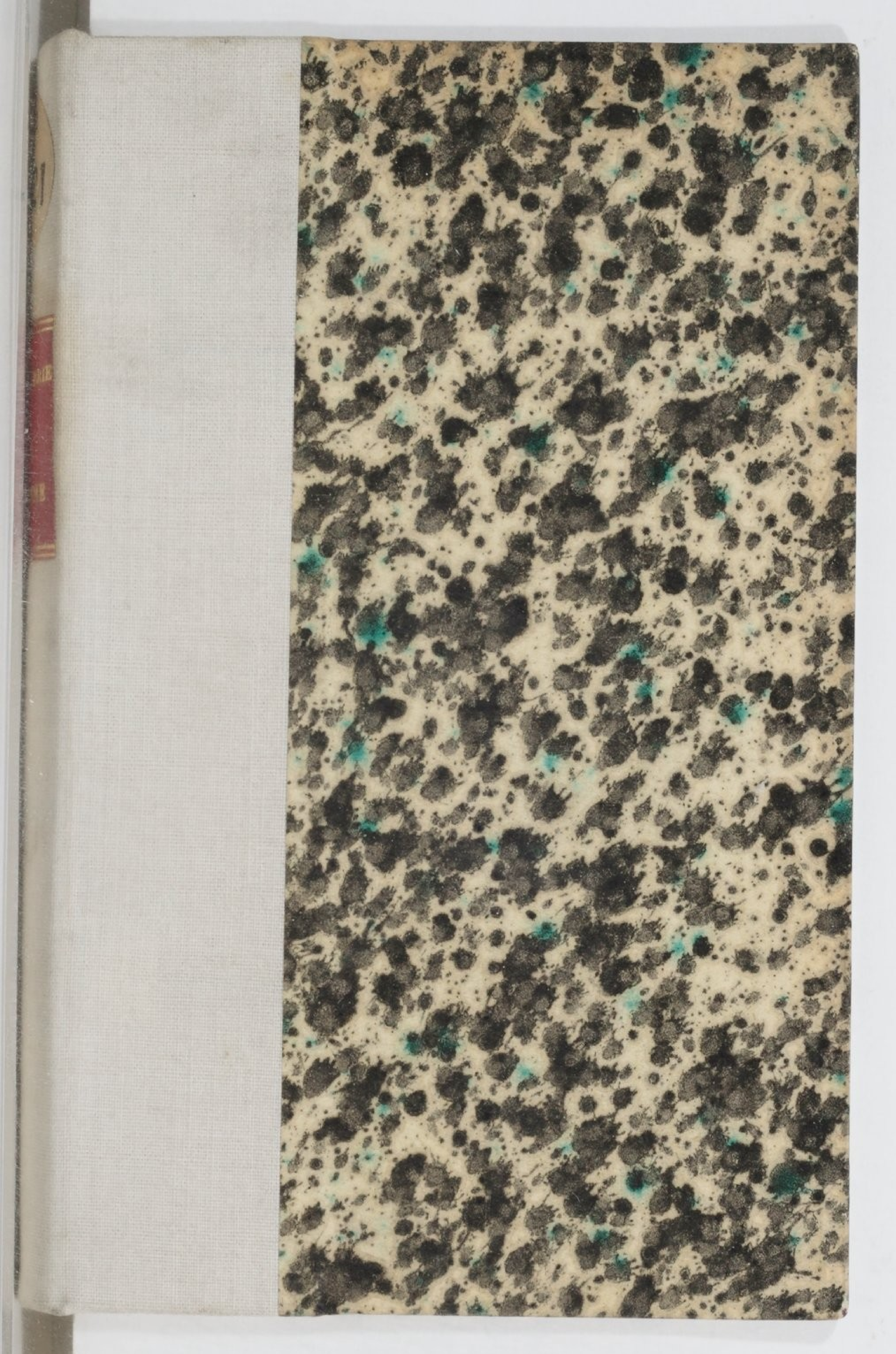
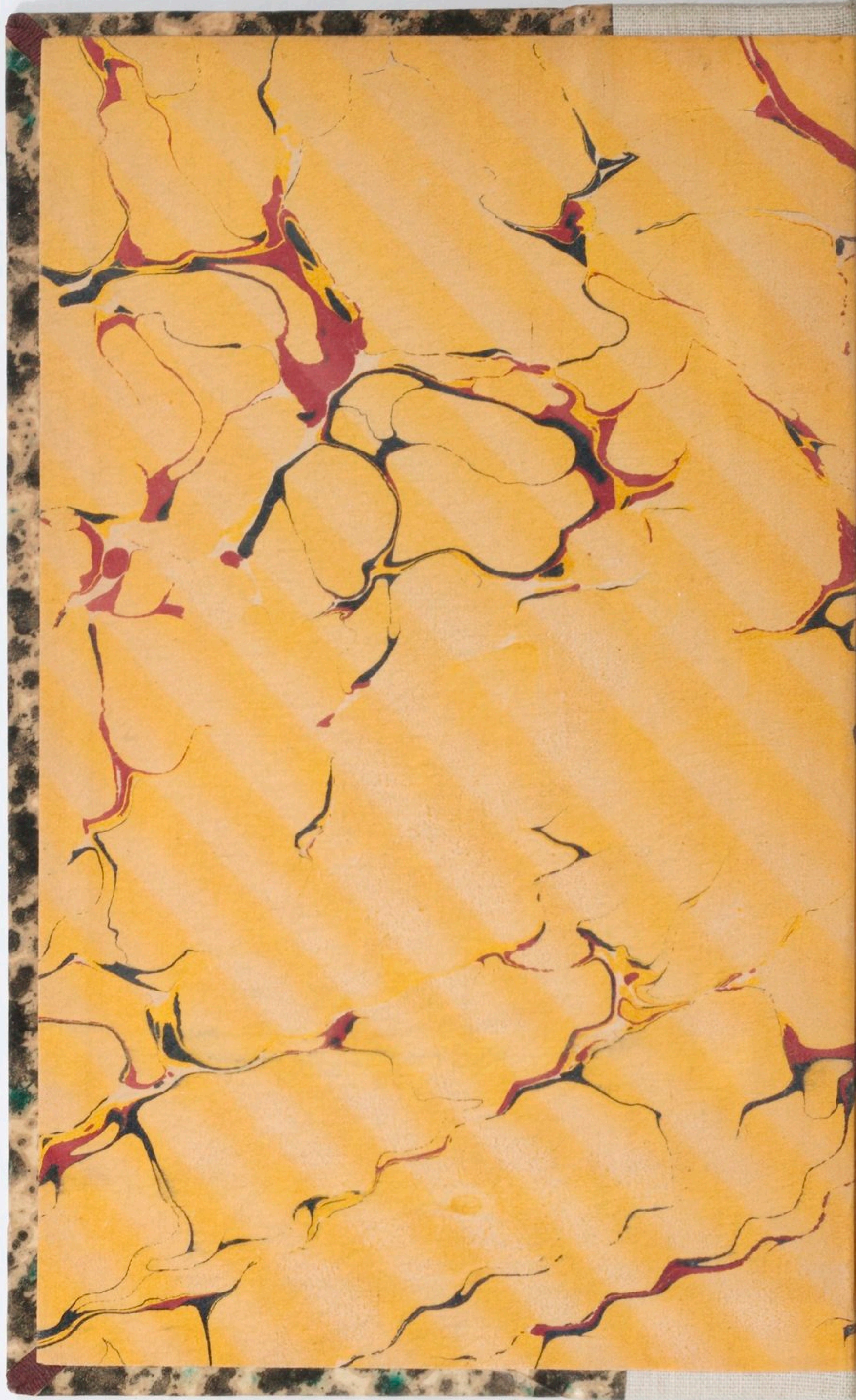
Contes d'automne, par Eugène de Margerie







COLLECTION SAINT-MICHEL

CONTES D'AUTOMNE

PAR

EUGÈNE DE MARGERIE



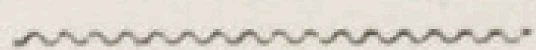
PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
85, rue de Rennes, 85.

1883

CONTES D'AUTOMNE

En attendant les CONTES D'HIVER,

s'il plaît à Dieu.



Paris. — Imp. G. TÉQUI 92, rue de Vaugirard, 92.

COLLECTION SAINT-MICHEL

CONTES D'AUTOMNE

PAR

EUGÈNE DE MARGERIE



PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
85, rue de Rennes, 85.

—

1883

Nota. — *Voir à la fin du volume la liste des ouvrages du même auteur.*

MARCELINE

I

Comment le manuscrit de Marceline est tombé entre mes mains.

Encore un souvenir de la cruelle guerre de 1870-1871.

*
* *

Quand elle éclata, nous étions à Saint-Gervais, (Haute-Savoie).

Vers la fin d'octobre, le froid nous chassa vers ce que nous croyions être des régions plus tempérées.

Nous nous installâmes sur les bords du lac de Genève, à Evian.

Sauf que nous y fûmes presque gelés, sauf surtout cette angoisse inexprimable dont nos cœurs de Français étaient déchirés, nous nous trouvâmes fort bien à Evian.

Notre petite villa, pour une habitation improvisée, était très suffisamment ample et confortable. Nous y étions en famille. Les naturels du pays, comme aussi les étrangers, compagnons de notre exil, nous faisaient bon visage. Les enfants travaillaient sous la direction des mères et des sœurs aînées. Nous avions une église presque à notre porte.

Enfin le pays est admirable. Et, bien qu'il fût couvert d'un pied de neige pour le moins, la promenade, — la moitié de ma vie, — était très agréable ; agréable à ce point que l'on se surprenait à oublier un instant les douleurs et les humiliations de la patrie.

Je trouvais moyen de combiner les deux *poursuites* — comme disent les Anglais, — qui m'ont valu, dans les diverses étapes de ma carrière, mon double surnom : « Un monsieur qui court toujours » et « Un monsieur qui fait des histoires. »

Je sortais de chez moi, tout transi, bien entendu. Mais, en faisant un petit trot de trois à quatre kilomètres, je me mettais dans un état de bien-être qui eût duré au besoin toute l'après-midi... Soit lorsque je battais la semelle et que je réveillais en passant tous les échos d'alentour, soit lorsque je me contentais de marcher d'un pas rapide et ininterrompu, je courais après une idée : *je faisais des histoires*... Quelquefois, je m'arrêtais une seconde

pour écrire sur les marges de mon *Univers* deux mots de *memento*... Après trois ou quatre heures de marche, je revenais au logis, ayant fait provision de chaleur pour la journée ; je m'asseyais à ma table de travail...... et j'écrivais ce que j'avais préparé selon la méthode des péripatéticiens.

Je dois dire, pour être fidèle à la vérité, qu'au point de vue purement imaginatif, mes facultés ressemblaient souvent à l'athmosphère: elles étaient glacées. D'ailleurs, comment, au milieu des douleurs publiques, écrire des récits populaires où l'*humour* joue toujours un rôle important?

De conteur, je devenais donc moraliste ; et plus d'un chapitre de ma *Société de Saint-Vincent de Paul* est sorti de ces fécondes excursions.

*
* *

Bien que je sois grand partisan de la solitude et du silence, je n'étais pas devenu absolument *ours*, et, sans compter les relations de famille, je voyais quelques personnes.

L'exil facilite les liaisons. On va ensemble à la *poste restante;* on lit ensemble les dépêches ; on se rencontre à l'arrivée du bateau, à l'église, chez M. le curé ; et il naît de là des rapports qui, pour être éphémères,— et encore ne le sont-ils pas toujours,

— n'en sont pas moins très doux, dans les tristes circonstances où nous nous trouvions.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici la famille de la Mardelle, que nous ne connaissions ni d'Eve ni d'Adam, mais avec laquelle nous nous liâmes presque tout de suite d'une très profonde et très vive amitié... une de ces amitiés que la mort seule dénoue.

*
* *

Je ne décrirai pas tous les membres de la famille de la Mardelle, notre histoire étant à autre fin.

Il y avait deux ménages, avec chacun quatre ou cinq enfants dont les âges s'étageaient de six mois à dix-huit ans.

Il y avait surtout une tante, qui avait élevé la première génération, et qui contribuait grandement à l'éducation de la seconde.

On l'appelait mademoiselle Marceline.

C'était une intelligence des plus remarquables. Très instruite — non seulement en littérature, en histoire, en géographie, mais en latin, en grec, en langues vivantes, mais dans la plupart des sciences mathématiques, physiques et naturelles, — elle avait la piété d'un ange, l'active et ingénieuse charité d'une sœur de Saint-Vincent de Paul.

Ame sympathique, s'il en fut, elle aimait, outre

ce que j'ai dit, deux des choses que j'aime le plus : la musique et la promenade.

Dès la première rencontre, nous nous sentîmes portés l'un vers l'autre.

Nous échangions des idées et des livres.

Je n'avais qu'un reproche à faire à mademoiselle Marceline.

Son caractère était d'une égalité charmante... Jamais un pli sur son front,ni une expression dans ses yeux qui pût désobliger fût-ce le dernier des domestiques. Mais cette sérénité était triste ; le sourire lui-même indiquait un cœur navré.

« Quand on aime Dieu, me disais-je, les âmes, les pauvres; quand on a auprès de soi les siens, — elle les avait — n'est-ce pas presque de l'ingratitude envers le souverain Bienfaiteur que cette tristesse obstinée ? »

Moi qui affectionne tant les innombrables textes de la Sainte Ecriture relatifs à la joie, j'étais étonné de cette mélancolie. J'en étais affligé, presque scandalisé.

Un jour,je le lui dis,en lui en demandant la cause. Elle ne me répondit pas d'abord, détourna la conversation ; et, comme elle vit dans mes yeux que j'avais bien envie d'insister :

« Vous le saurez peut-être un jour, » me dit-elle, d'une voix un peu émue.

*
* *

Cependant les préliminaires de la paix étant signés, nous quittâmes Evian, pour retourner à Paris. — Après quelques semaines passées dans notre maison des champs, où je faillis avoir la tête emportée par un obus, — cadeau des fédérés, retranchés aux Hautes-Bruyères — après un court campement à Versailles, pour attendre la fin de la Commune, nous nous réinstallions à Sceaux, lorsque, un jour, je reçus un paquet.

Je l'ouvris avec empressement. J'avais reconnu l'écriture de Mlle Marceline ; et il me tardait d'avoir des nouvelles de tous ces bons de la Mardelle. — Je n'avais pas entendu parler d'eux depuis la fin de février, et nous étions en juillet.

Le paquet contenait un gros rouleau et une lettre.

Celle-ci était conçue à peu près en ces termes :

« Cher Monsieur, quand vous recevrez ce manuscrit, il y aura quelque temps déjà que j'aurai comparu devant Dieu.

« J'espère beaucoup de sa miséricorde. Mais je sais que j'ai beaucoup à craindre de sa justice.

« Veuillez donc m'accorder le secours de vos prières.

« Vous qui écrivez des histoires, et qui — vous

me l'avez dit souvent — aimez surtout celles qui sont vraies et qui prouvent quelque chose, vous trouverez peut-être que la mienne — l'histoire de ma vie — peut faire du bien à plusieurs de ceux qui la liront.

« Il me semble qu'il s'en détache un très précieux enseignement...

« En la lisant, avant de l'arranger un peu — non le fond mais la forme, ce pour quoi je vous donne toute licence — vous verrez bien si j'avais raison d'être triste.

« J'espère que je ne tarderai pas à trouver là-haut la vraie joie... cette joie dont je remercie Dieu de m'avoir sevrée ici-bas. Je m'en étais rendue indigne par mon orgueil et mes infidélités.

« En tout cas, encore une fois, priez pour moi.

« Que vos lecteurs aussi — de fait, les miens — accordent une petite prière à la pauvre orgueilleuse. »

II

L'ENFANCE DE MARCELINE

Du plus loin que je remonte le cours de mes souvenirs, je ne rencontre dans ma famille que d'ad-

mirables exemples de vertu, ou de piété, comme vous voudrez. Celle-ci, chez mes parents, était à la fois la base et le couronnement de celle-là.

J'ai soixante ans passés. Evidemment j'approche de ma fin. Il y a plus d'un demi-siècle, je sortais à peine du berceau, et déjà je sentais quelles inexprimables actions de grâces je devais à la bonne Providence pour le port chrétien dans lequel elle abritait mon enfance.

Que ne suis-je une grande artiste, un écrivain de génie, pour faire passer devant vos yeux ma galerie de famille, mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, nos proches et nos amis, tous ceux qui étaient les habitués ou les clients de la Mardelle.

Mon père, très riche gentilhomme campagnard, était un beau type de cette classe trop clairsemée et qui, si elle se fortifiait — en nombre et en doctrine — serait bien près de sauver la France.

Il n'allait presque jamais à Paris. Qu'y eût-il été faire ? Dépenser son temps, toujours trop court à la Mardelle ; dépenser de l'argent, toujours mieux employé à donner du pain aux vrais pauvres, du travail aux ouvriers de bonne volonté.

Nous passions seulement deux ou trois mois d'hiver à Clermont.

Tout le reste de l'année, mon père cultivait à

la fois la terre et ce terrain d'une culture plus laborieuse encore et plus délicate, je veux parler de de l'âme de ses enfants.

C'était bien le grand propriétaire chrétien : toujours prêt à prendre l'initiative des travaux et des expériences utiles, tenant sa bourse, son temps, son activité à la disposition de ses voisins, moins riches que lui ; ne plaignant jamais sa peine, quand il s'agissait de rendre un service, surtout alors que ce service revêtait un caractère religieux... Ainsi, président du comité agricole, il l'était aussi d'une association pour l'observation du repos dominical. Il avait établi des Frères et des Sœurs dans sa commune, et c'était grâce à son intervention — je crois même grâce à ses libéralités — que la Mardelle, qui n'avait qu'un vieux curé, obtint un vicaire, dont le zèle et la jeune ardeur amenèrent les plus heureux résultats.

Ma mère était l'auxiliaire intelligente et dévouée de mon père, dans presque toutes ses œuvres, entre autres dans l'œuvre de notre éducation... Elle était plus spécialement chargée du département de la charité. — Nous étions encore tout petits, mes frères et sœurs et moi, et déjà notre mère nous menait dans les chaumières, pour voir de près la misère, et apprendre à y compatir... Nous nous habituions, non seulement à soulager le pauvre,

mais à le respecter et à l'aimer, comme le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au point de vue intellectuel, et spécialement pédagogique, nos parents suffisaient amplement à notre éducation. — Sauf un professeur de musique et un répétiteur de mathématiques pour un de mes frères, lorsqu'il voulut préparer sa licence ès-sciences, nous n'eûmes point d'autres maîtres que notre père et notre mère.

Je ne crois pas qu'ils nous aient jamais prêché, autrement que par leurs exemples, la science maîtresse de la vie... Mais que ces exemples étaient éloquents ! Et puis nos parents n'étaient pas seuls à nous les donner : ils avaient comme complices, pour ainsi dire, tous ceux qui, de par les liens de parenté, d'amitié ou de voisinage, fréquentaient le château.

C'était le règne incontesté de Dieu. Dieu était le point de départ et l'aboutissement de tout. Ses intérêts — les intérêts de sa gloire, l'honneur de son service — étaient la première de nos préoccupations.... la première, non qu'elle fût en balance avec une autre, mais en ce sens qu'elle dépassait tout le reste, comme le ciel est au-dessus de la terre, l'éternité au-dessus du temps, Dieu au-dessus des hommes.

N'allez pas vous imaginer qu'avec cette pro-

fondeur et cette hauteur de principes, notre existence fût morose, austère, pour ne pas dire triste et ennuyeuse.

Au contraire, rien n'était plus joyeux que la vie que l'on menait à la Mardeile.... Et cela doit être. D'où naît la tristesse, sinon du désordre? Or, chez nos parents, l'ordre régnait en souverain.

Il faut être bien étranger au christianisme — je ne dis pas ne l'avoir jamais pratiqué, mais n'avoir jamais vu de près de vrais chrétiens — pour ignorer que leur vie est une application constante de cette belle parole de S. Paul: *Gaudete in Domino semper ; iterum dico : Gaudete* (1).

Nous aimions Dieu et nos parents. Nous aimions et assistions les pauvres. Nous aimions et pratiquions le travail....

Après le travail, nous ne manquions pas de délassements: la musique, la poésie, la promenade.....

Ne parlons que de celle-ci — pour laquelle vous avez un faible, je le sais.... Je revois encore, après cinquante ans, les vives et pures jouissances que nous causaient un joli point de vue, une plante rare rencontrée dans nos courses, une soirée passée sur la lisière du parc, à écouter le silence

(1) Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le répète : Réjouissez-vous.

ou les mille bruits de la campagne, ou les ravissantes mélodies du rossignol....

J'ai dit *nous*... Et si je ne voulais glisser sur ces commencements pour arriver plus tôt au cœur de mon sujet, que de charmants médaillons je pourrais vous offrir de mon frère le polytechnicien et de mon frère l'abbé ; de ma sœur aînée, Fabienne, qui refusa les plus beaux partis, afin de se consacrer à remplacer notre mère auprès des *little ones* (1); même de celles-ci que nous appelions nos deux Benjamines.

Avec de grandes différences de caractère, tous se ressemblaient par le principal : l'amour de nos parents, la charité envers le prochain, quel qu'il fût, une intelligence très ouverte et très fine, par-dessus tout la piété, celle dont S. Paul a dit qu'elle est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis est.*

*
* *

J'atteignais ma quatorzième année. Deux ans auparavant, j'avais fait ma première communion.

Comme il n'y avait pas de catéchisme de persévérance à la Mardelle, mon père et ma mère, en s'aidant de quelques livres, m'en professèrent un excellent. Chaque semaine, je faisais une compo-

(1) Les petites.

sition sur un sujet religieux. Et je puis dire qu'à toute sorte de points de vue, cet exercice me fut on ne peut plus profitable.

Cette époque de ma quatorzième année est une date dans ma vie.

Une maladie soudaine et qui dérouta la science des médecins nous enleva notre mère.

Si le mot *désespoir* n'était absolument antichrétien, c'est celui qu'il faudrait appliquer à la douleur qui sembla déchirer et broyer le cœur de notre pauvre père.

Il aimait notre mère de toutes les forces d'une âme très aimante, et qui n'avait jamais aimé, — dans le sens complet du mot, — que la mère de ses enfants.

Sa résignation n'en fut que plus admirable... car elle était à la hauteur de la plus achevée douleur qui se puisse imaginer.

Cette douleur était si profonde qu'elle le rendit comme insensible à un événement très considérable qui se passa, quelques mois après, dans notre famille.

Nous fûmes ruinés, par la trahison d'un ami.

Mon père pardonna, sans hésiter, à cet ami infidèle.

Quant à la ruine elle-même, comme on s'étonnait, un jour, du peu de cas qu'il semblait en faire, il

sourit tristement : « Lorsque l'on a tout perdu — tout, pardon, mon Dieu ; le tout, c'est vous, et vous me restez ; mais votre mère, avec vous, mes enfants, était mon tout de la terre — lorsque l'on a tout perdu, cette question de la fortune est bien secondaire et bien misérable. »

Cependant, comme rien n'était plus raisonnable et moins personnel que notre père, se livrer tout entier à l'amère volupté des larmes lui eût semblé de l'égoïsme. Frappé dans ses affections d'époux, il ne devait ni ne voulait oublier qu'il était père.

Cette ruine n'était pas une ruine absolue. D'une grande fortune, nous descendions à une très médiocre aisance.

Mais, Dieu merci, et grâces aussi en soient rendues à nos parents, ni nous n'étions follement attachés aux aises et à l'éclat de la vie, ni nous n'avions croupi dans une torpeur intellectuelle qui nous rendît impossible ce qui nous devenait nécessaire : l'exercice d'une profession un peu lucrative.

Mon père, qui avait conservé de belles relations, et dont le malheur immérité avait excité une sympathie générale, obtint assez facilement les fonctions modestes, mais convenablement rétribuées, de receveur municipal à Clermont. — Joint à quelques épaves de notre ancienne fortune, ce traitement nous permit de joindre les deux bouts.

Mon frère aîné fut, tout naturellement, boursier au séminaire, et Alfred, le cadet, allait sortir de l'École Polytechnique, avec une position qui lui permettrait de se suffire.

Restaient Fabienne, les deux Benjamines et moi, qui, avec mes 14 ans 1/2, occupais un rang intermédiaire.

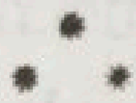
III

L'ORGUEIL COMMENCE A POINDRE.

Presque toutes nos actions ont une double source : une bonne et une mauvaise.

Je m'étais dit :

« Notre cher père, habitué à la vie large de grand propriétaire et à la douce liberté des champs, se résigne, pour nous, au fastidieux travail d'un bureau..... Fabienne est tout entière aux soins du ménage, à la direction des petits. — Moi qui suis plutôt grande que petite, ne pourrais-je pas prendre une partie de ce fardeau domestique, m'y préparer du moins, en poussant plus loin mes études, en me mettant ainsi à même, après quelques années, d'apporter à la caisse commune ma petite contribution, comme institutrice, comme traductrice, comme femme de lettres.



Il fallait m'arrêter là, prier Dieu de bénir mes efforts et soumettre humblement mon projet à la sagesse paternelle.

Hélas ! je priai peu, ou point du tout, et je me dis, avec une certaine complaisance : « D'ailleurs, je suis très intelligente. J'en sais déjà, sur presque toutes les matières de l'enseignement, beaucoup plus que la plupart des jeunes filles de mon âge..... Pour peu qu'on me mette dans la voie et qu'on m'y laisse la bride sur le cou, j'irai loin... Non seulement, grâce à moi, la fortune rentrera chez nous ; mais j'acquerrai de la réputation, un nom..... de la gloire peut-être. »

Quand l'imagination est en route, elle ne s'arrête guère. Je vous fais grâce des folies où la mienne se laissa entraîner.....

Pourtant, j'avais un certain bon sens naturel, aidé des leçons d'humilité chrétienne dont avait été bercée mon enfance. Et lorsque j'abordai mon père, pour lui demander son agrément, je ne laissai voir — même à moi-même, — que le côté généreux de mon projet.

« J'étais jeune, pleine de santé, pleine d'ardeur, plus portée vers l'étude que vers l'économie domestique. Il me semblait que, si l'on m'achetait quel-

ques livres, si l'on permettait à notre vieil ami, M. Augustin, professeur à la faculté de ***, de me donner quelques leçons, j'en serais d'abord très heureuse ; puis, au bout de deux ou trois ans, je pourrais entrer comme gouvernante dans une famille, comme sous-maîtresse dans une pension, peut-être même me livrer à des travaux littéraires ou scientifiques...

J'allégerais ainsi, en en prenant ma part, le fardeau paternel et fraternel. »

Cela était dit avec un mélange d'exaltation et de simplicité.

Évidemment, j'étais de bonne foi. Je pensais ce que je disais. Tout entière aux sentiments de famille, j'avais oublié les visées ambitieuses qui, le matin encore, me faisaient construire de si ridicules châteaux en Espagne.

Mon père pouvait-il faire autrement que d'accepter ?

Il me baisa au front. « Que Dieu te bénisse, ma fille, me dit-il, et te protège toujours. »

Et ce que je demandais me fut accordé.

*
* *

Je me mis au travail avec feu, et j'y persévérai avec acharnement... J'obtins tout de suite de très beaux résultats. Je comprenais à demi-mot ; je

m'assimilais, presque sans effort, tous les enseignements de M. Augustin. Je voyais l'horizon reculer devant mes yeux ravis... J'avais comme l'ivresse de la science.

Mon père, en me félicitant, me dit un jour : « J'espère bien que tu remercies Dieu de cette réussite, et que tu le pries instamment pour que la science ne t'éloigne pas de lui. »

Je fus un peu *interloquée*. Pourtant je répondis : « Bien sûr. »

Je n'étais pas bien sûre d'être sincère, en parlant ainsi.

J'entendais, au fond de mon cœur, comme une pensée qui m'obsédait... une pensée mauvaise, à laquelle pourtant je ne voulais pas renoncer : mon père me paraissait, par cette recommandation, pécher contre la sainte liberté de la science ; il me faisait l'effet d'être *fanatique*...

*
* *

Je me repliai sur moi-même. Je reconnus que, pour la première fois, j'avais mis la main à une entreprise importante... cette tentative de venir en aide aux miens. Quel besoin n'avait-elle pas d'être bénie de Dieu ? Qu'avais-je fait pour attirer cette précieuse bénédiction ?

Tandis qu'autrefois — autrefois ! Il y avait quel-

ques mois à peine — je n'aurais pas fait la moindre démarche, sans m'écrier, d'un cœur ému : « Mon Dieu, je vous l'offre, » j'avais presque changé ma vie, sans consulter Dieu et le père de mon âme...

Pour m'excuser, je me dis : « Je ne l'ai pas fait à mauvaise intention ; c'est un simple oubli. »

— Oui, mais maintenant que l'avertissement de mon père était venu me troubler et me sortir de ma bonne foi, n'avais-je pas quelque chose à faire ?... Mon père m'a signalé un sérieux danger... Je sens qu'il a raison... Je devrais me confesser, pour faire descendre la grâce d'en haut sur mon œuvre de piété filiale... Quel malheur, si cette œuvre, bonne en soi, l'orgueil, un orgueil impie, venait à la corrompre dans sa source ! »

*
* *

Tel était le langage intérieur que je ne pouvais m'empêcher d'entendre, quoique je m'efforçasse de ne le point écouter.

Et, pour m'étourdir, je répliquais avec une assurance forcée :

« Me confesser ! A quoi bon ?... Est-ce que c'est un péché de cultiver les sciences, surtout quand on y veut trouver du pain pour sa famille ?

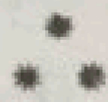
D'ailleurs, ces questions scientifiques ne regardent pas la religion... Je ne veux pas la quitter, la

religion... Mais j'entends qu'elle ne sorte pas de son domaine : le gouvernement de ma vie morale. Pour le reste, c'est affaire à ma raison. »

Ces exclamations étaient autant de sophismes. Jamais homme sensé n'a dit que ce fût impiété de cultiver les mathématiques ou la géologie. Mais si la science éloigne des pensées et des habitudes religieuses, si elle prend, vis-à-vis de la Religion, cet accent impérieux et presque méprisant que je ne quittais guère dans le très fond de mon âme, il est évident que la science nous place sur une mauvaise pente et qu'elle peut, sans être un péché elle-même, conduire à des fautes très graves, quand ce ne serait que l'innombrable variété des péchés d'orgueil.

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » a dit Notre-Seigneur. Lorsque l'amour de la science nous éloigne de l'amour de Dieu, lorsque de pieux que nous étions, il nous rend froids à l'égard de Dieu, et d'une indifférence qui touche à l'hostilité, il est bien évident que la science nous est funeste.

C'est le cas de citer, une fois de plus, ce verset de l'Imitation : « Un humble paysan qui sert Dieu, « vaut sans doute beaucoup mieux qu'un philoso- « phe superbe qui, se négligeant lui-même, consi- « dère le cours des astres. »



Vous serez tenté peut-être de rejeter sur mon professeur la responsabilité de cet attiédissement de ma foi.

Vous auriez tort. Tout en ayant la passion de la science, tout en s'y livrant, en dépit de ses cheveux blancs, avec une ardeur juvénile, M. Augustin était toujours et avant tout, un solide chrétien.

Comme il joignait à cette foi inébranlable les plus charmantes qualités du cœur et de l'esprit, une égalité d'humeur inaltérable, un dévouement à ses amis qui ne connaissait pas de limites, il semblait que ses exemples dussent avoir sur moi une irrésistible influence.

Il n'en était rien.

Tant que cet excellent maître demeurait sur le terrain exclusivement scientifique, je le suivais avec un intérêt infatigable... Mais, dès qu'il faisait une incursion dans le domaine religieux, qu'il se soulageait, pour ainsi dire, en rendant hommage au Créateur du ciel et de la terre, qu'il disait : « La science, c'est beau, mais ce n'est pas « tout... Il y a encore, il y a surtout, la morale et « la religion. Une science qui éloignerait de Dieu « serait une fausse science, une science incom- « plète, que dis-je ? une science funeste... Plutôt

« la foi du charbonnier, » — quand le bon M. Augustin se complaisait en quelqu'une de ces hautes pensées, j'estimais, moi, qu'il était dans les nuages.

Je cessais de manifester mon approbation. J'avais toutes les peines du monde à ne pas protester contre ces pieuses divagations.....

Et, s'il s'en apercevait, et qu'il me citât Bacon, Newton, Pascal, Cuvier, Cauchy, ces grands savants et en même temps ces grands philosophes chrétiens,

« Mon cher maître, répondais-je, je vous aime et vous vénère tout plein; mais je vous conjure de ne pas mêler deux choses absolument distinctes, la religion et la science.

Depuis que je cultive celle-ci, j'ai pris un goût dominant, presque exclusif, pour les vérités rigoureuses, démontrables, dont je puis me rendre compte à moi-même.....

Quant à la religion, c'est une question de sentiment que chacun résout pour soi-même, surtout d'après ses dispositions et la nature de son esprit. Chez vous, le cœur domine : vous êtes chrétien, autrement dit mystique. Moi, je suis un esprit rigoureux : je suis philosophe.

Cela ne m'empêche pas de réserver à la religion une petite place, par esprit de famille et pour la direction de ma vie morale..... »

— Je tenais à cette expression..... un peu hypocrite.

Le pauvre M. Augustin était profondément affligé de ces déclarations, surtout du sang-froid avec lequel elles étaient faites..... Une jeune fille de dix-huit ans à peine, ainsi sur le chemin de l'incrédulité, quoi de plus déplorable?

*
* *

Pourtant, par routine, par respect humain, pour ne pas trop affliger les miens, je demeurai, pendant quelques années encore, fidèle à la lettre du christianisme.

IV

COMMENT ON PERD LA FOI.

On ne joue pas ainsi avec la foi.

L'espace étroit où on la consigne devient bien vite comme un cachot. Privée d'air et de chaleur, de contact avec les objets extérieurs, de son influence légitime sur l'ensemble et les détails de notre vie, la foi meurt étouffée.

Du moins nous le croyons; et peut-être n'en sommes-nous pas autrement affligés.....

Peut-être que, si nous promenions courageusement le flambeau jusque dans les profondeurs de notre âme, nous découvririons que la foi n'y est pas si morte que nous nous plaisons à le croire et à le dire..... ou du moins que c'est nous qui, par nos prévarications — par la pire de toutes, l'orgueil — travaillons à la tuer..... Alors, avant que le coup de grâce ne soit donné, qui sait si nous ne ferions pas une dernière étude.

*
* *

Mais je m'arrête trop longtemps sur les considérations générales..... Cela vient sans doute de ce que j'ai un aveu pénible à faire.

Oui, une heure arrive où, à force d'avoir été infidèles à la grâce, nous sentons que celle-ci nous abandonne.

Un matin, je me mis, comme on dit, en face de moi-même. « C'est peut-être un malheur d'avoir perdu la foi, me dis-je. En tout cas, c'est un fait. Continuer à pratiquer ce que je ne crois plus, serait une honteuse et coupable hypocrisie.

Il n'y a rien de tel que les positions nettes.

Je dois une franche profession de foi — ou d'incrédulité, non à mon maître : sans que je le lui dise, il sait du reste où j'en suis ; mais à mon père. »

Il fallait que depuis bien longtemps et bien profondément se fût accompli en moi le travail de la déchristianisation, pour que je ne comprisse pas le coup affreux qu'allait porter à mon père cette prétendue déclaration de principes.

J'avais donc oublié que, pour l'homme de foi, la question religieuse prime toutes les autres. Si c'est le plus grand de tous les bonheurs d'avoir Dieu avec soi, il n'est pas de malheur comparable à celui d'être loin de Dieu. Et je venais signifier à mon père, comme la chose du monde la plus simple, que j'avais définitivement rompu avec Dieu, le Dieu vivant, le Dieu des chrétiens !

Mon père ne comprit pas d'abord. — Il avait eu, deux mois auparavant, une petite attaque de paralysie ; il en était résulté, sinon un affaiblissement, du moins un certain ralentissement de ses facultés intellectuelles.

Quand je lui eus fait ma confession, il crut qu'il m'avait mal comprise...., Je fus obligé de répéter mon dire.

Oh ! alors..... Non, je renonce à vous décrire cette scène...

Mon père ne pleura pas. Hélas ! Trop souvent les larmes manquent aux peines les plus profondes... Il ne me fit pas de reproches... Non ; mais une inexprimable souffrance se peignit sur ses

traits. Il devint d'une pâleur livide. Un tremblement que rien ne pouvait calmer, des alternatives de chaleur et de frisson firent craindre qu'une nouvelle crise ne l'envahît, peut-être ne l'emportât...

Il se remit cependant.

« Ma pauvre Marceline, me dit-il, que le bon Dieu te pardonne, comme je te pardonne de grand cœur, le mal affreux que tu me fais.

J'ai bien souffert, jadis, quand nous avons perdu tes petits frères. J'ai eu, il y a six ans, de cruelles angoisses et comme une agonie prolongée, près du lit de mort de ta bien-aimée mère.

Tout cela n'était rien, absolument rien, comparé à ce poignard que tu viens de me plonger dans le cœur.

Comment ! Tu as rompu avec le bon Dieu ! — Que t'a-t-il fait, que du bien ? C'est ainsi que tu le remercies des dons qu'il a répandus sur toi, d'une main si libérale ! »

*
* *

Je fus prise au dépourvu par cette désolation paternelle.

Assurément, si j'avais pu la prévoir, j'aurais reculé. Je lui aurais accordé — je me serais accordé à moi-même — au moins un sursis.

Mais est-ce que je n'aurais pas dû la prévoir ?

Est-ce que je ne savais pas que, pour mon père, Dieu était tout ?... Et je croyais qu'il aurait appris tranquillement que sa fille devenait une espèce d'impie !

En effet,il ne faut pas équivoquer sur les termes, dire que je ne reniais pas Dieu, que je me mettais seulement en dehors de cette forme de culte que l'on appelle le catholicisme. Pour une jeune fille de dix-huit ans, élevée dans la religion catholique, y renoncer, c'est renoncer à toute religion. Et de fait, je n'alléguais pas que je voulusse passer au protestantisme ou au judaïsme.

Sans doute, je ne faisais pas profession d'athéisme, et qui m'eût serrée de près m'eût amenée à me déclarer déiste, sectatrice de la religion naturelle.

Mais tout cela c'est de la théorie, une théorie que l'on se garde bien de faire passer dans la pratique.

Ce Dieu des déistes, est-ce que je le priais ? — Ces dogmes de la religion naturelle, la vie future, par exemple,est-ce que je les creusais ?

N'était-ce pas pour y échapper — pour les reléguer, du moins, dans un vague lointain — que j'avais quitté le catholicisme ?

*
* *

En voyant mon père, malade d'abord, puis triste d'une tristesse évidemment invincible, contre laquelle son pauvre organisme ébranlé lui permettait à peine de lutter, — je regrettai amèrement d'avoir ainsi brûlé mes vaisseaux.

J'essayais bien de me calmer, en me disant que j'avais agi à bonne intention, poussée par la force de la vérité...

Des dernières profondeurs de ma conscience, une voix s'élevait qui me disait : « Ce n'est pas vrai. Avant de faire ainsi le désespoir de ton père — ton malheur éternel à toi peut-être — ne pouvais-tu pas, ne devais-tu pas, étudier de bonne foi, en t'aidant de livres bien faits et du conseil d'hommes sages, ne devais-tu pas étudier la question religieuse..... mais l'étudier sans idée préconçue ? »

Et, au moment où j'aurais voulu chasser cette pensée importune, elle s'accusait plus nettement que jamais, sous forme d'une objection quasi irréfutable.

« L'histoire prouve, me disait la voix intérieure, que, pour les individus, comme pour les nations, sans religion il n'y a point de moralité. L'histoire démontre l'incomparable supériorité de la

religion chrétienne sur toutes les autres, spécialement à ce point de vue de la moralité. L'enseignement du Christianisme — surtout dans sa forme la plus parfaite : du Christianisme intégral, du catholicisme — est plus élevé, sa morale est plus pure, sa méthode de moralisation plus efficace... La prière et les sacrements — les termes du catéchisme me revenaient — sont des armes d'une puissance incomparable pour combattre le mal et promouvoir le bien..... Et tout cela, qui s'adapte si merveilleusement à la nature humaine, à ses faiblesses pour les combattre, à ses nobles instincts pour les développer, tout cela ne serait que fanatisme, tout au plus un vague sentimentalisme à l'usage de quelques illuminés ! »

V

LA MORT.

Il était trop tard. — J'avais, selon l'expression prêtée à M. Cousin, tiré mon chapeau à la religion catholique.

Qu'avais-je mis à sa place? Rien; car le doute n'est rien... A ma foi catholique je n'avais pas substitué une autre foi. J'avais seulement ébranlé mes croyances.

Au lieu de me balancer paisiblement dans le port, appuyée sur l'ancre de la divine espérance, je m'étais rejetée en pleine mer, où j'étais en proie à toutes les terreurs de la tempête.

Revenir en arrière, reconnaître que je m'étais trompée, demander des lumières à ceux qui m'entouraient — à mon père, si ferré sur la doctrine chrétienne, à mon maître dont la vocation, pour, ainsi dire, avait été de démontrer la parfaite compatibilité de la science et de la foi — lire de bons livres, converser avec de bons prêtres — pieux et doctes — voilà ce que j'aurais dû faire.

Il y avait des jours où je me disais que c'était là, non seulement mon devoir, mais mon intérêt, le seul moyen de reconquérir cette paix de l'âme dont l'absence me causait d'indicibles tortures.

Je me le disais... Ou plutôt ce qui me restait de conscience me le murmurait tout bas.

Mais, tout de suite et bien haut, l'orgueil me rappelait que pareille humiliation était impossible.

Je traînais donc péniblement la chaîne d'une honnête impiété. — Je dis *honnête*, pour parler le langage du monde, et parce que, pour qui s'en fût tenu à l'écorce des choses, rien ne semblait changé à ce qu'avait été ma vie, du temps de mon christianisme.

Je me montrais toujours respectueuse et dévouée

pour mon père, douce et d'une humeur égale avec mes frères et sœurs.

Je visitais volontiers les pauvres, et ne me faisais pas prier pour leur rendre toute sorte de services, souvent pénibles, même répugnants.

Mais qu'est-ce que tout cela, lorsque manque le souffle inspirateur? Où sont les heureuses conséquences morales des charités dont Dieu est absent?

Autrefois, quand j'étais chrétienne, je ne portais pas un bon de pain ou de viande à ce vieillard, à cette veuve, à ces orphelins, que je n'élevasse d'abord mes pensées vers le ciel, que je ne priasse pour l'âme de ces pauvres, plus misérable souvent et plus dénuée que leur corps. Je ne le leur disais pas : quelque chose le leur disait pour moi.

Souvent j'eus la joie de les voir revenir à Dieu, poussés surtout par cette pensée que c'était le seul moyen pour eux de me manifester leur reconnaissance.

Hélas! Maintenant, d'abord j'avais beaucoup diminué ces visites charitables. — On a beau dire: la vraie source de l'amour des hommes, c'est l'amour de Dieu ; et l'on cite, comme une sorte d'heureuse inconséquence, les libres-penseurs qui se livrent aux œuvres de miséricorde.

Et quand, par une réminiscence de mes anciennes habitudes, et pour ne pas laisser à mes

anciens amis cet argument *ad hominem :* « Voyez, en cessant d'être chrétienne, elle a cessé d'être charitable, » quand je reprenais le chemin des mansardes ou des sous-sols, j'étais embarrassée pour savoir quoi dire à ceux que j'allais visiter.

*
* *

J'étais, en effet, une étrange variété de libre-penseuse.

Je n'avais pas tiré ma révérence aux dogmes chrétiens pour me livrer à une vie désordonnée... Je suivais tout simplement — et très criminellement — l'entraînement de l'orgueil... Je voulais me suffire à moi-même, et pas plus au ciel qu'ici-bas, je ne voulais accepter de maître.

Mais tout ceci était plutôt du royaume des pensées que de celui des faits...

Aussi le public ne comprenait pas grand'chose à mes évolutions. « Elle est folle, disait-on, ou malade. »

Je laissais dire. Je ne m'affichais pas. Je fuyais, bien plus que je ne les recherchais, les discussions philosophico-religieuses.

J'étais surtout trahie par mon silence.

Quand dans nos réunions de famille, une question était levée qui touchât, de près ou de loin, aux points en litige entre croyants et incroyants, cha-

cun disait son mot, plus ou moins exact et plus ou moins frappant ; mais derrière lequel on sentait la foi, le bonheur d'appartenir au bercail de Jésus, la résolution de tout souffrir plutôt que de s'en laisser arracher, la profonde et tendre reconnaissance pour les bienfaits de Dieu.

Si j'avais parlé, je le sentais, ma note eût été discordante.

Je me taisais. Mais mon mutisme était une sorte de protestation.

« Décidément Marceline n'est plus des nôtres, » se disait mon père.

Et, quoiqu'il le sût du reste, ce nouveau témoignage le navrait.

*
* *

Il finit par en mourir... Il mourut *de chagrin*.

On ne réfléchit pas assez, ce me semble, à cette expression *mourir de chagrin*. Les Anglais disent *mourir d'un cœur brisé*.

Que de jeunes veufs ont langui quelques mois, puis se sont éteints à leur tour, sans maladie déterminée, emportés par un bouleversement ou un affaiblissement de l'organisme ! Ce bouleversement ou cet affaiblissement, quelle en est l'origine, sinon l'inconsolable douleur d'avoir vu partir une femme bien-aimée ?

Que de mères frappées coup sur coup par la mort de leurs enfants, n'ont pas voulu, ou n'ont pas su, se rattacher à la vie, et consoler ceux qui leur restaient, mais se sont couchées dans le tombeau, à côté de leurs anges disparus ?

Les uns et les autres sont à plaindre. Mais ils sont à blâmer aussi.

Cette désespérance est une sorte de suicide.

Elle accuse d'ailleurs une bien imparfaite résignation et un esprit trop peu chrétien. — Ce que Dieu nous avait donné, est-ce qu'il n'est pas maître de le reprendre ? Et, quand ceux que nous aimions sont morts dans la paix du Seigneur, est-ce que nous ne devrions pas les pleurer sans doute, mais, tout en les pleurant, bénir Dieu de les avoir rappelés à lui ?

Bien plus profonde et plus aiguë était la douleur de mon père.

Il était chrétien, chrétien en tout et par-dessus tout, et il me voyait renier la foi de mon baptême !

Il essaya deux ou trois fois de me ramener.

Je le laissai s'expliquer. Ni je ne l'interrompis brusquement, ni je ne perdis, en lui répondant, le respect filial.

Mais mes réponses accusaient une intention tellement inébranlable de persister dans ma nouvelle voie, elles évitaient avec tant d'adresse de rentrer

en lutte ; elles étaient accompagnées de protestations de déférence, de tendresse et de dévouement qui semblaient si sincères — qui l'étaient en effet — que mon pauvre père vit qu'il n'y avait rien à faire, rien absolument.

« Un miracle seul nous la peut ramener, » dit-il

Il en conçut un tel chagrin que sa santé — ce qui lui restait de santé — alla en déclinant rapidement.

Une autre attaque de paralysie lui fit descendre cinq ou six de ces degrés qu'on ne remonte guère, quand on a soixante-dix ans.

Bientôt, nous vîmes tous que sa fin approchait.

*
* *

Chose étonnante, après l'affaissement que j'ai signalé dans ses facultés intellectuelles ! l'avant-veille de sa mort, il y eut comme une résurrection de tout son être, résurrection qui dura un peu plus de vingt-quatre heures, et que Dieu permit, je n'en doute pas, pour que ce bon père pût nous dire à chacun une de ces paroles que l'on n'oublie pas ; car elles sont comme sacrées par la mort.

*
* *

Il venait de recevoir les derniers secours de la Religion, avec cette piété, ce recueillement, cette

paix, ce mélange de calme et d'enthousiasme qui eussent suffi, ce me semble, pour convertir les spectateurs les plus indifférents..

Il parla quelques minutes à chacun de mes frères et sœurs.

Il m'avait réservée pour la dernière.

Je crus apercevoir dans son regard une expression sévère, du moins bien sérieuse.

« O mon père, lui dis-je, vous ne doutez pas de ma tendresse.

— Non, ma fille ; et ce n'est pas en ce moment que je voudrais t'affliger par des reproches. Pourtant ce n'est pas l'heure des paroles banales.

Je ne reviens pas sur le passé... Je te recommande une seule chose pour l'avenir : la bonne foi avec toi-même.

Demain, peut-être, ou dans bien des années, il viendra un jour où quelque chose te dira qu'en quittant la religion, outre que tu m'as donné le coup de la mort, tu as tué ton âme. Je te conjure de ne pas mépriser cette voix intérieure... »

Je n'eus pas le temps de répondre.

Mon père me bénit, et rendit le dernier soupir.

VI

UN MARIAGE MANQUÉ.

N'était le côté spirituel — sur lequel j'ai beaucoup insisté dans ces deux derniers chapitres — je ne m'étais pas surfaite, quand j'avais résolu d'aborder la carrière des lettres et des sciences.

Ce n'était pas seulement une honnête considération que j'avais très vite obtenue. C'était le succès; c'était une sorte de célébrité ; c'était presque la gloire.

Je le dis, quoiqu'il s'agisse de moi, et précisément parce que je suis revenue de toutes ces vanités, revenue au point d'en être honteuse et presque repentante.

Je commençai par donner des leçons dans de petits pensionnats, chez de petits bourgeois, de collaborer à de petits *Magazines*.

Mais bientôt mon enseignement, soit oral, soit écrit, conquit la renommée : les institutions à la mode, les familles les plus riches et les plus aristocratiques, les deux ou trois grandes revues qui font les réputations, se disputèrent mes leçons et mes articles.

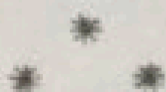
Je publiai des leçons qui me furent payées très cher, et auxquelles des écrivains de talent ne craignirent pas de consacrer des comptes-rendus enflammés.

« Quel dommage, disait l'un de ces critiques, que l'Académie et la Sorbonne soient réservées au sexe laid ! La place de Mlle de la Mardelle ne serait-elle pas dans l'une des chaires de la faculté des Sciences, dans l'un des fauteuils du Palais-Mazarin. »

Quand, à de rares intervalles, le remords, le doute au moins, me venait visiter, quand je me rappelais les paroles de mon père mourant, je me disais : « Aimerais-je donc mieux végéter dans ce méchant pensionnat des Thernes ou de Courbevoie ?... Je remplis ma mission. Grâce à moi, la ruine de ma famille est presque de l'histoire ancienne. Nous voici riches de nouveau. »

Si j'avais bien réfléchi, et que, suivant le conseil paternel, j'eusse été de bonne foi avec moi-même, j'aurais eu honte d'une pareille réplique. Ne revenait-elle pas à dire que j'avais fait un bon marché, en vendant mon âme pour une dizaine de mille livres de rente ?

J'essayai encore de me donner le change, à force de faire du bien... Non seulement je me constituai le banquier de mes frères et de mes sœurs, je voulus encore les marier et les doter.....



Puis je songeai à me marier moi-même.

Quoique savante, j'étais loin d'être désagréable. Autour de moi, on disait que j'étais charmante. J'avais de l'esprit, et pas l'ombre de pédantisme.

Depuis que je *travaillais*, j'avais mis de côté une somme rondelette. Avec mes leçons, mes articles, mes livres, quelques opérations de Bourse très réussies, je me faisais, bon an, mal an, de douze à quinze mille francs de revenu.

Pour une jeune fille qui venait à peine de coiffer Ste Catherine, et qui, il y a tout au plus huit ans, était encore une débutante, c'était un joli chiffre. Et tous ceux qui me connaissaient disaient bien haut que ce n'était rien, en comparaison de l'avenir brillant et solide qui m'attendait.

Me marier était donc la chose du monde la plus facile, et je n'avais que l'embarras du choix.

Du moins, c'est ce que je pensais, ce que tout le monde affectait de me répéter.

« Sans doute, disait, en hochant de la tête, notre vieille tante Angélique, sans doute. Mais la pauvre Marceline a contre elle ses opinions religieuses... ou plutôt antireligieuses. Vous verrez que cela lui jouera quelque tour. »

Je ne me préoccupais mie de cet oiseau de mau-

vais augure, et je cherchais autour de moi quelle main pourrait bien me convenir.

Mon choix tomba sur un jeune littérateur dont la position et les espérances dans le monde des lettres étaient analogues aux miennes dans le monde scientifique.

Nous avions des amis communs qui, devinant ma préférence, feignirent d'avoir eu les premiers la pensée de cette union si bien assortie. Ils firent les démarches préliminaires, c'est-à-dire, afin que tout fût correct, amenèrent Léopold — je ne le désignerai pas autrement — à *se présenter*.

Nous étions orphelins tous deux. Nous n'étions plus des enfants : il avait trente-cinq ans et moi vingt-six.

Lorsque les questions financières eurent été traitées par nos notaires, il n'y eut plus d'intermédiaire entre nous. Il ne s'agit plus que de nous étudier un peu l'un l'autre, afin de bien nous assurer que nos caractères, nos goûts, nos habitudes étaient, sinon identiques, du moins de nature à s'accorder, à s'adapter, pour ainsi dire, les uns aux autres.

Les débuts de cette étude furent on ne peut plus satisfaisants.

Léopold était transporté — du moins il me le disait, et il était la loyauté même — des décou-

vertes, de jour en jour plus ravissantes, qu'il faisait dans l'esprit et dans le cœur de sa fiancée. J'en pensais tout autant sur son compte, bien qu'une certaine réserve m'empêchât de le manifester autant.

Mais je m'assure qu'il le lisait parfaitement dans l'intonation de ma voix, l'expression de mes yeux, l'émotion avec laquelle je le quittais ou le retrouvais.

Quelques circonstances de famille — l'éloignement d'un frère de Léopold, officier en Algérie et qui avait de la peine à obtenir un congé ; des papiers indispensables et qui tardaient à venir de Montluçon ; puis, quand tout fut prêt, une légère indisposition du futur — tout cela fit traîner l'affaire quelques mois de plus que nous n'aurions voulu.

Ces retards, semblait-il, avaient surtout pour résultat de nous rendre plus chers l'un à l'autre.

Enfin, la date est fixée...

Si j'avais été encore chrétienne, et si le déisme n'était, dans la pratique, cousin-germain de l'athéisme, j'aurais remercié le maître des cœurs et des événements de me donner un si parfait bonheur.

Je me contentais de me féliciter et de chanter, à qui voulait m'entendre, les louanges de mon fiancé.

*
* *

Hélas! Je comptais sans une question, que j'avais, depuis longtemps, rayée de mes préoccupations, et dont rien n'eût pu me faire soupçonner la résurrection, à la veille de mon mariage : la question religieuse.

Jamais je ne l'avais abordée avec mon fiancé ; jamais je n'y avais fait, avec lui, même la plus lointaine allusion.

A quoi bon ? — Tout ce que je savais de Léopold par ses livres, sa renommée, nos amis communs, surtout par ces conversations intimes auxquelles nous nous livrions depuis six mois et dans lesquelles nous avions mis tous deux nos cœurs à découvert, tout cela me montrait en lui, non pas un impie fanatique et un mangeur de prêtres, mais un esprit analogue au mien, c'est-à-dire pour lequel la question religieuse n'existe pas. Léopold était, comme les trois quarts et demi des honnêtes lettrés: étranger, indifférent à tout ce qui préoccupe ou passionne, pour ou contre, les fanatiques de foi ou d'incrédulité.

De même que tant d'hommes, instruits d'ailleurs, ne savent pas un traître mot d'algèbre, et, en dépit de cette ignorance, vivent très heureux et très honorés, il me semblait que Léopold — comme

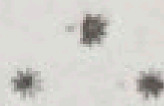
moi, du reste — se passait parfaitement de Dieu

Il ne niait pas la révélation : c'eût été une manière de s'en occuper. Il passait à côté, ne daignant ni la regarder, ni la discuter... La science religieuse était pour lui un art d'agrément ou une amusette... Quelques-uns s'y adonnent, comme d'autres à la musique ou aux dominos.

Permis à eux. Quant à lui, il préférait de beaucoup les belles-lettres ou l'archéologie.

Voilà ce que je pensais. Et vraiment tout autre, à ma place, eût pensé comme moi.

Eh bien ! Je me trompais.



Un matin — c'était cinq jours avant le jour fixé pour notre mariage — Léopold, arrivait avec son bouquet accoutumé : cette fois une botte de roses-thé, fraîches et embaumées.

« A propos, me dit-il — à propos, sans doute, d'une pensée qui venait de lui traverser l'esprit ; car nous n'avions encore rien dit — à propos, ma chère Marceline, il y a un sujet que nous n'avons pas abordé jusqu'ici, et dont il importe de dire deux mots.

— Un sujet ? Quel sujet ? Nous les avons tous traités à fond, il me semble... à moins qu'il ne s'agisse du papier de notre salle à manger.

— Marceline, je ne plaisante pas... Comment se fait-il que nous n'ayons jamais rien dit de la question religieuse ?

— Ah !, dis-je avec stupéfaction, il s'agit de la question religieuse ! Je croyais que, pour vous, comme pour moi, il n'y avait pas de question religieuse. Ne laissons-nous pas tous ces mythes aux illuminés, toutes ces pieusetés aux vieilles dévotes?

— Permettez, ma chère amie. — Moi, oui, parce que je suis un homme. Et encore, je ne suis pas si sûr que cela d'avoir raison. J'ai rencontré, dans mes études scientifiques — car, si littérateur que je sois, j'ai aussi tâté à la science — j'ai, dis-je, rencontré bien des points terriblement obscurs, et que la pensée de Dieu seule illumine. Surtout, dans mes études morales, je me suis convaincu que les trois quarts et demi des hommes, s'ils sont sans religion, tournent au brigandage. Or, il paraît difficile que ce qui est, pour le genre humain, l'unique garantie d'honnêteté, de paix et de sécurité, ne soit au fond qu'un tas d'illusions et de jongleries. — J'ai donc tort, peut-être, de ne pas creuser davantage la question religieuse...

Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire.

Un homme impie, du moins indifférent, c'est chose si habituelle que le contraire est presque un prodige.

Pour une femme, il n'en va pas de même. L'homme se dirige par le raisonnement, la femme par le sentiment. Une femme impie, c'est une monstruosité. J'oserai dire que, dans un ménage, plus l'homme s'éloigne de Dieu, plus il est désirable que la femme s'en rapproche.

Mon père était voltairien. Grâce à ma mère, qui était une sainte, il a fait une mort dont le souvenir m'empêchera, je crois, de me reposer jamais dans une complète incrédulité.

Mais — et c'est ici que je fais appel à votre admirable franchise — cette ressource qu'a eue mon père, je voudrais bien l'avoir aussi. Comment l'aurais-je, si j'épousais une femme impie ?

Un mot de vous suffira pour me tranquilliser.

Je sais parfaitement que vous n'êtes pas pieuse. Je sais aussi que vous avez, non sans un certain éclat, quitté le bercail catholique.

Il ne m'appartient pas de vous blâmer.

Dites-moi seulement que cette rupture n'est point absolument définitive, que, si l'occasion se présentait de retourner à vos anciens principes et à vos anciennes habitudes, vous n'êtes pas irrévocablement déterminée à persévérer, *quand même*, dans le rationalisme..... »

*
* *

J'étais à la fois surprise et indignée.

« Comment ! Voici plus de six mois que nous vivons dans l'intimité l'un de l'autre, nous étudiant, écoutant, pour ainsi dire, nos âmes respirer... Léopold a parfaitement su, sans que j'eusse besoin de le lui déclarer — la chose était notoire — a su que j'étais une libre-penseuse. Comme il passe lui-même — à juste titre — pour libre-penseur, il a dû croire que nous étions à deux de jeu, que cette similitude était une garantie de plus de concorde et de bonheur domestique.

Le fait est que ni lui ni moi n'avons jamais eu l'idée de nous faire subir, l'un à l'autre, sur cette question, le moindre interrogatoire.

Où en veut-il venir aujourd'hui ? — Est-ce une défaite ? »

*
* *

Je lui laissai voir mon profond étonnement, mon chagrin plus profond encore.

Il fut lui-même affligé de la peine qu'il me causait. Comment en eût-il été autrement ? Nous nous aimions vraiment. Et c'était le cœur tranquille et joyeux que nous nous apprêtions à fondre nos deux vies en une seule.

Mais — il y a un mais : et je suis d'autant plus empressée à vous le confier qu'il est tout à l'avantage de Léopold...

Quand il fut pour la première fois question de mariage entre nous, nous étions tous les deux, si non impies, du moins profondément indifférents.

Mais, en devenant indifférent, Léopold avait tout simplement suivi le chemin ouvert devant lui. Il avait sucé le rationalisme avec le lait de l'*Alma parens*. Jamais on ne lui avait enseigné sérieusement la religion. Jamais surtout il n'avait respiré cette atmosphère de la vie chrétienne qui est le meilleur de tous les enseignements. Il était tout naturel qu'il fût, qu'il demeurât étranger aux choses religieuses.

Et moi ! Oh ! moi... J'avais connu le don de Dieu. J'avais vu des saints vivre à mes côtés. J'avais goûté la douceur et la beauté de la religion... Et entraînée par un misérable orgueil, j'avais abjuré tout cela, pour me suffire à moi-même...

J'étais une apostate !

Léopold n'était qu'un ignorant...

Il aimait la vérité, sans la connaître.

Tout à coup, il se fit, en lui, comme une lumière... Il ne se souciait guère, pour le quart d'heure, de l'étudier, cette lumière, de la rendre plus intense, d'en faire le flambeau de sa vie. Mais

il sentait qu'un jour, plus ou moins éloigné, il pourrait bien vouloir entreprendre cette étude. Alors, combien l'entreprise serait plus facile, avec une femme, je ne dis pas chrétienne, du moins bien disposée pour le christianisme, sans parti-pris contre lui...

*
* *

Toutes ces réflexions, et bien d'autres, me traversèrent l'esprit.

D'abord, je revis mon père mourant. Il me sembla que j'entendais sa recommandation suprême : « Quand la vérité viendra frapper à ta porte, ne la repousse pas. Sois de bonne foi avec toi-même... »

Ah ! si j'avais eu la simplicité de conter mon histoire à Léopold, si je lui avais dit : « Cet appel de Dieu que mon père avait prévu, c'est votre interrogatoire... Eh bien ! voici ma réponse.

Je ne puis me donner pour chrétienne. On ne remonte pas ainsi, en un instant, une pente sur laquelle on glisse depuis des années. Mais je crois que cette réascension me serait salutaire, et à vous. Si vous voulez, nous la ferons ensemble, » si j'avais tenu ce langage à Léopold, il en eût été touché. Nous nous serions mariés sous ces heureux auspices. En peu de mois peut-être, nous eussions abouti au port de la foi.

Mais l'orgueil était là.

J'étais blessée. Je le montrai, en signifiant très nettement à Léopold son congé...

Léopold essaya de revenir sur ses pas, de dire que j'avais tort d'attacher une telle importance à ce qui n'était après tout qu'une sorte de propos en l'air, presque une plaisanterie...

J'étais outrée.

Je le montrai, plus que je n'aurais voulu peut-être.

Il fallut bien que Léopold se retirât... Tout était rompu entre nous.

VII

DE VINGT-CINQ A CINQUANTE.

On a dit : « Bienheureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! »

Je n'en saurais dire autant de mon humble individualité.

J'avais vingt-six ans, lors de ce mariage manqué que raconte le chapitre précédent. — Depuis, jusqu'à ce que j'atteignisse ma cinquantième année,

rien de moins dramatique, de plus ennuyeux que mon histoire.

Rien de moins heureux que moi, cependant.

Ce qui me rendait malheureuse, ce n'était pas, bien entendu, la monotonie de mon existence.

Le bonheur ne consiste pas dans les soubresauts.

Le bonheur consiste dans la paix.

Comment eussé-je été en paix avec Dieu, à qui j'avais, pour ainsi dire, déclaré la guerre ? en paix avec moi-même, moi souvent la proie des remords, toujours du doute ?

Par suite d'un enchaînement de circonstances que je vous ai contées, — et dont le premier anneau était l'orgueil, — j'avais abandonné Dieu ; je m'étais enrôlée parmi ses ennemis.

Depuis, malgré les solennelles adjurations de mon père mourant, malgré l'incident de Léopold, malgré les avertissements nombreux que me donnèrent et les choses et les gens, j'avais persévéré dans ma révolte. Mais jamais la conviction — la conviction de l'incrédulité — n'était entrée dans mon âme.

C'est même trop peu dire.

Quand je voulais être tout à fait de bonne foi avec moi-même — même lorsque j'eusse préféré me faire illusion — je me disais que j'étais dans une mauvaise voie, que je ne m'y trouvais pas à

l'aise, que, si la chose était à refaire, très probablement je ne la referais pas...

Mais que voulez-vous ? me répondais-je à titre de conclusion, jamais je n'aurais le courage de revenir sur mes pas...

— Jamais ! Est-ce bien sûr ?

— Toujours pas avant l'article de la mort.

*
* *

Avais-je au moins la paix avec mon prochain, avec ceux et celles au milieu desquels s'écoulait ma vie ?

Hélas ! Ici encore ce n'était qu'une paix relative, qu'un simulacre de paix.

Ma position, vis-à-vis des miens, avait quelque chose d'étrange et de singulièrement délicat.

J'étais la bienfaitrice de toute la famille.

J'avais marié et doté l'un de mes frères — l'autre était prêtre — et mes deux sœurs.

Et comme, malgré ces dots et la vie très laborieuse des trois chefs de ces ménages, dans chacun ne coulait guère qu'un Pactole très relatif, j'étais toujours prête à aider celui-ci ou celui-là. J'avais une maison de campagne, très vaste et semblable à un caravansérail, où j'hébergeais, tout l'été, frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, plus un nombre de neveux et de nièces qui allait augmentant chaque année.

Je n'avais pas la prétention, Dieu merci, d'exiger, pour prix de ces libéralités, une adhésion quelconque du moindre des miens à mes doctrines de libre-pensée.

Il n'en est pas moins vrai que toute ma famille — mes collatéraux alors, comme naguère mes ascendants — était une famille chrétienne, sur laquelle je faisais tache par mon impiété.

En vain m'efforçais-je de rendre cette tache aussi peu apparente que possible.

C'était un fait notoire que le caractère rationaliste — pour ne rien dire de plus — de mes livres et de mes articles de revues.

Chez moi, soit dans mon appartement du quai Voltaire, soit dans ma maison de St-Théodule, j'avais bien soin que pas un volume ou un numéro ne traînât sur les meubles.

Jamais je ne faisais de propagande... Jamais pourtant, même sous le prétexte qu'il faut de la religion aux enfants, je n'eus devant eux une attitude ou un langage religieux...

Une ou deux fois, l'une de mes sœurs, sujette aux distractions, ou l'un de mes beaux-frères qui est un peu exalté, avaient abordé, par je ne sais quelle voie détournée, la question religieuse... Je me possédais trop pour éclater. Mais j'avais dit quelques paroles nettes et sèches... Il en était résulté un silence

glacial, plus embarrassant encore que l'éclat redouté.

Tout cela constituait une position tendue, qui m'était au moins aussi pénible qu'à mes frères et sœurs.

Ceux-ci — et tous leurs efforts pour le dissimuler ne faisaient que rendre la chose plus évidente — me considéraient comme un malade qu'il faut ménager...

Mais, s'ils ne me faisaient pas de sermons, ils se dédommageaient, j'en étais sûre, en priant pour moi de toutes leurs forces.

*
* *

Cela n'empêchait pas que je fusse le professeur attitré de mes neveux et nièces.

Mes talents pédagogiques me désignaient pour cet emploi. D'ailleurs, j'aimais tendrement tous ces rejetons du vieil arbre de notre famille ; et je me faisais scrupule de leur dire un mot qui risquât d'ébranler le moins du monde leurs convictions religieuses...

Une seule chose ne pouvait manquer de les étonner dans mon enseignement : c'était l'absence absolue de Dieu. — La petite Juliette, en ayant un jour manifesté sa stupéfaction. « Tu sais, mon enfant, lui dit sa mère, tante Marceline ne s'oc-

cupe pas de ces choses-là. C'est un grand malheur pour elle. Prie bien le bon Dieu, ma Juliette, afin que ce malheur ne dure pas toujours.

*
* *

Mais je m'aperçois que je vous ai à peine parlé de ma maison de St Théodule. J'ai eu tort; car c'est de là que me devait venir la lumière.

Je sentais que, par mon éloignement des pensées religieuses, non seulement j'étais coupable envers Dieu, mais que je pouvais — sans le vouloir précisément — semer autour de moi des semences de mort.

N'ayant pas le courage de suivre le conseil évangélique et d'arracher l'œil qui me scandalisait, c'est-à-dire ce rationalisme criminel et insensé, je cherchais à compenser ce mal par la charité!

Non seulement je portais aux pauvres le pain, la viande, les vêtements, non seulement je donnais largement à M. le curé, aux frères, aux sœurs, pour leur permettre de faire, eux aussi, la charité; mais j'exerçais une espèce d'œuvre de miséricorde rarement à la portée des âmes les plus charitables.

J'avais eu, entre 20 et 25 ans surtout, une rage d'apprendre, qui m'avait été funeste en un sens, mais dont je recueillais quelques bons fruits, au point de vue matériel.

Entre autres sciences que j'avais été curieuse d'étudier, il faut compter, en première ligne, la médecine.

J'avais suivi des cours et même pris quelques degrés.

Comme je joignais à cette extrême facilité pour apprendre, dont je vous ai parlé, un coup d'œil sagace et prompt, une main délicate et hardie, j'étais, pour le village — tout à fait dénué, médicalement parlant — une très précieuse ressource... Non seulement je traitais avec succès les fièvres, les bronchites, les angines, les névralgies ; mais je ne reculais pas devant une opération.

J'en réussis quelques-unes des plus difficiles ; et je m'acquis dans tout le pays circonvoisin, une réputation bien au-dessus de mon mérite.

Je prenais plaisir à ce genre de charité, assez insolite chez une femme.

Au chevet des malades, je me rencontrai souvent avec M. le Curé.

C'était un prêtre, tout simple et tout rond, qui me plut d'abord... Si simple qu'il fût, il était aussi, je crois, très avisé. Il connaissait, comme tout le monde à St-Théodule, mon triste état spirituel... Un autre aurait voulu profiter de nos relations pour me pousser dans mes derniers retranchements, et enlever de haute lutte une conversion qui eût fait

tant de bien... L'abbé Herbland, fut plus sage. Il se dit que l'exercice de la charité était un bien évidemment, qu'il fallait laisser à la Providence le soin de frapper le grand coup.

* * *

La Providence aime les humbles instruments.

On me considérait comme un redoutable champion. Aucun de mes frères, tous deux fort instruits, le plus jeune prêtre, pas même l'un de mes beaux-frères, philosophe de son état — philosophe chrétien, — n'avait osé entreprendre ma conversion.

L'entreprendre, l'effectuer, était réservé à un pauvre vieux garde-champêtre.

Le père Le Grimpereau n'était pas un grand clerc. Il savait tout juste lire, écrire, faire les quatre règles, rédiger, nettement et sans trop de fautes d'orthographe, un procès-verbal.

Mais ce qu'il savait parfaitement, c'était son catéchisme. Il l'avait appris pour son compte, quand il était à l'école. Puis, il l'avait repassé pour l'enseigner à ses petits frères, aux enfants de ses sœurs, à ses propres enfants.

On peut dire qu'il en possédait admirablement, non seulement la lettre, mais surtout l'esprit. Et cet esprit du catéchisme, cet esprit chrétien, n'était

pas chez lui à l'état purement spéculatif ; c'était la règle de ses actes.

Au point de vue moral, même philosophique, le père Le Grimpereau était ainsi infiniment supérieur à beaucoup de grands savants et de grands littérateurs...

J'avais eu souvent occasion de le voir ; j'avais été frappée de son bon sens, de son style original et pittoresque. Je savais que c'était un rude chrétien ; et je ne pouvais m'empêcher de l'en estimer davantage.

Mes talents médicaux me mirent, plus intimement encore, en rapport avec lui.

Il eut une mauvaise fièvre... D'abord il ne s'en inquiéta pas. « Il faut bien avoir quelque chose, dit-il, et sentir, par un bout ou par un autre, que la vieillesse arrive et la mort avec elle. »

Pourtant le mal fit des progrès rapides; et comme, après tout, lui parti, sa famille eût été sur la paille, Le Grimpereau consentit à se laisser soigner.

Sa fille vint me trouver. Le bon homme ne faisait que de s'aliter. Mais il était *frappé*, comme on dit. « Je ne me relèverai pas, répétait-il sans cesse. Je ne sortirai d'ici que les pieds par devant. »

Je le vis. Il était très malade... mais plus malade encore d'esprit que de corps.

« Mon brave, lui dis-je, vous êtes pris sérieu-

sement ; il ne servirait de rien de vous le cacher. Mais vous avez encore bien des chances de revenir sur l'eau... La première chose que je vous conseille, c'est de faire taire cette imagination.... Voulez-vous guérir ?

— Oui, à cause des miens.

— Eh bien ! ne vous dites pas que vous êtes condamné... Vous qui passez pour un si fameux chrétien, c'est le moment de vous servir de votre christianisme ; le moment de vous dire que rien n'arrive ici-bas sans la permission de Dieu, de prier ce Dieu de vous guérir. »

Le Grimpereau fut très étonné de ce langage... que j'avais tenu, je dois le dire, sans y croire, mais parce qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et que la philosophie chrétienne était encore, — d'après ce que je savais du bon homme, — la meilleure anse pour *l'empoigner*....

Il ne me répondit pas. Mais il y avait quelque chose dans son regard qui semblait dire : « Tiens, Mlle Marceline qui parle comme un curé ! Et moi qui m'imaginais qu'elle ne croyait ni à Dieu, ni à diable ! »

Bref, il se laissa soigner. J'y mis toute ma science... et tout mon cœur.

Au bout de huit jours, j'eus occasion de consulter un grand médecin, que je ne sais quelles

circonstances, nullement professionnelles, avaient amené à Ste-Sauve... Il dit que le pauvre vieux avait frisé la mort, — c'était son expression, — mais que, grâce à mon traitement judicieux et énergique, le danger était conjuré.

Trois jours après, Le Grimpereau n'avait plus la moindre fièvre, mais un appétit formidable.

Huit jours plus tard, il reprenait l'exercice de ses fonctions.

Sa première sortie pourtant ne fut pas pour promener son grand sabre à travers la campagne.

Il voulut aller à la messe de six heures, remercier Celui qui l'avait ramené de si loin. Puis il voulut venir voir *l'officière de santé* qui avait été l'instrument du souverain guérisseur.

*
* *

C'est avec une véritable émotion qu'il m'aborda.

« Mademoiselle, me dit-il, ni moi, ni mes enfants, ni mes frères et mes sœurs nous ne saurons jamais vous être assez reconnaissants.

— Mon brave Le Grimpereau, répondis-je, soyez assuré que je suis, pour le moins, aussi heureuse que vous de votre rétablissement. »

Puis nous causâmes, comme une paire d'amis.

Si attachants que fussent les propos du garde-champêtre, au bout d'une petite demi-heure, je

commençai à trouver qu'ils se prolongeaient un peu beaucoup.

Je m'en étonnai d'autant plus que la discrétion du père Le Grimpereau était proverbiale.

Sans vouloir le moins du monde lui donner une leçon, simplement parce que je ne savais plus que dire, je laissai la conversation languir...... Le Grimpereau sembla prendre son courage à deux mains.

« Mademoiselle Marceline, dit-il, pardon si je ne m'en vais pas. Mais voyez-vous, c'est que j'ai quelque chose de très important à vous dire, et que je ne sais comment commencer.

— Eh bien ! commencez n'importe comment.

— Vous me promettez de ne pas m'en vouloir.

— Mon Dieu, père Grimpereau, vous êtes fatiguant. — Parlez, pour l'amour du ciel.

— Eh bien ! voilà..... Je voudrais vous offrir quelque chose, en souvenir de ma guérison. J'ai peur que vous n'en vouliez pas. »

Je crus qu'il s'agissait de quelque perdrix ou de quelque lapin, et je répondis :

« Tout ce qui viendra de vous sera le bienvenu, père Grimpereau.

— Oh ! que ne puis-je, chère Mademoiselle, vous prendre au mot... Je voudrais vous donner le bon Dieu.

— Me donner le bon Dieu ! » dis-je, tombant de mon haut.

— Oui, ma chère demoiselle... On m'a dit sur votre compte toute sorte de choses que je ne suis pas capable de tirer au clair.

Ce que je sais, c'est que vous n'allez pas souvent à la messe, qu'on ne vous a jamais vue, depuis tantôt vingt-cinq ans, au confessionnal ni à la sainte Table... On ajoute que vous avez fait des livres que vous-même cachez à vos neveux et nièces, parce que ces livres parlent mal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ses saints et de son Eglise...

Eh bien ! entre le bon Dieu et vous, si savante que vous soyez, celui qui a tort ce ne peut être le bon Dieu.

Donc, croyez-moi, ma chère demoiselle, allez trouver M. le curé, un homme si saint et si sage ; exposez-lui vos difficultés ; et, dès que vous verrez que ces difficultés ne sont rien — est-ce qu'il peut y avoir des difficultés sérieuses contre Dieu ? — gardez-vous de fermer les yeux à la lumière, soyez de bonne foi avec vous-même ; redevenez simplement une bonne et honnête chrétienne, comme vous l'avez été jusqu'à vingt ans... »

*
* *

Rien ne saurait peindre mon étonnement, en

entendant un langage si sensé, si profond, tenu par ce simple paysan... Ce qui me frappait surtout, c'était cette expression de mon père mourant et que reproduisait Le Grimpereau : « Soyez de bonne foi avec vous-même. »

J'étais comme un fruit mûr, et Le Grimpereau était le jardinier chargé de cueillir ce que d'autres avaient semé.

Je réfléchis quelques minutes seulement.

« C'est peut-être la dernière occasion, me dis-je. Si je la méprise, qui sait si je ne serai pas confirmée dans mon incrédulité ?.... Non, je suis trop malheureuse, depuis que j'ai remplacé la foi par le doute... car je n'ai jamais pu aller plus loin. »

Je pris les deux mains du père Le Grimpereau — un peu plus, je l'aurais embrassé.

« Cher ami, lui dis-je, vous étiez mon malade, il y a peu de jours. Aujourd'hui, vous êtes mon médecin.

Je vais aller trouver M. le curé, non pour être instruite — en somme, j'ai moins oublié mon catéchisme qu'on ne croit — mais pour lui demander pardon du scandale que je répands autour de moi... surtout pour me confesser.

VIII

LA TANTE.

Ce n'est pas le tout de s'être convertie, d'avoir, après une résistance de plus d'un quart de siècle, rendu les armes... A qui ? A Dieu lui-même ; car c'est contre Dieu que l'on s'était révoltée.....

Il faut encore expier cette révolte.

*
* *

Il ne m'appartient pas de blâmer mon prochain. Je sais du reste que bien des pécheurs, en apparence plus scandaleux que moi, peuvent alléguer des circonstances atténuantes auxquelles je n'ai aucun droit.

Il faut d'ailleurs compter avec l'infini variété des caractères.

Il y a des âmes qui, à peine converties, semblent oublier absolument les fautes et les douleurs du passé, pour entrer dans le royaume de la paix inamissible.

« Oh ! que le bon Dieu est bon ! Oh ! que je suis heureux ! » ces exclamations ou d'autres analogues

se succèdent sur leurs lèvres presque sans interruption.....

Bien différent était mon état spirituel.

Sans doute, je ne cessais de louer et de glorifier Dieu.

Sans doute, au fond, je goûtais bien ce, dont pendant plus de vingt-cinq ans, j'avais été sevrée: la paix.

Mais cette paix, plus raisonnée que sentie, ne m'empêchait pas de souffrir beaucoup et presque constamment..... Que j'avais de peine à me consoler de tout le mal que j'avais fait, de tout le bien que j'avais omis..... Que d'âmes avaient été perverties par mes livres, l'étaient encore en ce moment, et continueraient de l'être, tant qu'un seul exemplaire de ces écrits empoisonnés continuerait à trouver des lecteurs !

Je fis tout ce qu'humainement il était possible de faire pour supprimer ces œuvres dangereuses..... Les bons prêtres qui avaient la direction de ma conscience me disaient que je devais, cela fait, me tenir calme et abandonner le reste à la grande miséricorde de Dieu.

Au nom de la sainte obéissance, j'essayais d'être joyeuse. J'avais de la peine à être seulement résignée.

Jamais, ou presque jamais, toute soumise que je

voulusse être aux volontés d'en haut, je ne pus avoir raison de cette tristesse, qui vous avait tant frappé à Évian. — Et, quand vous me vîtes à Évian, il y avait quinze ans passés de ma conversion, quinze ans consacrés à la pénitence et à la charité.

Dieu me garde de me plaindre de cette inconsolable tristesse..... Quand on a passé le cœur de sa vie, pour ainsi dire, — de vingt à cinquante — à lutter contre Dieu,quand, malgré cela, Dieu a eu la bonté de solliciter, d'attendre, de provoquer, de mener à bien notre conversion, il serait vraiment trop commode de goûter cette joie et cet abandon, qui sont le partage des âmes fidèles......

*
* *

Vous vous souvenez que, même avant ma conversion, j'étais le professeur de mes neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces ; et, à Saint-Théodule, une sorte de sœur-grise...... Ni mes leçons ni mes charités n'avaient un cachet de propagande antireligieuse. Mais ils avaient encore moins le caractère chrétien. Dieu en était absent. Plus les unes et les autres avaient de valeur, plus y éclatait le dévouement d'un cœur généreux, et plus cette absence de Dieu était un vrai scandale.

Je le compris, à la lueur de ma foi renaissante.

Il y avait là une réparation à faire.

Un jour que tous mes élèves — il y en avait de tous les âges et de tous les degrés — étaient, pour je ne sais quel exercice, réunis au grand complet autour de moi,

« Mes enfants, leur dis-je, nous remettrons, si vous le voulez bien, à huitaine le tournoi géographique et grammatical qui devait avoir lieu aujourd'hui, et je vais, à la place, vous dire une histoire vraie et qui, je n'en doute pas, vous intéressera. »

Et me voilà narrant ma propre histoire.

La chose n'était pas des plus faciles. Aussi avais-je prié Dieu de m'inspirer.....

Il m'inspira.

Mon jeune auditoire me prêtait une attention religieuse. Et la manière dont deux ou trois des plus grands et l'un des plus petits m'exprimèrent leurs sentiments, me montra que, par cette sorte de confession publique, j'avais bien plutôt monté que baissé dans leur estime.

***

Quant aux nombreux pauvres que je visitais à Saint Théodule, je ne pouvais les réunir, pour leur faire une semblable déclaration. Cela eût manqué de simplicité. Mais toutes les fois que je rendais

quelques soins à d'anciens clients, je ne manquais pas, sinon à la première visite, du moins à la seconde ou à la troisième, de glisser une phrase comme celle-ci : « Vous savez, père un tel, l'année dernière, je vous avais engagé à être raisonnable, à supporter vos souffrances en homme de cœur..... J'étais, l'année dernière, une pauvre femme, aussi folle que criminelle. J'avais la prétention de faire la guerre au bon Dieu. J'en suis bien revenue. Je vous engage maintenant à être toujours docile aux volontés du ciel, et quand vous vous sentirez le cœur malade ou blessé, à venir trouver M. le curé. C'est lui qui a la clé des remèdes de l'âme. »

Ceux et celles à qui je tenais ce langage, ouvraient de grands yeux... Bien souvent, ce qui vaut mieux, ils ouvraient leur cœur à deux battants, pour y laisser entrer le divin Maître.

***

Quelques personnes s'étonnaient de ces humiliations volontaires, et voulaient m'en faire un mérite.

« Vous vous trompez, leur disais-je.

D'abord, je ne fais que mon devoir par cet acte de réparation.

Ensuite, c'est pour moi un vrai soulagement.

J'ai été si funeste à tant de pauvres âmes ! Quel bonheur de penser qu'aujourd'hui j'en édifie quelques-unes !

IX

L'EXIL. — LA MORT

Ma première expiation avait été la tristesse.

La seconde fut l'exil.

C'est pendant cet exil, cher Monsieur, que j'eus le bonheur de vous connaître ; et si quelque chose avait été capable de calmer mes douleurs, c'eût été cette amitié *in extremis.*

J'aimais passionnément mon pays. Tous les ans c'est vrai, je le quittais un mois ou deux, pour promener de par le monde mes jeunes neveux et nièces. Mais je savais que, quand j'y voudrais rentrer, rien ne me serait plus facile.

Cette fois, les portes de la patrie m'étaient fermées.

Le premier siège de Paris, puis la Commune et le second siège nous tinrent à Évian plus de six mois.

Je ne parle pas des embarras d'une installation de rencontre, pour laquelle quelquefois le numéraire me manquait étrangement. Je ne parle pas de cette température sibériaque dont mes soixante-cinq printemps souffrirent plus que je ne puis dire. — Je parle surtout du chagrin patriotique dont tout cœur français était alors pénétré.....

Depuis le consulat, il semblait que la victoire et la gloire eussent fait un pacte avec la France. Même les défaites de la fin du premier Empire, même Waterloo, n'étaient à nos yeux infatués que d'insignifiantes exceptions, que de petites taches dans un éblouissant soleil. L'épopée qui va de la campagne d'Égypte à la retraite de Russie demeurera l'une des plus merveilleuses que l'histoire ait jamais enregistrées.

Les époques qui suivirent ne furent pas non plus sans éclat.

La Restauration avait eu l'Espagne, Navarin, Alger ; le gouvernement de Juillet, les brillantes luttes contre Abd-el-Kader ; le 2me Empire, la Crimée, l'Italie, la Chine.

Tout à coup, la scène change. C'est la défaite organisée ; et, pour comble de malheur, la République.....

En ma qualité de Française, de Française très chauvine, j'étais affligée, humiliée.....

Pour nous consoler, vous vous en souvenez peut-être, nous construisions ensemble force châteaux en Espagne..... Nous espérions bien que cette guerre terrible aurait un terme..... Et, la guerre finie, si cher que nous eussions payé la paix, la France se relèverait.....

Nous avions compté sans la Commune.....

Ici, le manuscrit était interrompu.

Au lieu de la suite du récit, il y avait une page blanche, sur laquelle une autre main que celle de Mlle Marceline avait écrit, en gros caractères : *Fiat voluntas tua.*

Je crus un instant que c'était la conclusion. Mais, au bas de ce *recto*, il y avait en lettres microscopiques, t. s. v. p. (Tournez, s'il vous plaît).

Il me plut de tourner.

« Monsieur, disait la nouvelle rédactrice, je sais combien ma tante avait de considération pour vous.

Je crois donc entrer dans ses intentions, en ajoutant une sorte de *Post-Scriptum* à cette « Histoire d'une libre-penseuse: »

Notre chère tante vous disait, il y a deux ou trois pages, le chagrin qu'elle éprouvait, en lisant nos désastres dans les feuilles publiques, de se sentir retenue, par les événements, loin du sol national...

Vous étiez parti, dès l'armistice, vers la fin de février.

Ma tante n'eût pas mieux demandé que d'en faire autant. Mais la Smala que nous étions ne s'ébranle pas sans d'assez longs préparatifs. Et, au moment où, ayant pris toutes nos dispositions pour rentrer à Paris, il ne nous restait plus qu'à partir, deux obstacles tout d'un coup se dressèrent devant nous. Le 18 mars avait sonné, et la plus vulgaire prudence défendait absolument, surtout à des pères et des mères de famille, d'aller se mettre dans la gueule des animaux féroces qui régnaient à Paris.

D'autre part, ma tante était tombée malade. Sans nous inquiéter précisément, les médecins trouvaient l'état grave et le voyage absolument impossible.

*
* *

Ma tante, en sa qualité de *médecine*, avait bien, elle aussi, voix au chapitre..... du moins quand elle ne battait pas la campagne, ce qui lui arrivait encore assez souvent.

Un jour qu'elle était complètement lucide, elle demanda qu'on nous réunit tous autour d'elle.

Nous étions vingt-cinq, tant adultes qu'enfants, depuis notre oncle, l'abbé Marcel, qui a cinquante ans,

jusqu'à la petite Léontine qui va sur ses six mois.

Celle-ci et quelques autres n'étaient convoqués que pour la forme ; peut-être afin que, plus tard, on pût leur rappeler ce jour solennel, en leur disant qu'ils y étaient.

Mais tous ceux qui avaient dépassé la première communion — nous étions plus de quinze dans cette catégorie, — tous, si j'en juge par moi, ont dû être profondément touchés du discours de ma tante.

Ce n'est pas au hasard ni faute d'un meilleur mot que j'emploie ce terme de *discours*.

Ma tante parlait admirablement bien..... Elle avait, toute sa vie, aimé le beau langage, comme elle aimait la belle peinture et la belle musique. Elle était artiste en éloquence, comme dans tout le reste.

Depuis quinze ans qu'elle s'était convertie, toutes ses affections se pliant soudain à la belle loi de la hiérarchie, s'étaient, comme d'elles-mêmes, subordonnées à la grande affection, à l'amour de Dieu.

Ma tante se sentait malade, très malade, malade pour mourir.

Généreuse, jusqu'à la fin, elle éprouvait le besoin de rendre un dernier témoignage au Dieu qui l'avait comblée ; le besoin, non moins impérieux, de proclamer, une fois de plus, ses fautes, ses cri-

mes, comme elle disait, cette vie abominable, dont la grande moitié avait été employée contre Dieu.

« Mes enfants, nous dit-elle, quand elle se fut assurée que pas un de nous ne manquait à l'appel, remercions d'abord le souverain Bienfaiteur qui veut bien me prêter des forces, pour vous faire mes dernières recommandations.

Vous savez par où je veux commencer ; vous savez que, pendant de longues années, — un quart de siècle au moins, — tante Marceline a été une misérable apostate, faisant la guerre au ciel, écrivant des livres toujours dangereux, quand ils n'étaient pas exécrables.

D'où vient cela ? Et comment pourrez-vous tous, mes enfants, vous garder d'un semblable malheur, qui n'est, hélas ! que trop fréquent.

Je n'étais pas plus méchante qu'une autre, lors de ma triste apostasie.

J'avais même de belles qualités. L'égoïsme me faisait horreur.

D'où vint ma déplorale désertion ?

De l'orgueil.

C'est là le grand ennemi.

Avec l'humilité comme gardienne, de moyennes vertus peuvent nous mener au ciel sans encombre.

Là où manque l'humilité, autrement dit là où

règne l'orgueil, même des vertus sublimes sont toujours près d'une chute profonde et honteuse.

Je me livrai à l'étude des sciences, d'abord et surtout, afin de vous être secourable à tous.

Mais à peine eus-je fait ces progrès rapides qui m'attiraient d'universels applaudissements que je me mis à m'adorer moi-même. J'oubliai absolument Dieu, — le Dieu des sciences, comme il s'appelle cependant.

Je ne vis plus que moi : mon intelligence, la finesse et la pénétration de mon esprit, mes succès, les louanges que l'on me prodiguait, la gloire qui me tendait les bras.

De fil en aiguille, je finis par ne plus croire et ne plus priser que les choses qui se pouvaient démontrer, que je pouvais me démontrer à moi-même.

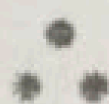
Les vérités du Christianisme, qui sont de l'ordre religieux, moral, historique, me parurent dénuées de toute certitude.

Je les abandonnai aux bonnes femmes et aux petits enfants.

Les écrits déplorables où je consignais mes doutes impies m'obtinrent une telle réputation — sans compter l'argent qu'ils me rapportaient — que je me trouvai engagée..... beaucoup plus avant que je n'aurais voulu.

Dans ces régions de l'incrédulité, je fus toujours malheureuse, souvent bourrelée de remords. Jamais je ne pus m'étourdir assez pour faire taire la voix importune qui me redisait : « Tu ne sais pas, après tout, si tu as raison ou tort, en bataillant ainsi contre Dieu. Peut-être es-tu dans le faux, et marches-tu vers d'éternels châtiments. »

Celui qui est la bonté par essence, multiplia autour de moi les occasions et les facilités de retour..... Ma lâcheté — autre variété de l'orgueil, puisque c'est la crainte du blâme et du ridicule — ma lâcheté me retint vingt-cinq ans dans l'armée du mal..... jusqu'au jour où un pauvre garde-champêtre me convertit.



Craignez l'orgueil, mes amis..... C'est le péché diabolique..... Soyez humbles, doux, modestes..... N'oubliez pas surtout que le premier des dons, c'est la foi.....



SAINT-RIEUL-DES-BOIS

I

LES SAUVAGES.

C'était une étrange population, vers 1840, que celle de St-Rieul-des-Bois.

J'ai prononcé le nom de sauvages, et je ne m'en dédis point.

St-Rieul est une petite commmune, cachée au milieu de *la Grande-Forêt.* — De père en fils, depuis des siècles, tous les habitants de St-Rieul vivent dans la forêt et de la forêt.

Celle-ci couvre une étendue de plusieurs milliers d'hectares. Admirablement aménagée, elle est toujours, d'un côté ou d'un autre, en exploitation.

Abattre les futaies ; convertir les arbres abattus en planches, en bûches, en fagots ; réserver quelques sujets d'élite, les décortiquer seulement et en faire des mâts pour la marine ; préparer ces belles billes de frêne, si prisées pour la saboterie ; fa-

briquer des sabots de toutes formes et de toutes dimensions... ces industries diverses, les habitants de St-Rieul les exerçaient, sans aller, plus de deux ou trois fois par an, à Pont-Blanc, la ville voisine.

Je dis voisine, parce que c'était la moins éloignée. Huit kilomètres au plus séparent le clocher de St-Rieul de celui de Pont-Blanc, tandis que, pour aller de St-Rieul à Ste-Françoise, à St-Théobald, aux Vieilles-Bruyères, il faut cinq ou six heures de marche.

Du reste, la plupart du temps et pour les coupes de quelque importance, les marchands de bois, — bois de chauffage ou de construction — et les débitants de sabots venaient à St-Rieul, faire leurs provisions et enlever leurs marchandises.

A peine, pour d'aucunes ventes au détail, les Rieullais faisaient-ils, par hasard, quelque apparition à Pont-Blanc, à Ste-Françoise, à St-Théobald, aux Vieilles-Bruyères.

Quand, sur la grand'place de l'un ou l'autre de ces gros bourgs, apparaissaient, dans leur costume à moitié barbare, quelques bûcherons ou quelques sabotiers de St-Rieul-des-Bois, le monde arrivait en foule pour les voir passer... Les enfants ouvraient de grands yeux... « Les sauvages, les sauvages, » criait-on bien fort ; ceux-ci, tranquilles, achevaient leurs marchés et, reprenaient,

sans avoir prononcé une parole inutile, le chemin de la forêt...

Vous me demanderez peut-être d'où vient cette sauvagerie, et s'il faut en rapporter la cause, exclusivement ou du moins principalement, à la solitude quasi absolue où vivaient ces bons forestiers.

Et, comme on ne saurait étudier d'un peu près une situation morale quelconque, sans se heurter à la question religieuse : « Étaient-ils au moins chrétiens, ces sauvages ? me direz-vous :

— La réponse est un peu complexe.

J'ai parlé d'un clocher. Un clocher, en général, suppose une église, et une église un curé. Une commune qui a un curé est une commune chrétienne.

— Précisément. Le clocher de S-Rieul-des-Bois était bien le couronnement d'une très jolie église gothique. Mais quand, en 1804, on rétablit le culte, comme dans le diocèse le nombre des prêtres était insuffisant, et que, d'autre part, pas un habitant de St-Rieul ne réclama pour que St-Rieul eût un curé, St-Rieul n'en eut point... « A quoi bon un prêtre à St-Rieul, disaient les gros bonnets du département ; il n'aurait pas un paroissien. En fait de bon Dieu, ces braves gens ne connaissent guère que les hêtres et les sapins... »

Donc, St-Rieul, qui était une commune, ne fut pas une paroisse. Religieusement parlant, St-Rieul fut rattaché à Pont-Blanc. — Cinq ou six fois par an, à Pâques, à Noël, à l'Assomption, à la Toussaint, à la fête patronale, un des vicaires de Pont-Blanc binait, et disait à St-Rieul une messe matinale. Quelques octogénaires, deux ou trois jeunes filles, cinq ou six enfants formaient l'assistance.

Vous pensez bien que si, à St-Rieul même, l'auditoire était si clairsemé, pas un Rieullais ne faisait, le reste de l'année, le voyage de huit kilomètres, pour avoir, le dimanche, la messe à Pont-Blanc.

Peu à peu, les habitants de St-Rieul finirent par devenir, au point de vue chrétien, de vrais sauvages. Sauf deux ou trois familles, que l'on montrait au doigt, non seulement personne n'alla plus à la messe, le dimanche, mais on ne distingua plus le dimanche des autres jours : on y travaillait absolument comme le reste de la semaine... Ne priant plus en public, on n'eut garde de prier en particulier. La prière du soir, qui se faisait encore, en commun, dans quelques familles, fut bientôt abandonnée.

Ne voyant plus un prêtre, n'assistant à aucun exercice religieux, ayant absolument laissé tomber

en désuétude tout culte, public ou domestique, plusieurs de ces malheureux bûcherons ou sabotiers finirent par dire — et par croire, avec une certaine bonne foi — que la Religion était suprimée et qu'il n'y avait plus de bon Dieu.

II

UN SAUVEUR.

Quand je dis que les habitants de St-Rieul-des-Bois ne voyaient plus un prêtre, j'exagère.

Six fois par an, vous le savez, un vicaire de Pont-Blanc venait dire la messe à St-Rieul ; et ceux-là le voyaient qui voulaient le voir, non seulement pendant le saint sacrifice, mais un peu avant et un peu après. L'heure qui précédait la messe et l'heure qui la suivait, M. le vicaire stationnait à la sacristie, à la disposition de ceux qui auraient quelque communication à lui faire, de quelque nature que ce fût.

Pendant dix ans, — de 1804 à 1814 — ce stationnement fut presque absolument improductif... La plupart du temps, les visiteurs furent au nombre de... zéro. — Une pauvre jeune poitrinaire se con

fessa. Une autre fois, un sabotier (très riche mais très avare) retint M. le Vicaire plus d'une heure ; pour lui exposer ses griefs contre un sien voisin, et avoir gratis, sur une question des plus délicates, une consultation que l'huissier de Pont-Blanc eût fait payer au moins cinq francs.

Bref, l'évêché était sur le point de supprimer les six messes auxquelles à peine y avait-il une assistance décente, lorsque le Vicaire chargé de dire ces messes fut changé.

Celui qui partait était un bon prêtre.

Celui qui arrivait était un prêtre excellent, un saint.

Il s'appelait l'abbé Calixte.

Un prêtre consciencieux, comme son prédécesseur, estimait, en conscience, qu'il n'y avait rien à faire à St-Rieul. Il conseillait donc d'abandonner ce poste inutile.

Un prêtre ardent, comme l'abbé Calixte, se dit que, plus ces malheureux étaient indifférents, moins ils se souciaient des choses de Dieu, de Dieu lui-même et plus il y avait urgence à les évangéliser.

La première fois qu'il alla dire la messe à St-Rieul, et qu'il la dit devant des chaises, parmi lesquelles, avec beaucoup de bonne volonté, il découvrit quelques vieilles femmes ; — pendant les deux heures réglementaires qu'il occupa la sacris-

tie sans voir âme qui vive, il réfléchit, ou plutôt il pria ; car c'est ainsi que s'appellent les réflexions que l'on fait devant Dieu et pour Dieu.

« O mon cher Sauveur, disait-il, il y a ici, dans cette profonde forêt, sous ces chênes centenaires, à l'ombre de ce bijou de pierre, qu'élevaient à votre gloire, il y a cinq ou six cents ans, les ancêtres de ces malheureux, il y a toute une population qui vous blasphème parce qu'elle vous ignore...

Que faudrait-il à ces pauvres gens ?

Il leur faudrait vous voir, vous connaître, sentir combien vous êtes bon ; combien, sans vous, la richesse même est misérable, combien, avec vous, la misère même est douce à supporter... Il faudrait à ces pauvres gens une paroisse, un curé.

Je suis leur vicaire. Permettez-moi d'ébaucher cette œuvre, de faire naître en eux au moins le désir de la lumière... Faites que je sois bon, dévoué, votre digne précurseur dans les âmes... Prenez ma vie, si cela est nécessaire et si je suis digne de me consumer dans ce sacrifice... Mais, de manière ou d'autre, je vous en conjure, sauvez ces malheureux... »

Ces prières, et d'autres analogues, s'échappaient enflammées du cœur du bon Vicaire, et lui firent trouver douces et rapides les deux heures d'at-

tente à la sacristie, et aussi les deux heures de marche de St-Rieul à Pont-Blanc.

La fois suivante — ce n'était pas un jour de messe : il avait pensé que quelques visites un peu plus fréquentes rompraient la glace entre ses paroissiens et lui ; ce serait déjà beaucoup si on prenait plaisir à le voir, et s'il pouvait être mis par les indigènes eux-mêmes au courant de leurs *desiderata* religieux, — la fois suivante, il n'attendit pas les visiteurs : il alla les chercher.

L'abbé Calixte avait une si bonne figure — non pas belle, mais aimable et où se reflétait l'incomparable beauté de son âme — outre un cœur chaud, il avait un esprit si vif, si joyeux, si plein de bonne grâce ; il était si aimable, en un mot, qu'entre lui et les habitants de St-Rieul il n'y avait qu'une difficulté : les mettre en présence.

Ce premier résultat obtenu, on était bien sûr que l'abbé serait maître de ses paroissiens et les amènerait peu à peu là où il voulait les amener.

Le diable et ses suppôts le savent bien ; et ce n'est pas au hasard qu'ils cherchent à diminuer autant que possible les rapports des populations avec les personnes et les choses religieuses.

Il y a dans la vérité — dans cette vérité intégrale dont la sainte Église Catholique est le merveilleux réservoir — il y a dans ceux qui ont été divinement

constitués les hérauts de cette vérité, il y a un tel charme et une telle force d'attraction que les honnêtes gens, les gens de bonne foi, même ceux qui succombent à leurs passions — mais par faiblesse et non par perversité — que tous, justes ou pécheurs, ne demandent qu'à voir la vérité pour y croire et se laisser entraîner par elle.

On en fit bien vite l'expérience à St-Rieul.

L'abbé Calixte ayant multiplié ses visites, on le trouva si charmant, si plein de bonne humeur, si prêt à rire quand on lui disait quelque chose de drôle, si inépuisable, lui aussi, en histoires comiques et tout à fait désopilantes, qu'au bout de quelques mois la solitude de la sacristie, dont s'étaient si longtemps plaints les précédents vicaires, devint tout à fait de l'histoire ancienne.

L'abbé Calixte venait presque tous les jeudis à St-Rieul.

Comme c'était, ce jour-là, congé à l'école, les plus grands des écoliers prenaient plaisir à aller à sa rencontre, presque jusqu'à la limite de la forêt. Ils avaient une passion pour monsieur le Vicaire. Et celui-ci, vous le pensez bien, avec une pieuse adresse, s'attachait à faire remonter cette passion vers Celui qui seul est souverainement digne d'être aimé.

Il ne réussit pas tout de suite auprès de ses

jeunes amis : élevés dans les ténèbres d'une indifférence impie, au commencement ils ne comprenaient ni ne goûtaient les instructions du Vicaire. Mais celui-ci ne se lassait pas, et bientôt il fut stupéfait des progrès que faisait la restauration de la foi dans ces jeunes intelligences.

Elles furent sa première conquête.

Après avoir, un mois durant, causé de choses indifférentes — indifférentes en apparence : l'abbé savait bien y mettre quelques pincées de *sal sapientiæ* — le plus hardi de ces adolescents dit un jour à brûle-pourpoint :

« Savez-vous, Monsieur le Vicaire, que nous sommes cinq ou six à St-Rieul qui avons entre quatorze et seize ans et qui n'avons pas fait notre première communion.

— Et vous avez envie de la faire ?

— Oh ! que oui bien..... Mais comment ? »

Quand on en est à la question *quomodo*, on peut dire qu'il y a partie gagnée.

L'abbé Calixte alla faire visite aux parents. Il fut si franc et si habile en même temps, surtout si parfaitement aimable et gracieux, que lui résister eût été impossible.

Il fut convenu que, tous les jeudis, au lieu qu'il allât voir ses paroissiens, ceux-ci viendraient à l'église, où l'abbé ferait un cours de catéchisme, à

l'usage spécial d'une demi-douzaine de garçons et d'autant de jeunes filles qui se prépareraient ainsi à leur première communion, — mais à l'usage aussi des adultes qui, depuis bientôt trente ans qu'il n'y avait plus de paroisse à St-Rieul, avaient parfaitement oublié et leurs prières et les vérités fondamentales du christianisme... A la première séance de catéchisme, comme l'abbé mettait aux voix la question : « Quest-ce que le bon Dieu ? » il y eut d'abord un silence général ; puis une vieille mère qui passait pour une forte théologienne, répondit : « Qu'est-ce que le bon Dieu, monsieur le curé ? Mais c'est la bonne Vierge. »

Le catéchisme réussit si bien, le désir d'avoir la messe devint si vif, dans le cœur de ceux que naguère encore nous appelions des sauvages, que l'abbé Calixte eut une idée lumineuse.

Il alla trouver l'évêque, lui exposa, en termes pathétiques, le triste état de St-Rieul et en même temps l'admirable bonne volonté des habitants.

« Monseigneur, ajouta l'abbé, je vous demande une grâce : c'est de me permettre de biner, tous les dimanches. Il faut absolument que ces pauvres gens de St-Rieul aient le bon Dieu avec eux. J'ai une santé de fer ; ce binage ne me fatiguera mie. Quand il me fatiguerait, je ne me suis pas fait

prêtre pour me reposer... J'ai quelque aisance. Je ne demande donc d'autres honoraires que ceux que j'ai déjà, comme vicaire de Pont-Blanc... »

L'évêque fut trop heureux d'accorder à ce bon prêtre une faveur qui devait être si féconde... En somme, M. l'abbé Calixte devint curé de St-Rieul, sauf qu'il n'en avait ni le titre ni le traitement.

Il en avait toute la peine et les consolations spirituelles. C'était tout ce qu'il demandait. Il ne demandait même celles-ci que comme une sorte de constatation du progrès de Dieu dans les âmes.

Pendant trente ans — trente ans d'interrègne religieux — les habitants de la forêt n'avaient pas plus participé à la vie chrétienne qu'une peuplade de singes qui se seraient abattus dans ces bois.

Depuis qu'on avait, à St-Rieul, la messe tous les dimanches — avec prône, et quel prône ! — le catéchisme tous les jeudis, et quel catéchisme ! depuis que les malades étaient visités, consolés, fortifiés, préparés à la mort, si la maladie était grave, St-Rieul était devenu l'une des meilleures paroisses du diocèse.

III

La question des vicaires.

J'anticipe, quand je parle de paroisse... mais pas de beaucoup.

Lorsque l'on vit le bien prodigieux que faisait à St-Rieul celui qui n'était encore que vicaire de Pont-Blanc, l'autorité diocésaine s'émut. « Maintenant qu'il y a tant de chrétiens à St-Rieul, c'est bien le moins que nous leur donnions un curé. Il faut un pasteur à ce troupeau. Et qui sera le pasteur, sinon cet excellent abbé Calixte ? »

D'accord avec la préfecture, l'évêque rétablit la paroisse de St-Rieul-des-Bois, et nomma l'abbé Calixte curé de la nouvelle paroisse.

Ce fut l'âge héroïque de St-Rieul.

Une fois installé au milieu de ses chers forestiers, l'abbé Calixte fut, pendant quelques années, l'homme le plus heureux du monde.

Du temps qu'il venait de loin en loin à St-Rieul, puis lorsqu'il y était délégué, comme en un pays de mission et qu'il consacrait à ces bons infidèles

tous ses moments de loisir, alors il semait surtout. A peine fut-il curé, du matin au soir et du soir au matin, arrosant, par sa parole à la fois limpide et enflammée, les semences de foi qu'il avait déposées dans les cœurs, que ces semences germèrent, s'élevèrent avec une rapidité phénoménale. La moisson blanchissait, et le pieux moissonneur récoltait des épis en abondance.

Tandis que autrefois, il y avait dix ans, pas un homme ne faisait ses Pâques à St-Rieul ; tandis que naguère, l'année dernière encore, on comptait les heureuses recrues du vicaire de Pont-Blanc — ils étaient dix d'abord, et avaient fini par être vingt-cinq — aujourd'hui la conversion était presque universelle : on remarquait ceux qui osaient résister aux attaques de la grâce.

Du reste, ceux qui résistaient finiraient bien par céder ; la paroisse entière avait pour l'abbé Calixte un respect, une confiance et une tendresse absolument inexprimables.

Quand monsieur le curé rencontrait un de ces rares paroissiens non pratiquants, il avait une manière de l'aborder, il lui disait de ces paroles qui retournent le cœur, il y avait dans son regard, dans la pression de sa main, dans ses soupirs non point navrés, mais pleins d'espérance, il y avait une vertu presque irrésistible.

« Vous y viendrez à votre tour, mon ami, disait le bon prêtre ; vous y viendrez.

— Oh ! je l'espère bien, monsieur le curé, » disait Pierre ou André, Eustache ou Germain.

Si, par hasard, au lieu de ces braves gens, qui n'étaient retenus que par la routine, si c'était Justin à qui monsieur le curé parlât, Justin qui a du bien mal acquis, ou Gaspard qui vit mal, ou Lambert qui en veut à ses frères et sœurs, si c'était quelqu'un de ceux qu'une chaîne difficile à rompre retient loin de Dieu, ces pauvres enchaînés eux-mêmes n'osaient braver leur curé. En voyant le saint homme, ils sentaient leurs remords plus aigus que jamais. Leur conscience leur apparaissait. « Oh ! que je serais heureux d'être libre, » disaient-ils tout bas. Et à une bonne parole de monsieur le curé, ils répondaient à demi-repentants : « Oh ! monsieur le curé, priez pour moi... je voudrais bien être des vôtres... »

Cependant l'abbé Calixte avait un défaut... un défaut que je vous souhaite, ami lecteur, parce que c'est le défaut d'une qualité, et que cette qualité, c'est, par excellence, la qualité des saints.

L'abbé Calixte était zélé, c'est-à-dire dévoré de l'amour de Dieu, et tellement désireux de voir ce bon et grand Dieu régner chez tous que, pour ob-

tenir ce résultat, il n'était pas de sacrifice auquel il ne fût prêt, pas de fatigue qu'il n'affrontât, sans se préoccuper seulement de savoir si toujours ses forces étaient à la hauteur de son courage.

Assurément il est regrettable que, chez les dévoués serviteurs de Dieu, l'ardeur ne soit pas toujours tempérée par la raison et la mesure..... C'est regrettable, mais, après tout, c'est un si bon défaut que l'excès dans le bien, le nombre est si rare de ceux qui savent combiner le zèle le plus brûlant avec la plus exemplaire sagesse et modération, que je préfère encore celui qui se dépense, avec l'imprudence du dévouement, à celui qui se ménage avec des précautions infinies... Laissons ces précautions aux politiques et aux philosophes. Les saints les ont presque toujours négligées, pour s'attacher à la folie de la croix.

Comme l'abbé Calixte était plutôt un saint qu'un philosophe, il ne connut jamais la réserve dans l'abnégation.

Il sortait, par tous les temps, pour aller visiter les malades. Il séjournait, si la chose était nécessaire, dix heures d'horloge au confessionnal. Tous les dimanches, fût-il épuisé de fatigue, il faisait le prône; chaque semaine, le catéchisme.

Nous avons dit qu'il avait une certaine aisance. Cela ne l'empêchait pas d'être souvent sans un rouge

liard. Ce n'est pas une figure de dire qu'il donnait tout : sa gouvernante était obligée de cacher ses vêtements, pour qu'il ne s'en dépouillât pas, jusqu'à n'avoir ni une chemise, ni une paire de bas, ni une soutane, de rechange.

Quand on lui servait un repas un peu plus copieux ou un peu plus délicat que de coutume, il s'arrangeait toujours pour que les meilleurs morceaux prissent le chemin de la maison des sœurs ; d'où celles-ci, complices du curé, savaient bien les faire passer aux petits enfants malades, aux vieux mendiants, aux femmes en couches.

Le voyant s'épuiser ainsi dans les fatigues du ministère, et ne pas réparer ses forces par un ordinaire réconfortant, ses amis de l'évêché voulurent le retirer de ce poste de combat et le faire nommer aumônier des Carmélites.

Malheureusement — ou heureusement — le projet transpira.

La désolation fut grande dans tout St.-Rieul. Immédiatement, une pétition fut rédigée et couverte de signatures.

Le maire et deux des notables sollicitèrent une audience de Monseigneur.

Après avoir exposé — avec une éloquence sylvestre qui ne manquait pas de charme — quelle calamité ce serait pour Saint-Rieul que le départ

de celui à qui Saint-Rieul devait tout, nos députés terminèrent par cet argument dont la forme était un peu comminatoire, mais au fond duquel il y avait certainement du vrai : « Et puis, Monseigneur, si vous nous retirez notre père, il y en a la moitié d'entre nous qui ne feront plus leurs Pâques. »

Monseigneur fit semblant de ne pas entendre la fin de la phrase, pour ne pas paraître céder à l'intimidation.

« Messieurs, dit-il, j'apprécie votre démarche, qui fait le plus grand honneur à votre pasteur.

« Vous garderez votre curé. Mais, afin qu'il puisse se ménager un peu, nous lui donnerons un vicaire. »

Sans doute, un vicaire... Mais quel vicaire ?

L'abbé Paul, qui fut nommé à ce nouveau vicariat, ressemblait un peu à l'abbé Calixte. Comme celui-ci, il était plein de zèle. Mais le zèle de l'abbé Calixte était doux, tout en étant ardent. Le zèle de l'abbé Paul était plutôt bouillant ; je ne veux pas dire violent, mais un peu vif... D'ailleurs, l'abbé Paul, qui venait de l'extrémité du diocèse et ne connaissait pas l'abbé Calixte, croyait que celui-ci était tout à fait à bout de forces... Il l'entourerait de toute sorte de vénération. Mais ce serait un curé fainéant, dont lui, abbé Paul, serait le maire du palais.

Il y aurait une digression à faire sur la question des vicaires, et, en général sur les rapports entre supérieurs et subordonnés.

Les hommes sont ainsi faits qu'ils aiment l'association, qu'ils en ont besoin, et qu'à peine associés — même par les liens les plus doux et les plus sacrés — ils s'entendent difficilement.

Dans toute association, le point de départ c'est que les chefs doivent commander et les subordonnés obéir. C'est l'ordre. Le contraire, quelles que soient d'ailleurs les capacités et les aptitudes des uns et des autres, le contraire est le désordre.

Si le chef ne commande pas, comme il faut après tout — ou plutôt avant tout — que la besogne se fasse, les subordonnés font à leur tête, mal presque toujours.

Si, le chef commandant, les subordonnés résistent, c'est le mal par excellence ; c'est la révolte, c'est la guerre... Que de ménages, que de régiments, que de maisons de commerce, que de paroisses pâtissent, de toute sorte de façons, parce que entre le mari et la femme, entre le colonel et le lieutenant-colonel, entre le patron et les employés, entre le père et les enfants, entre le curé et le vicaire, au lieu de la paix et de l'obéissance, c'est la guerre et l'insubordination.

Comment la chose se passa-t-elle à Saint-Rieul-des-Bois ?

On ne l'a jamais bien su.

L'abbé Calixte n'était pas malade, à proprement parler, fatigué seulement, un peu épuisé. C'était pour l'aider, non pour le remplacer, le supplanter, qu'on lui donnait un vicaire. Du moins, il l'entendit toujours ainsi. La pensée qu'il fût désormais au nombre des curés fainéants ne lui était pas même venue. Si quelqu'un la lui eût suggérée, tout pacifique qu'il fût, il eût bondi sur sa chaise et eût éprouvé — que dis-je ? manifesté — pour la première fois de sa vie... une sainte colère.

De son côté, l'abbé Paul avait, de la meilleure foi du monde, compris qu'il allait être le curé effectif de Saint-Rieul, l'abbé Calixte n'étant plus qu'un curé honoraire, une sorte de figurant ecclésiastique.

Le nouveau-venu désirait prendre une portion notable de la direction paroissiale. N'avait-il pas été mis là pour cela ?

Le curé, premier occupant, entendait conserver la plus grande partie de cette direction.

Bons sentiments, en somme, au moins dans leur source, puisqu'il y avait là une sainte lutte à qui se dévouerait et se dépenserait davantage.

Mais la faiblesse humaine est telle que la source,

pure et limpide, au moment où elle sort de son *rocher natal*, s'altère et se corrompt bien vite.

D'abord, de part et d'autre, on négligea de fixer le *modus vivendi*, de régler d'avance quelles seraient les attributions de chacun.

Le vicaire aurait dû tenir au curé un langage approchant de celui-ci : « Monsieur le curé, je suis votre vicaire, votre subordonné par conséquent. A vous de commander, à moi d'obéir. De plus, je suis envoyé ici pour vous empêcher d'achever de ruiner votre santé. Dites-moi quelle sera ma besogne ; et toutes les fois qu'une partie de celle que vous vous serez réservée se trouvera vous fatiguer, parlez; le travail ne m'effraie pas; vous soulager me sera très doux. »

A défaut de cette initiative, le curé eût dû — cela même eût été plus régulier — fixer la part de son vicaire et lui notifier ce partage, avec cet accent paternel qui n'eût pas manqué d'aller au cœur du jeune prêtre.

A cause de l'état de souffrance du curé, qui réagissait un peu sur son moral, par suite d'une certaine vivacité, d'un ton un peu évaporé du vicaire, lequel ton donna sur les nerfs du curé, les rapports furent tout de suite tendus entre ces deux hommes, tous deux animés des meilleures intentions et désireux de promouvoir, en toutes choses, la gloire de Dieu et le salut du prochain.



J'aurais peine à dire quand et comment la situation empira... Les rapports tendus tournèrent à la malveillance ; celle-ci se manifesta par des paroles sèches, sinon aigres...

Bref, sans l'avoir prémédité le moins du monde, sans le vouloir et sans presque s'en douter, monsieur le curé et monsieur le vicaire de Saint-Rieul étaient dans un état de sourde hostilité l'un contre l'autre.

Comment cette hostilité sourde devint-elle une guerre déclarée? Je ne saurais le dire ; mais le fait est incontestable.

Non seulement il n'y avait dans leurs rapports aucune cordialité. Mais toutes les fois qu'ils pouvaient se dire l'un à l'autre, ou dire l'un de l'autre, quelque chose de désagréable, jamais ils n'y manquaient.

Chacun trouvait que l'autre était grandement coupable. Ni à l'un ni à l'autre la pensée ne venait que les torts pussent être mutuels.

Cependant l'effet de ces querelles était déplorable dans le pays.

Comme on connaissait et aimait le curé depuis longtemps, comme il avait fait à Saint-Rieul des merveilles de charité, comme la conversion de la paroisse était son œuvre, que d'ailleurs il s'était presque tué à la peine, on rejetait tous les torts

sur cet écervelé de vicaire, sur cet ingrat..... Comment ! il a pour curé un homme admirable, s'il en fût, un saint dont on ne trouverait pas le pareil à vingt lieues à la ronde... Et Monsieur trouve encore le moyen de se plaindre, de faire endiabler le curé, de le pousser à la colère, lui qui est doux comme un mouton ! »

IV. — DANS LES BRAS DE L'UN DE L'AUTRE.

L'abbé Paul avait été nommé vicaire de Saint-Rieul, au mois de novembre 1839.

Vinrent les Pâques de 1840.

Le curé constata qu'il y en avait cinquante de moins que l'année précédente.

Il fit venir M. le vicaire, lui exposa la chose, le plus simplement du monde, et ajouta, sans la moindre amertume, mais d'un ton navré,

« Vraiment, M. le vicaire, c'est désolant, et il va falloir aviser. Nous sommes deux, et nous faisons moins de besogne que quand nous étions un.

— Voulez-vous dire que c'est ma faute, monsieur le curé ? Alors demandez mon changement. Aussi bien, si je disais tout ce que j'ai sur le cœur... Enfin, je m'entends. Cela me suffit. »

Le curé, qui avait son idée, fit semblant de ne pas entendre cette réflexion finale.

« Non, monsieur le vicaire, et Dieu me garde d'une réflexion désagréable à votre endroit. Je dis seulement qu'il faut faire une enquête sur cette reculade que rien n'explique.

Tenez, comme il est bon de ne pas être seul pour une semblable opération, prenez avec vous l'instituteur, qui est votre pénitent. Je prendrai le sacristain qui est le mien.

Chacun de nous mettra son auxiliaire en campagne, à l'effet d'élucider la question suivante : « Pourquoi y a-t-il eu, cette année, cinquante Pâques de moins à Saint-Rieul que l'année dernière. »

Comment le vicaire eût-il dit non à une proposition semblable?

Les deux prêtres se séparèrent donc, pour aller chercher qui le sacristain et qui le magister.

Sacristain et magister furent pris au dépourvu, lorsque, à l'un M. le curé, à l'autre M. le vicaire posèrent, en termes quasi-identiques, cette question : « Dis-moi, Pierre, dis-moi, Jean, sais-tu pourquoi nous avons cinquante pâques de moins dans la paroisse, cette année, que l'année précédente? »

Ni Pierre, ni Jean n'en savaient le premier mot.

« Si vous voulez, M. le curé, dit Pierre, qui était curieux et que cette question intriguait, je m'informerai.

— Auprès de qui ?

— Auprès des uns et des autres... Je vois d'ici Mathurin, Nicolas, le petit Leroux, le grand Paterne, très dénichés tous les quatre, et qui vous aiment joliment, M. le curé, et qui seront bien heureux de faire quelque chose pour vous être agréables.

— Interroge-les, et, le plus tôt possible, rapporte-moi leur réponse. »

Pierre inventa je ne sais quel prétexte pour aller, toutes affaires cessantes, voir Mathurin, Nicolas, Leroux et Paterne.

Les trois premiers ne parurent pas étonnés de la question. Il sembla même à Pierre qu'ils avaient une réponse au bout de la langue. Je ne sais pourquoi ils n'osèrent ou ne voulurent laisser envoler cette réponse.

« Ce n'est pas à nous à éclairer M. le Curé là-dessus ; il en sait plus que nous, dit Mathurin.

— Qu'il cherche seulement et il trouvera, dit Nicolas.

— Je suis trop poli, et j'aime trop notre brave homme de curé pour te répondre, Pierre, dit le petit Leroux.

Paterne fut plus brave.

« Mon bon Pierre, dit-il, tu t'adresses bien, je suis justement un des cinquante qui faisions nos Pâques depuis plusieurs années et qui ne les avons plus faites, cette année-ci.

Je sais bien à peu près pourquoi, en ce qui me touche. J'ai interrogé plusieurs de ceux qui se sont abstenus, comme moi ; c'est le même motif qui les a retenus en deçà de la sainte table. Je ne dis pas que ce motif soit bon..... Mais que voulez-vous ?

— Nous verrons bien, quand tu te seras expliqué.

— Eh bien ! voilà.

« Nous sommes de ceux, les camarades et moi, qui ont été convertis par les vertus de M. le Curé : sa charité, sa douceur, son zèle, son dévouement... Quand un homme aussi parfait nous disait quelque chose, nous étions tous portés à croire que ce quelque chose était la vérité. Il nous a dit qu'il fallait faire nos pâques : nous les avons faites.

— Eh bien ! Depuis ce temps-là est-ce que la vérité a changé ?

— Non ; mais celui-là a changé qui nous la prêchait. Je ne sais comment dire cela. Je ne voudrais pas offenser un homme que j'aime et que je vénère tout plein.....

— Dis toujours.

— Eh bien ! je te dirai, Pierre — et j'ai idée que je ne te l'apprends pas : tu as des yeux pour voir, comme tout le monde — je te dirai que, si la charité de M. le Curé nous a édifiés et convertis, les querelles de M. le Cnré et de M. le Vicaire nous scandalisent et ont fortement ébranlé notre foi.

« La religion n'est donc pas divine, nous sommes-nous dit, puisque ses ministres se laissent aller à leurs passions, comme les autres hommes, puisque M. le Curé et M. le Vicaire sont ainsi à couteaux tirés l'un avec l'autre.

« Note bien, Pierre, que je ne dis pas que nous ayons bien fait, en raisonnant — ou déraisonnant — de la sorte. Je crois même que nous avons eu tort. Mais je constate un fait. C'est cette guerre de sacristie qui m'a arrêté, au moment où j'allais me confesser pour la communion pascale ; et j'en sais plus d'une douzaine dans la paroisse qui, si tu les interrogeais, te répondraient comme je viens de le faire..... »

Pierre rompit l'entretien, un peu *ex abrupto*, et courut chez M. le Curé.

« Monsieur le Curé, dit-il, vous me permettez, n'est-ce pas ? de tout vous dire.

— Oui, mon ami, même je te le demande, et, au besoin, je te l'ordonnerais..... D'autant que je

crois savoir ce que tu veux me communiquer. Je viens de passer une heure au pied de mon crucifix. J'y ai puisé des lumières. — Nous cherchons bien loin une réponse et une solution qui sont entre nos mains. »

Pierre répéta les propos de Paterne.

M. le Curé ne parut point étonné.

Il manda M. le Vicaire, le magister, Eustache, Nicolas, le petit Leroux, le grand Paterne et plusieurs autres.

Et quand ils furent réunis au nombre d'une vingtaine, parmi lesquels plusieurs de ceux qui n'avaient pas fait leurs Pâques, il raconta l'enquête à laquelle M. le Vicaire et lui s'étaient livrés, la confidence de Paterne au sacristain.....

« Je suis vraiment confus, mes chers paroissiens, dit-il. Je ne saurais trop demander pardon à Dieu, à M. le Vicaire et à vous.

« Ce bon M. le Vicaire, j'aurais dû l'accueillir comme un fils, être trop heureux de pouvoir me décharger dans ce cœur, à la fois filial et fraternel, d'une partie du fardeau de mon ministère, devenu trop pesant pour mes épaules affaiblies... Je ne l'ai pas fait : j'ai vu en lui un rival, un concurrent, un ambitieux peut-être qui ne visait qu'à me supplanter..... Il est jeune, ardent, désireux de faire du bien, le plus de bien possible..... Com-

ment n'aurait-il pas été blessé de mes procédés? Comment lui, tout frais sorti du séminaire, aurait-il rempli tous ses devoirs envers moi, quand moi, dont les cheveux blanchissent, j'oubliais tous mes devoirs envers lui..... »

Vous vous étonnez, n'est-ce pas, chers lecteurs, que l'abbé Paul laissât ainsi parler et s'humilier son curé, sans chercher à l'interrompre, à lutter de générosité avec lui.

C'est que l'abbé Paul était muet et comme paralysé d'étonnement. C'est qu'il concevait de sa conduite une confusion et des remords qu'il se sentait incapable d'exprimer.

Il crut qu'il allait se trouver mal ou avoir une attaque de nerfs. Mais il se raidit, et conjura Dieu de lui rendre des forces, afin qu'il pût imiter le noble exemple de son curé, et tenter au moins d'édifier ceux que, depuis dix-huit mois, il scandalisait si déplorablement.

Dieu l'exauça. Le vicaire tomba aux genoux du curé.

« Monsieur le Curé, dit-il, mon père, vous que j'ai méconnu et offensé, pardonnez-moi. Demandez à Dieu de me pardonner.... »

Le curé releva le Vicaire, le pressa tendrement contre son cœur.... « Dans les bras l'un de l'autre, » dit-il, telle doit être notre attitude habituelle.

« Nos absurdes querelles ont éteint, ou du moins attiédi, la foi dans les âmes que Dieu nous avait confiées. Que notre concorde inviolable vous les ramène, ô mon Dieu.

Que disent les actes des apôtres, quand ils racontent les premiers temps du christianisme, cette époque bénie où les âmes se convertissaient par milliers? Les païens ne savaient meilleure manière d'exposer leur admiration pour les chrétiens que cette simple et touchante exclamation : « Voyez comme ils s'aiment ! »

L'amour mutuel de l'abbé Calixte et de l'abbé Paul fut désormais sans bornes et sans nuages.

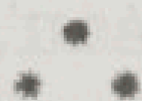
Est-il besoin de dire que, dans la quinzaine ou dans le mois, les cinquante retardataires firent leurs Pâques?

Le grand Paterne donna l'exemple.

BATHILDE

Quand j'étais encore presque un enfant, j'habitais avec mon père et ma mère la petite ville de Montereau.

Il y a de cela tout près d'un demi-siècle



Quelquefois, dans mes rêves, — rêves éveillés, la plupart du temps — je vois défiler devant moi les huit ou dix personnes qui venaient chez mes parents et chez qui mes parents allaient, qui formaient, comme on dit, notre société.

Parmi ce petit bataillon, nul n'a laissé dans ma mémoire un souvenir plus vivant que Mlle Bathilde Jacquemard.



Mlle Jacquemard pouvait avoir alors entre cinquante-cinq et soixante ans . Elle était grande,

très belle encore, malgré ses nombreux printemps, très spirituelle — elle l'eût été trop, si elle n'avait sans cesse tenu en bride son esprit, toujours prêt à s'échapper — très instruite, très pieuse, et, pour terminer par un trait sans lequel il manque quelque chose aux plus riches natures, d'une douceur angélique.

Mes parents, qui n'étaient à Montereau que depuis une douzaine d'années, ne savaient rien du passé de leur amie Bathilde.

Un soir, ma mère ne pouvait jouer du piano, à cause d'un panari ; même le trictrac était impossible, mon père ayant mal aux yeux et, de par la faculté portant un bandeau.

Quand on eut causé une bonne heure, chacun se trouva, comme d'un commun accord, au bout de son rouleau. Point de nouvelles locales, ce jour-là. Dans les journaux, pas le moindre chien écrasé... La politique elle-même chômait.

Il se fit donc peu à peu, dans notre petit salon, un silence embarrassant.

En sa qualité de maître de la maison, mon père crut devoir rompre à tout prix cette trop longue pause.

« Mes amis, dit-il, on dirait que nous nous ennuyons les uns avec les autres. Cela n'est pas vrai, j'en suis sûr. Seulement nos provisions de bouche sont épuisées.

Il me vient une idée.

Si nous demandions à mademoiselle Bathilde de nous conter son histoire. Quelque chose me dit qu'elle doit être très intéressante, l'histoire de mademoiselle Bathilde. Et puis, mademoiselle Bathilde conte si bien.

— Excellente proposition, dit M. Binoche, le percepteur, mais qui, à mon sens, veut un amendement.

L'histoire de mademoiselle Bathilde est très intéressante. Seulement notre amie est si modeste que, par humilité, elle deviendrait une historiographe infidèle.

Si vous le voulez bien, c'est moi qui vous raconterai la jeunesse de Bathilde. Au cas où je m'égarerais, Bathilde est là pour me ramener dans le droit chemin.

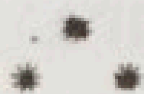
— Bravo ! fit-on d'une voix unanime. Et mon père ajouta, s'adressant à moi :

« Eugène, enlève la lampe qui nous incommode, monsieur le narrateur et moi. Mets-la sur le petit guéridon, dans l'angle droit de la pièce, et ne te gêne pas pour continuer ta patience géographique. Ce que va nous dire Binoche sera peut-être au-dessus de ta portée.

— Oh ! père... »

Je transportai la lampe et la carte ; mais la carte

eut tort : j'étais tout oreilles au récit du vieux percepteur.



Je ne ferai pas difficulté, dit celui-ci, en commençant, d'avouer que notre amie naquit pauvre.

Son père et sa mère étaient de petits fermiers, qui vivaient à grand'peine du produit de deux ou trois méchantes locatures.

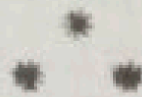
Ils avaient déjà six enfants, lorsque Bathilde vint au monde... Elle fut la bienvenue néanmoins, comme l'avaient été avant elle ses frères et ses sœurs.

La dame du château voisin, la baronne de B***, qui portait beaucoup d'intérêt aux Jacquemard, voulut être marraine de la petite Bathilde.

« Je me charge de toute la dépense que pourra vous occasionner ma filleule, dit-elle aux parents. Et même si cette enfant est intelligente, — comme je lis dans ses yeux qu'elle le sera — je lui ferai donner une belle éducation, chez les Visitandines de St-X***. Cela pourra lui servir un jour... et à vous. »

La dame ne savait pas dire aussi vrai.

Le fait est qu'elle avait prophétisé.



Dès que Bathilde commença de parler, elle manifesta un esprit des plus éveillés. Ce que les autres enfants mettent des années à apprendre, elle l'apprenait, elle, en quelques mois. Il semblait qu'elle le devinât.

A neuf ans, elle savait tout ce qu'on enseigne à l'école. Fidèle à sa parole, la châtelaine la mit à la Visitation de St-X***.

Je ne dirai pas qu'en principe la baronne ait eu raison de faire suivre cette voie à la petite Bathilde. Cette voie est trop souvent funeste à ceux et à celles qui s'y engagent. Neuf fois sur dix, ces fils de laboureurs devenus bacheliers, ces jeunesses qui devaient être filles de ferme et dont on fait des savantes ou des virtuoses, ruinent leurs parents par les frais de leur éducation; et, cette éducation finie, ne servent qu'à les aider à mourir de faim. Je ne parle pas des sentiments de haine et d'envie qui fermentent trop souvent chez ces jeunes déclassés, des désordres et des crimes auxquels ils et elles se livrent... à tout le moins, du mépris dans lequel ils tiennent les petits bonnets de madame leur mère, les gros souliers et le français douteux de monsieur leur père.

Telle est, sinon la règle, du moins l'issue ordinaire des éducations ambitieuses.

Bathilde fut une exception à la règle, une exception éclatante.

D'abord, la baronne ayant pris à son compte tous les frais de l'éducation de Bathilde, jamais celle-ci ne fut une charge à ses parents.

Puis, sa complexion était si frêle et si délicate qu'elle eût difficilement supporté les rudes travaux des champs. Enfin le goût de Bathilde pour les choses de l'esprit était si remarquable et si irrésistible, il avait, dès sa petite enfance, si vivement frappé les juges les plus compétents, qu'on y pouvait voir la marque d'une véritable vocation.

Surtout, dans cette enfant admirablement douée, si développé que fût le côté intellectuel, le côté spirituel l'était davantage encore... Au dire de ses directeurs, ce fut toujours chez elle une garantie contre l'abus et les enivrements de la science.

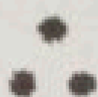
Bathilde aimait à apprendre. Mais c'était pour trouver, dans ses connaissances nouvelles, un motif de plus de glorifier et de servir l'auteur de toute vérité et de tout bien.

Quand on faisait son éloge — ce qui arrivait souvent : ses saintes institutrices, les Visitandines, étaient fières de leur élève — on terminait toujours par quelque chose comme ceci : « Et puis, elle

aime tant le bon Dieu ! Il n'y a pas de danger que sa reconnaissance s'arrête en route, qu'elle aime pour elles-mêmes, les créatures ou les créations du génie humain. Toujours ses adorations et son amour montent droit vers le Souverain Maître. Oh ! ce sera une maîtresse incomparable... »

Ce n'était pas sans un soupir que mère Ursule, entre autres, formulait cette exclamation.

Longtemps on avait espéré que Bathilde rendrait à la Visitation ce qu'elle en avait reçu, qu'elle y professerait à son tour...



Je ne sais si la vocation commença de poindre dans l'âme ardente et le cœur pur de notre héroïne.

Ce que je sais, c'est que son père, le brave Jacquemard, mourut presque subitement... Il eut juste le temps de recevoir les secours de la religion et de faire une mort digne de sa vie.

Jacquemard ne laissait à sa famille d'autre héritage qu'une renommée sans tache, une admirable concorde et les saintes habitudes d'un intérieur chrétien.

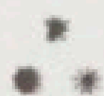
Une fois le petit avoir liquidé, il en resta si peu que rien à la veuve et à chacun des sept enfants.

Les six aînés étaient nantis : deux filles mariées

à d'honnêtes cultivateurs, deux fils soldats, les deux autres valets de charrue.

Bathilde n'hésita pas.

« Mes amis, dit-elle à ses frères et sœurs, lors d'une sorte de petit conseil de famille qui se tint quinze jours après la mort du père, ne vous mettez pas en peine de notre chère maman. Je m'en charge. Ma marraine m'a fait apprendre au couvent toutes sortes de choses que maintenant je puis enseigner aux autres... Nos mères connaissent toute la société de Montereau et des environs. Elles me promettent plus de leçons que je n'en pourrai donner. »



Bathilde ne s'était pas fait illusion.

Elle n'eut pas besoin de courir après les élèves. Les élèves vinrent la trouver.

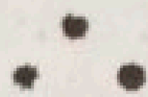
Sœur Ursule avait eu raison de le dire : Bathilde était une institutrice hors ligne.

D'abord son acquit était considérable.

Excepté le latin, le grec et les hautes mathématiques, il n'était pas un recoin du domaine des lettres, des sciences et des arts qu'elle n'eût exploré. Elle était de première force en histoire, en littérature ; elle savait très bien l'anglais, l'allemand, l'italien. Elle connaissait les poètes et les

appréciait avec une grande finesse. — Elle eût fait un très bon bachelier ès-sciences physiques et ès-sciences naturelles. — Quant aux arts, elle dessinait comme peu de femmes dessinent et était musicienne consommée. Elle jouait du piano à ravir, et chantait... Oh ! Il n'y a pas de paroles pour dire combien sa voix était souple, étendue, profonde, touchante, ce qu'il y avait d'art et en même temps d'inspiration dans son chant... Quelquefois, les beaux soirs d'été, lorsque le jour commençait à baisser et que la lune se levait à l'horizon, si tout à coup, du fond des bosquets, ou des extrémités de la longue avenue de tilleuls, Bathilde, comme oppressée par la poésie de l'heure et de la saison, se mettait à chanter, élèves et maîtresses l'écoutaient avec recueillement... «C'est le rossignol qui est revenu » disait-on.

Abondamment pourvue de tout ce qui peut faire l'objet de l'éducation des jeunes filles, joignant à une ardente piété les meilleures manières, ayant ce je ne sais quoi qui attire, qui gagne à Dieu le cœur de la jeunesse, du plus charmant caractère, d'une égalité d'humeur que rien ne venait troubler, comment Bathilde n'aurait-elle pas vu les élèves affluer chez elle ?



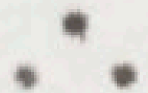
Je dis chez elle.

Pour quitter le moins possible sa mère, elle donnait ses leçons de la ville dans sa maisonnette du faubourg, où la bonne mère Jacquemard pouvait encore s'imaginer être à la campagne.

Quant à cinq ou six élèves des châteaux voisins — bonnes à ménager parce qu'elles payaient bien : maîtresse de maison, Bathilde, était obligée de penser au nerf de la guerre — Bathilde allait les trouver à domicile : toutes les après-midi étaient consacrées à ce professorat *extra-muros*.

C'était pénible quelquefois, lorsque le soleil brûlait, ou qu'il pleuvait à torrents. Mais que voulez-vous ? Si Bathilde eût été élevée comme ses frères et sœurs, elle vivrait de cette rude vie des champs, où l'on tient bien peu de compte du chaud, du froid, de l'humidité.

Bathilde acceptait donc toutes les conditions de l'existence qu'elle avait choisie.



Était-elle heureuse ?

Oui.

D'abord, elle évitait pour elle-même — surtout elle épargnait à sa chère mère — l'extrême misère

qui eût été leur lot, si Dieu ne lui eût mis dans la tête, au bout de la langue et au bout des doigts, toutes les belles et bonnes choses que lui avaient enseignées les chères Visitandines.

Elle avait le sentiment qu'elle faisait son devoir, d'abord en travaillant, ce qui est le lot de l'espèce humaine, puis en souffrant.

Bathilde est profondément chrétienne. Elle sait que Dieu a fait toutes les conditions sociales, que nous devons accepter celle qu'il nous assigne et tâcher d'en remplir les obligations, la mission providentielle.

Mais elle sait qu'au point de vue chrétien les positions prévilégiées sont celles où l'on souffre davantage, où l'on pleure, où l'on goûte peu de consolations terrestres. — Telle fut la vie que choisit Notre-Seigneur, quand il vint sur terre. Lorsqu'il nous appelle à l'honneur de l'imiter, de marcher sur ses traces, comment ne serions-nous pas profondément reconnaissants ?... La gratitude de Bathilde débordait, bien plus que les paroles humaines ne le sauraient exprimer.

Enfin, et c'est là le centuple promis, dès cette vie, à ceux qui, sous une forme ou sous une autre, se vouent, se donnent à Dieu, Bathilde trouvait à ce dévouement même des délices cachées.

On ne saurait trop le répéter : il en est du tra-

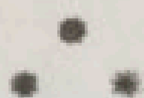
vail comme de la vertu. Tous deux sont pénibles et demandent au début, une série d'efforts.

Mais, pour peu que l'on mette à ces efforts quelque persévérance, on y trouve une véritable et inexprimable joie.

Cela est surtout sensible chez ceux dont la profession est attachante en elle-même et qui ont pour cette profession un goût prononcé.

Sans doute la pluie et le vent sont incommodes, et le soleil aussi.

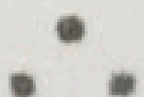
Mais il est intéressant d'aller dans ce joli château, si gracieusement assis au bord de la rivière, d'y trouver ces deux sœurs, Suzanne et Geneviève, bonnes, douces, naïves, si unies que leurs deux êtres semblent n'en faire qu'un, si respectueuses et si affectionnées à leur chère maîtresse. Il est intéressant, il est doux d'être accueillie avec une constante sympathie par les deux sœurs, de passer avec elles une couple d'heures, l'esprit et le cœur occupés de choses qui seraient insipides si elles étaient mal comprises ou mal enseignées, mais qui, sur les lèvres enthousiastes de Bathilde, revêtent un charme incomparable et sont autant d'échelons pour faire monter jusqu'à Dieu l'âme des jeunes châtelaines.



Je pourrais m'étendre davantage sur cet inépuisable sujet.

En somme, toute à sa mère et surtout à Dieu, menant une vie laborieuse où jamais le moindre interstice ne se présente par où puisse pénétrer l'ennui, occupée d'études qui lui plaisent, appelée par sa profession même à cultiver les intelligences et les âmes, Bathilde était heureuse.

A ces natures fortement trempées ce n'est pas assez de cette épreuve d'une rude existence qui, au fond, leur agrée...



L'histoire que je vais vous dire a été contée mille fois. Et bien plus souvent encore cette tragédie domestique s'est jouée silencieusement sans que personne fût là pour en marquer les phases et en décrire les péripéties !

Dans un des châteaux où Bathilde donnait les leçons, chez les Ste-Sauve, il y avait, outre Marguerite, sa jeune élève, le frère de celle-ci, le vicomte Charles, comme on l'appelait.

La plus étroite union régnait entre le frère, la sœur et leurs parents. Et, comme c'étaient tous gens très curieux des choses de l'esprit, les uns et

les autres prenaient plaisir à se joindre aux leçons de Marguerite et à faire assaut d'ingéniosité avec Mademoiselle Bathilde.

Bathilde était traitée dans cette excellente famille comme une amie plutôt que comme un professeur au cachet.

Comment n'eût-elle pas été sensible à ces bons procédés? Comment n'eût-elle pas pris part à ces régals intellectuels, dont elle était d'ailleurs la principale promotrice?

Des jouissances de l'esprit — dans les conditions que nous venons d'indiquer — aux émotions du cœur le pas est glissant... Il fut bien vite franchi.

Charles et Bathilde s'aimaient déjà, sans en avoir à peine conscience, assurément sans se l'être dit.

Pourtant Bathilde ne pouvait demeurer longtemps dans cette espèce de bonne foi. L'examen de conscience quotidien, à la prière du soir, lui eut bien vite appris que son âme était troublée, sinon malade...

Avant que la maladie se déclarât positivement, il n'y avait qu'une chose à faire : couper le mal dans la racine.

« Bien sûr, se disait-elle, le vicomte qui est riche... le vicomte n'épouserait pas une pauvre fille comme moi, la fille d'un paysan. »

Elle allait donc écrire à Ste-Sauve, pour ex-

pliquer, tant bien que mal, qu'elle n'y retournerait plus, lorsque voici venir une lettre du vicomte, ma foi très joliment ournée :

« — Mademoiselle — Parmi les amies de ma sœur, parmi les jeunes filles que je vois, l'hiver dans les salons parisiens, l'été chez nos voisins de campagne, je n'en sache pas une, je ne dis pas qui vous soit supérieure, mais qui puisse, sans une sorte de sacrilège, vous être seulement comparée.

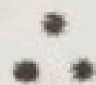
« Je suis sûr qu'en me lisant vous croirez que je me moque de vous ; et cela vient encore d'une de vos perfections : votre admirable humilité ?

« Pour vous prouver que je parle sérieusement, je vous dirai que j'ai consulté mes parents, et qu'ils consentent très volontiers à ce que j'unisse mon sort au vôtre. Ils disent que je suis assez riche pour deux ; que d'ailleurs il y a d'autres richesses que des terres et des rentes ; qu'en se plaçant au vrai point de vue, au point de vue des qualités, des vertus, des dons du ciel, des talents, vous êtes millionnaire.

Voulez-vous m'épouser, Mademoiselle, et faire de moi le plus fortuné des hommes ?

« Veuillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

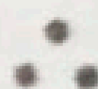
Vte Charles de Ste-Sauve. »



Que vouliez-vous que fît Bathilde, après avoir lu cette lettre si flatteuse, et qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver en même temps si raisonnable ?

Au lieu de se raidir contre la vive sympathie qu'elle sentait poindre dans son cœur, elle ne put s'empêcher de s'y abandonner un peu.

Après tout, elle n'avait pas fait le vœu de marcher éternellement dans ce rude sentier des cachets. Et si un galant homme, excellent chrétien — elle le savait tel — lui offrait une vie plus douce — non seulement pour elle, mais pour sa chère mère, que son travail, à elle Bathilde, mettait bien juste au-dessus du besoin, n'était-ce pas là comme une attention de la Providence ? N'y point correspondre, ne serait-ce pas à la fois ingratitude et duperie !



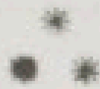
J'oubliais de vous dire que toute la famille de Ste-Sauve partait le jour même, appelée par une affaire absolument urgente. Leur absence devait durer deux ou trois semaines.

En *Post-Scriptum*, le vicomte disait : « Ma première démarche, au retour, sera d'aller demander

officiellement votre main à votre respectable mère. J'espère que vous voudrez bien m'accueillir comme votre fiancé. »

Par une autre fâcheuse coïncidence, le curé de Montereau était absent, pour une quinzaine. — Bathilde n'osa parler de son affaire au jeune vicaire qu'elle connaissait à peine.

Elle crut sage aussi de ne rien dire, au moins les premiers jours, à sa mère. A quoi bon lui donner des espérances qui devaient peut-être s'évanouir, à la première explication orale ?



Hélas ! Tout cela était bien excusable...

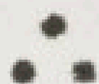
Par le fait, pour être sage et pieuse, on n'est pas étrangère aux sentiments qui font battre le cœur de tous les jeunes gens et de toutes les jeunes filles.

Pendant cette quinzaine, Bathilde tourna et retourna dans tous les sens ce bonheur qui paraissait venir la chercher.

C'était toujours le bonheur... Elle en remerciait Dieu avec effusion. Elle se demandait comment elle pourrait jamais assez témoigner sa reconnaissance à l'Auteur de tout bien. Elle se promettait d'être une épouse modèle, d'incliner chaque jour de plus en plus vers Dieu le cœur de son époux.

Le vicomte était chrétien : il disait peut-être un peu trop qu'il n'était pas dévot...

Ce furent quinze jours de délices.



Mais que les délices humaines sont courtes !

Le seizième jour, elle reçut un billet de Charles.

Elle pâlit et trembla : elle n'osait déchirer l'enveloppe...

La lettre commençait par les protestations les plus vives : rien que de parfaitement pur cependant et que ne pût lire tout haut une jeune fille honnête... une fiancée d'ailleurs... En ne protestant pas, en n'envoyant pas un refus catégorique au vicomte, *pour le suivre*, Bathilde avait consenti tacitement. Qui ne dit mot consent. Charles pouvait lui parler comme un fiancé.

A trois pages de sentiments succédait un *Post-Scriptum* d'affaires :

« Mes parents, Mademoiselle, j'ai oublié de vous le dire, — mais cela va de soi — ne mettent que deux conditions à notre mariage :

« La première, que vous cesserez de donner des leçons. — Sans doute, dit à demi-voix Bathilde.

« La seconde peut faire quelque difficulté ; c'est pourquoi je désire que nous la tirions à clair, avant que j'aie le plaisir de vous revoir.

« Nous demeurerons chez mes parents : l'été à Ste-Sauve, l'hiver à Melun ou à Paris.

« Je ne crois pas que vous ayez la pensée d'amener avec vous Madame votre mère....

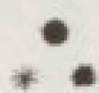
« J'estime et j'aime sincèrement Mme Jacquemard ; et je compte bien lui être toujours, non seulement un gendre, mais un fils.

« Pourtant, il faut être pratique. Dans un salon, votre bonne mère s'ennuierait. Elle serait bien vite gênée, partant gênante.

« Je crois avoir trouvé une combinaison qui la rendra bien plus heureuse.

« Nous lui achèterons, à Montereau, tout près de sa demeure actuelle et des quelques connaissances qu'elle y a faites depuis deux ans, une jolie maison de ville et de campagne, avec jardin, terrasse, petit bois et basse-cour. Je vois d'ici votre bonne mère jardinant, voisinant, à la tête de deux servantes que nous choisirons intelligentes et douces... Au lieu d'être embarrassante et embarrassée chez nous, elle trônera chez elle.

« D'ailleurs Montereau est tout près de Ste-Sauve et pas loin de Melun. Vous verrez votre mère aussi souvent et aussi longtemps que vous voudrez. »



Je ne sais comment Bathilde put mener sa lecture jusqu'au bout.

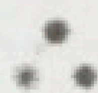
L'étonnement, la douleur, l'indignation semblaient se disputer son âme et la déchirer en mille pièces.

Cette question, soulevée — que dis-je? soulevée, cruellement résolue dans le Post-Scriptum *pratique* de Charles — Bathilde n'avait pas eu seulement le plus lointain soupçon qu'elle pût être posée.

Sur la foi des déclarations de Charles, elle s'était — imprudemment, paraît-il, mais de la meilleure foi du monde — livrée à des pensées d'amour... l'amour le plus pur et le plus chrétien.

Elle avait cru naïvement qu'il n'y aurait rien de nouveau dans sa vie, sinon cette affection récente qui illuminait et grandissait toutes les autres.

Mais quand elle vit qu'il s'agissait de sacrifier son devoir à son bonheur, ou son bonheur à son devoir, elle n'hésita pas : elle immola son bonheur.



Mme Jacquemard ne sut jamais quel sacrifice Bathilde avait fait à la piété filiale.

La lettre de Charles avait été jetée au feu. Le soir même, une réplique calme et digne était par-

tie pour Ste-Sauve.... Bathilde disait que son parti était pris irrévocablement : elle ne se marierait jamais, et elle priait Charles de l'oublier.

***

Sauf qu'elle n'alla plus à Ste-Sauve, Bathilde continua de marcher dans la voie qu'elle s'était crue à la veille de quitter pour une carrière plus douce et plus brillante.

Quand je parle ainsi, je m'arrête à la surface des choses....

Au fond, cette quinzaine et ces lettres avaient creusé un abîme...... Heureuse et calme jusqu'ici, Bathilde ne voyait plus dans le présent et dans l'avenir que troubles, ravages, amertume.

Ne vous emportez pas contre l'auteur de cette cruelle révolution. Ne le traitez pas de misérable. Soyez pour lui aussi indulgent que celle dont il venait de briser le cœur.

Le monde est plein de ces hommes honnêtes, chrétiens même quelquefois, et qui blessent une âme, absolument comme on écrase un insecte en marchant, sans seulement s'en douter.

Ce sont de terribles instruments entre les mains de la Providence.

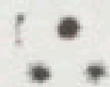
Les autres — les méchants — ne blessent d'ordinaire que les ouvrages avancés d'une existence.

Le cœur même de la place est vulnérable surtout aux honnêtes jeunes gens, bien intentionnés mais maladroits, et cruels quand ils croient être sages.

Avant Charles, Bathilde avait été heureuse.

Depuis, du moins pendant de nombreuses années, elle ne put plus être que résignée.

Je ne veux pas dire que, pendant ces quinze jours, elle eût aimé Charles passionnément. Mais il avait été dans son ciel un astre nouveau et charmant... il lui avait fait entrevoir des horizons.... Puis il s'était éteint tout d'un coup ; les horizons avaient disparu, et Bathilde était demeurée comme plongée dans les ténèbres.



Pourtant, avec les années, la pointe de la douleur s'émoussa.

« Après tout, se dit-elle, si je l'avais épousé, qui me dit qu'il m'eût rendue heureuse ? Un seul être est toujours fidèle : c'est Celui qui veut bien que je le serve uniquement. »

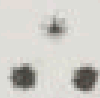
C'était Lui qu'elle servait, en rendant à sa mère mille soins qui lui semblaient plus doux, à mesure qu'avec les années, ils fussent devenus pénibles et répugnants à toute autre qu'à une fille.

La bonne Mme Jacquemard — qui, je le répète, n'a jamais su le sacrifice que lui a fait sa fille —

n'est pas aimable tous les jours. Elle a reçu peu d'éducation. Elle a un esprit étroit. L'habitude de se voir toujours servie l'a rendue un tantinet égoïste.

Puis, il y a le poids des ans. Demain elle sera octogénaire ! Elle est presque en enfance, elle ne sait plus du tout ce qu'elle dit et pas beaucoup ce qu'elle veut ; elle est insupportable, et, pour en venir à bout, pour obtenir qu'elle se couche dans son lit, qu'elle porte ses aliments à sa bouche, il faut l'angélique patience de Bathilde.

Et pourtant, quand la mère Jacquemard mourut, et que chacun, pour ainsi dire, poussa, à l'intention de Bathilde, un soupir de soulagement, Bathilde eut un chagrin inexprimable. Elle pleura sa bonne mère, croyant vraiment qu'elle était bonne, et se demandant ce qu'elle, Bathilde, allait devenir, maintenant qu'elle n'avait plus ce centre de ses affections et de sa vie...

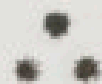


A ce moment, le narrateur s'arrêta pour prendre haleine et avaler un verre d'eau sucrée.

Chacun de le remercier et de le féliciter — chacun, sauf notre héroïne.

« Et vous, chère mademoiselle Bathilde, dit le vieux percepteur, n'aurez-vous aucun compliment

à me faire ? Votre silence suffit, n'est-ce pas ? Mais le devrai-je prendre pour une approbation ou une improbation ? »



Quant à moi, j'étais toujours dans mon coin, entre la lampe et ma patience... Ne pouvant plus écouter, puisque le récit était interrompu, je regardais de toutes mes forces.

Il faut vous dire que, comme les chats, j'avais alors le rare privilège de voir dans l'obscurité.

Il y avait quelque temps que j'étudiais l'attitude de Mlle Bathilde.

Je voulus en avoir le cœur net.

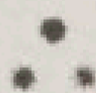
Comme par hasard, je laissai tomber un livre ou un couteau... Je ne sais plus lequel.

Sursaut de Mlle Bathilde.

Ce fut la réponse que demandait le père Binoche.

« Ainsi vous dormiez, Mademoiselle ?

— Que voulez-vous ? On n'est plus jeune... Je dois même, à ce sujet, m'excuser devant vous, Mesdames et Messieurs. J'allais protester contre cette idée de raconter une histoire aussi simple que la mienne, lorsque le sommeil est tombé sur moi, comme un voleur.



« Ce n'est pas pour dire, s'exclama mon père... Mais il nous faut le mot de la fin. »

Et s'adressant à Mlle Bathilde:

« Etes-vous heureuse, Mademoiselle ? lui dit-il.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?.... Après tout, qu'importe ?

Il ne s'agit pas d'être heureux ici-bas, mais de préparer le bonheur de là-haut.

Tout ce que Dieu fait est bien fait.

Que Dieu soit béni !



SOUVENIR DE JEUNESSE

D'UN PROVERBE LATIN, DE LA SUISSE ET DE L'AMITIÉ

C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 septembre 1838. — Je faisais mon premier voyage à pied... en Suisse, naturellement.

Par suite de circonstances qu'il serait bien long de vous expliquer, je voyageais seul... Seul... J'avais pourtant avec moi trois compagnons, mais si minces qu'ils tenaient, soit dans mon havre-sac, soit dans l'une ou l'autre de mes dix-huit poches.

Ces compagnons étaient 1° un tout petit paroissien, 2° une Imitation, 3° un recueil curieux et très intéressant de « Proverbes, Adages, Devises et Aphorismes. »

Ce matin-là, au moment de partir, j'avais ouvert le dit recueil, et mes yeux étaient tombés sur cette maxime de Publius Syrus :

« *Comes jucundus in viâ pro vehiculo est (1).* »

(1) « Aimable compagnon vaut un char en voyage. »

Je trouvai l'idée ingénieuse et bien rendue. Puis je poussai un soupir en pensant à mon cher frère.

Pourtant, je ne voulus point m'appesantir sur de tristes réflexions.

Après tout, et sans compter mes bouquins, les montagnes, les prairies, les cols, les pics et tout ce magnifique paysage des Alpes me tenaient compagnie... Il ne faut pas être ingrat envers la bonne Providence, et, quand on est comblé de grâces et de faveurs, songer, le cœur gros, à celles qui nous manquent.

J'oubliai Publius Syrus et ses dictons. Je n'oubliai pas mon frère. Je l'aurais voulu que je ne l'aurais pas pu. Mais je me dis qu'il jouissait de son côté, en parcourant l'Écosse, comme moi en arpentant la Suisse ; et que, bientôt réunis, notre joie serait grande de nous revoir et de nous conter nos aventures.

Le temps était magnifique. Jamais les torrents n'avaient été plus impétueux, les cascades plus abondantes, les glaciers plus roses et plus bleus. Jamais plus douce brise n'avait agité les hêtres et les sapins. Jamais les ruisseaux, coulant parmi les fleurs, n'avaient animé d'un plus charmant murmure le silence de ces belles solitudes.

Je marchais de merveille en merveille et d'extase

en extase... Et j'étais heureux de marcher. Ni mes jambes ne ressentaient la moindre pesanteur, ni mon esprit le moindre ennui.

Pourtant, vers midi, nous nous arrêtâmes. Je dis *nous*, parce que j'avais un guide ; mais si taciturne qu'au point de vue de la conversation, c'était absolument comme si j'eusse été seul. Vers midi donc, nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, *au Chalet de la Marmotte*.

Je dévorai le menu classique : omelette, bifteck, pommes de terre, fromage..... Je croyais que cette réfection allait communiquer à tout mon individu comme un regain de vigueur. L'effet contraire se produisit. Je me sentais envahi par une étrange raideur, et qui tournait presque à l'engourdissement.

Il ne s'agissait pourtant pas de demeurer dans ce médiocre chalet, où nous eussions à peine trouvé à nous accommoder pour la nuit. — Nous n'étions qu'à mi-chemin de notre étape. Et pour arriver à destination, c'est-à-dire à la petite ville de ***, il restait cinq bonnes lieues de pays à faire.

Cette perspective m'effrayait.

Est-ce qu'il n'y avait pas moyen de trouver dans les environs un char, ou un cheval, ou un mulet ?

On chercha partout. Rien.

La seule offre qu'on me fit avait un aspect tellement ironique que je faillis me fâcher.

Il y avait là quatre vigoureux montagnards, co-propriétaires d'une magnifique chaise à porteurs.. Ils venaient d'un pic voisin, où ils avaient hissé une Anglaise romanesque et quasi impotente. L'Anglaise voulait passer quelques jours sur son pic, à l'effet d'en étudier les propriétés curatives. Se sentant de loisir pour trois ou quatre fois vingt-quatre heures, les porteurs étaient donc redescendus,et s'offraient à me véhiculer jusqu'à ***, dans leur chaise, pour la bagatelle de 20 fr. par lieue, soit, pour cinq lieues, 100 fr., (pourboire non compris).

Naturellement, je refusai cette proposition ; et, au moment où je délibérais avec moi-même pour savoir si je me remettrais en route, au risque de mourir de fatigue, ou si j'essaierais des lits *impossibles* de la Marmotte, je vis s'avancer un jeune homme de la mine la plus avenante.

« Monsieur, me dit-il, on m'assure que vous cherchez un moyen de transport. Moi aussi..... Mais, il n'en est pas d'autre, paraît-il, que cette chaise inabordable.

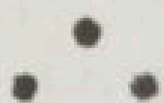
Voulez-vous que nous joignions nos deux fortunes... ou nos deux pauvretés ; et que, sous la conduite de votre guide, nous allions pédestrement jusqu'à ***? Un petit effort seulement pour commencer, et de par ma vieille expérience de touriste,

— il avait en effet deux ou trois ans de plus que moi, — je vous garantis qu'avant un quart d'heure, nous ne sentirons plus nos jambes. Dans quatre ou cinq heures, quand nous serons arrivés, nous dirons : « Vraiment, déjà ! »

Je le regardai. Il semblait la personnification du *comes jucundus* de Publius Syrus.

Je lui citai l'apophthegme qui, fort à propos, me revint en mémoire.

« Monsieur, me dit-il, vous êtes bien honnête. Mais c'est vous qui serez le *comes jucundus*... »



Le fait est que, si je lui semblai *jucundus*, il me parut *jucundissimus*.

Cet Aurélien — j'ai su depuis qu'il s'appelait ainsi — était instruit, gracieux, éloquent. Éloquent n'est pas trop ambitieux pour dire un certain enthousiasme, servi par des paroles pleines de grâce et de feu ; le tout accompagné d'un naturel et d'une simplicité que ne venait jamais gâter le moindre grain de prétention ou de suffisance..... Enfin, et surtout, Aurélien réalisait cet idéal que j'ai toujours poursuivi, dans mes écrits comme dans la réalité : c'était un chrétien solide et parfaitement aimable . . .



Je n'ai pas de paroles pour dire combien fut ravissante cette demi-journée.

Aurélien ne s'était pas trompé.

Il n'y avait pas dix minutes que nous cheminions, et déjà nos membres étaient redevenus souples et dispos..... Il en était de même de nos esprits...

Je ne vous rapporterai pas, par le menu, notre entretien.

Nous touchâmes à tant de choses!

Littérature, philosophie, œuvres de zèle et de charité, questions sociales, et cette question capitale de la foi, et cette question charmante de l'amitié, tout fut effleuré... Effleuré, c'est nous faire injure : plusieurs de ces sujets furent creusés, presque approfondis. Et à mesure que nous avancions dans l'une ou l'autre de ces *poursuites*, comme disent les Anglais, notre joie était inexprimable de découvrir qu'en tout, nous étions absolument *unanimes*.

Mon guide, qui continuait son rôle de personnage muet, était dans un état de stupéfaction amusant à constater.

Il venait, la semaine d'avant, d'accompagner deux Anglais qui échangeaient à peine tous les quarts d'heure, un *oh! yes* bien senti....... Et ces

deux Français, qui le matin, ne se connaissaient pas, causaient, depuis midi, sans désemparer, avec une animation et un abandon inexprimables !

*
* *

Le jour baissait... Il y avait six heures que nous cheminions et que nous causions. Au sortir d'un étroit défilé, nous vîmes se dresser devant nous et se profiler nettement dans l'azur pâle du ciel, le joli clocher de X***

Décidément, Aurélien avait été bon prophète. Pendant cette longue marche, nous n'avions pas ressenti l'ombre d'une fatigue... Nous arrivions, et, comme si nous nous fussions donné le mot, nous nous écriâmes, d'une seule voix : « Déjà ! »

*
* *

Nous voici à l'hôtel de l'Ours. Nous dînons.......
Le plaisir d'être ensemble est un peu assombri par la pensée que, demain matin, il va falloir nous séparer : Aurélien reste trois jours à ***. Et moi, je dois repartir, au chant du coq.

Comme nous nous disions adieu, et que le plus simplement du monde, chacun remerciait l'autre dans une accolade fraternelle :

« Mon cher compagnon, me dit Aurélien, est-ce

que notre amitié naissante, et déjà si vivace, en devra rester là ?

M'est avis qu'il faut faire une petite retouche à la maxime de Publius Syrus.

Comes jucundus, — in vitâ (1), au lieu de *in viâ — pro vehiculo est.*

D'ailleurs la vie est un voyage...

— Oui, qu'on ne fait bien qu'à deux.

— Précisément.

Ce n'est pas le tout d'avoir sur toutes les questions les notions les plus correctes.

Il faut encore s'organiser en conséquence; il faut veiller à ce que, en dépit de cette organisation et entraînés par la présomption ou la paresse, nous ne laissions pas s'introduire le désordre chez nous.

Or, pour arriver à ces fins si désirables, quoi de mieux que de s'appuyer sur le bras d'un ami ?

Voulez-vous que ce soir, avant de nous quitter, nous prenions l'engagement de pratiquer, l'un, vis-à-vis de l'autre, tous les devoirs de l'intimité chrétienne, y compris ce devoir si délicat : la correction fraternelle ? »

∴

Je dis oui, bien entendu ; et nous nous séparâ-

(1) « *Dans la vie*, au lieu de *en voyage*. »

mes, sûrs l'un et l'autre, comme si nous eussions été compagnons depuis le berceau.

*
* *

Quelques semaines après, nous nous retrouvions à Paris.

Depuis — il y aura, vienne la mi-septembre, 43 ans — notre amitié ne s'est pas démentie.

Si l'un de nous deux était sur le point de faiblir dans la bataille de la vie, il faisait signe à son ami ; ou son ami le devinait ; et nous voici deux à combattre, plus sûrs de la victoire, par conséquent. Si Alphonse tombait, Aurélien le relevait. Si Aurélien voyait venir le découragement, il allait reprendre des forces auprès d'Alphonse, qui sentait redoubler les siennes, en les partageant.....

*
* *

Vers 1850, nous nous sommes mariés. Chacun de nous a pris une compagne pieuse et charmante ; et le chemin de la vie, si rude et si pierreux quelquefois, nous a semblé devenir tout à coup comme un tapis de gazon, constellé des fleurs les plus belles et les plus embaumées.

Peu à peu, sans doute, les épreuves sont venues nous rappeler que le bonheur parfait n'est pas de ce monde...

Mais qu'importe que la route soit pénible ! Qu'importe que les pieds soient meurtris, que les épaules plient sous un lourd fardeau ! Qu'importe, quand on est deux à parcourir ce rude chemin, deux à porter ce lourd fardeau.... , deux qui ne font qu'un ; deux qui voient d'avance le prix, au bout de la carrière ; deux qui savent que Dieu, même alors qu'il nous éprouve, est toujours *le Bon Dieu*.

* * *

Et n'allez pas croire que la mission de l'amitié soit terminée, quand a commencé celle de l'amour chrétien.

Comment chacun de nos deux amis serait-il assez ingrat pour oublier celui à qui, après Dieu, il doit sa vertu... cette vertu sans laquelle à peine eût-il pensé à chercher une femme chrétienne ?

Donc, au lieu de deux amis, il y en a quatre..... Et c'est d'un cœur profondément reconnaissant qu'Aurélien et Alphonse rattachent leur bonheur présent à la rencontre du 15 septembre, et qu'ils répètent, avec la modification proposée par Aurélien, la maxime de Publius Syrus : *Comes jucundus in vitâ pro vehiculo est*.



LES AMANDIERS

Si vous me demandiez quelle était l'affaire très importante qui, en l'an de grâce 1839, me fit passer trois jours dans le joli petit village des Amandiers, je vous répondrais que je l'ai absolument oubliée... J'en ai le droit, puisqu'il y a de cela plus de quarante ans.

Mais si vous vous informiez du prône que j'entendis, l'un de ces trois jours, dans la pauvre petite église des dits Amandiers, je crois que je vous le réciterais sans broncher, d'un bout à l'autre.

C'est que l'affaire importante avait trait aux intérêts de la terre, intérêts changeants et périssables, tandis que l'humble prône de l'humble curé visait les intérêts éternels de la vie à venir.

Si jamais, comme j'en ai la confiance, j'aborde aux rivages du ciel, c'est à vous que je le devrai, vieux prêtre endormi depuis longtemps à l'ombre

du cimetière fleuri des Amandiers, à vous et à votre exquise allocution.

Vous croyiez ne parler que pour vos paroissiens, tous ouvriers ou paysans. Et voici que, parmi eux, conduit par la divine Providence, se trouvait un jeune homme de la ville, presque vieillard aujourd'hui.

Ce jeune homme était chrétien, mais tiède, je le crains. Votre forte et simple éloquence le transporta... elle fit sur lui une profonde impression. Il y a de cela près d'un demi-siècle ; et c'est encore à la clarté de cette modeste instruction que je juge toutes choses.

Chers lecteurs, je ne crains pas de le dire, si vous compreniez, si vous pratiquiez ces sages et faciles leçons, non seulement vous vous amélioreriez vous-mêmes, mais vous changeriez, pour ainsi dire, la face du monde où vous habitez.

Deux mots d'introduction sont nécessaires à l'intelligence de notre prône.

Quand j'arrivai aux Amandiers, un samedi, la cloche du village sonnait à grandes volées.

C'était le soir. La température était délicieuse ; un vent sonore et frais agitait le feuillage des chênes et des peupliers. La lune, d'une blancheur éclatante, paraissait et disparaissait tour à tour.

Quoique la cloche sonnât le glas, son timbre était si mélodieux qu'il n'avait rien de triste : on croyait entendre, à mesure qu'il se prolongeait, la prière résignée et confiante de tout un peuple chrétien.

Quand, arrivé à la petite auberge de *Sainte-Marthe*, je demandai qui était mort :

« Monsieur n'est donc pas du pays, me répondit-on tout de suite, que monsieur ne sait pas que c'est Paulin !

— Oui, Paulin *l'heureux*, dit un vieillard, même qu'il était joliment bien nommé. »

Ce vieillard était plein de paroles. Il ne demandait, cela était évident, qu'à me conter l'histoire de Paulin l'heureux, ce qu'il fit, pendant que je débouclais mon sac et que je rangeais mes affaires.

« Mon Dieu, monsieur, me dit-il, je ne sais pas pourquoi j'appelle cela une histoire. Paulin était comme nous tous, au moins en apparence. A ne regarder que le dehors, il a été tantôt heureux et tantôt malheureux. Jamais nous ne l'avons connu riche ; jamais, non plus, il n'a mendié son pain. Mais, dame ! les mauvaises années, il n'avait pas grand'chose à mettre dessus. Jeanne, sa ménagère, était une digne femme, et aimable, ce qui ne gâte rien... Ils étaient heureux ensemble ; leurs enfants étaient de braves enfants. Mais sur six, ils

en perdirent trois ; et, un jour, Jeanne elle-même partit pour le grand voyage.

Quand il est mort tout à l'heure, Paulin était vieux, malade, pauvre, isolé. N'empêche qu'il fût toujours de bonne humeur. Savez-vous pourquoi ?

Et, comme j'étais embarrassé pour répondre :

« Oh ! ne cherchez pas si loin, dit le vieux paysan. C'est que c'était un rude chrétien..... Tenez, il n'y a pas une heure, après qu'il eut reçu tous les sacrements, il y avait dans son regard une paix et une joie inexprimables ; et je l'ai entendu redire, d'une voix mourante, une parole que j'avais lue, jadis, dans un livre : « O mon Dieu, que vous êtes bon ! Je ne croyais vraiment pas qu'il fût si doux de mourir ! »

Je me couchai sur cette impression, et, le lendemain, j'allai à la grand'messe.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire le curé.

J'ai eu le bonheur, depuis tantôt septante années que j'habite la machine ronde, de rencontrer beaucoup de bons prêtres. Le curé des Amandiers est demeuré dans mon souvenir comme un excellent parmi les excellents.

J'ajouterai — pour le dire en passant — que je connais beaucoup de bons magistrats, de bons officiers, de bons notaires, de bons négociants, de

bons artistes, de bons bourgeois, etc., etc., mais que, s'il fallait décider quelle est la catégorie de citoyens qui fournit le plus de gens distingués et le plus d'hommes vertueux, je n'hésiterais pas à déclarer que c'est la classe des ecclésiastiques.... Et dire qu'il y a des gens qui croient — non, ils ne le croient pas ; ils le disent — rendre service à la société, en déversant le ridicule, le mépris, et la haine sur ceux qu'ils appellent les *calotins !*

Après l'Evangile, le bon curé se retourna pour lire les annonces et pour faire le prône. Il ne monta pas en chaire, pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il n'y a pas de chaire aux Amandiers, vu la pauvreté de la paroisse.

L'église, d'ailleurs, est si petite, la voix du curé était si pénétrante, l'attention des paroissiens si religieuse, que pas une des paroles de l'orateur n'était perdue pour aucun des auditeurs.

« Mes enfants, dit donc le curé, l'Evangile du jour — c'était l'Évangile de la multiplication des pains — cet Evangile est plein d'utiles leçons.

Je le négligerai cependant, pour vous parler du mémorable événement qui s'est accompli, hier, aux Amandiers.

.... Dans la vie, dans la mort de notre bien-aimé Paulin, Dieu nous donne un grand exemple.

Nous serions coupables de ne pas nous arrêter un instant pour l'étudier, pour l'imiter surtout.

C'est vous, mes amis, qui aviez appelé Paulin l'*heureux*, et qui le nommiez couramment de ce beau sobriquet.

Pourquoi ? Est-ce qu'il était riche ou puissant ? Vous savez bien que non. Par son travail de chaque jour, il gagnait juste de quoi vivre chaque jour ; et il n'était qu'un obscur paysan.

Etait-ce un grand savant ou un homme de génie ? Non. C'était un homme de bon sens, qui lisait sans trop ânonner, écrivait assez lisiblement, et faisait, à peu près correctement, ses quatre règles.

Sans doute sa santé était passable, sa famille honnête et unie. Mais cette santé avait fini par s'altérer, et la mort avait, plus d'une fois, fait des vides cruels dans la chaumière de Paulin l'heureux.

Pourquoi donc était-il si heureux ?

Écoutez-moi bien, mes bons amis.

Je pourrais vous le dire en un seul mot. C'est que c'était un excellent chrétien.

J'aime mieux vous le dire en trois mots.

C'est 1° qu'il n'était pas ambitieux ; 2° qu'il n'était pas égoïste ; 3° qu'il n'était pas rebelle à la volonté de Dieu.

1. Il n'était pas ambitieux.

Il n'y a pas que les rois, les généraux, les hommes d'Etat, les politiques qui soient ambitieux.

Etre ambitieux, c'est être mécontent de son sort ; c'est aspirer à une position plus élevée que celle où la Providence nous a placés.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille pas travailler à améliorer cette position. Le père de famille qui, honnêtement, à force d'activité, de travail, d'ingénieuses recherches et combinaisons, arrive à augmenter son petit avoir pour établir ses enfants et réserver quelques ressources à ses vieux jours, celui-là est loin d'être à blâmer.

Mais combien qui, au lieu de s'ingénier, se tourmentent, s'agitent, se plaignent, blasphèment, et demandent avec aigreur pourquoi celui-ci vit grassement de ses rentes, tandis que, eux, vivent péniblement de leur travail.

Cette inquiétude est coupable, puisqu'elle aboutit presque toujours à des murmures contre la divine Providence. Elle a pour effet infaillible de nous rendre malheureux. Comment serait-on heureux, quand on se considère comme un esclave, que l'on ronge son frein, que l'on rêve toujours autre chose et mieux que ce que l'on a ?

Notre Paulin était bien loin de cette coupable folie ! C'est trop peu de dire qu'il se résignait au

sort obscur que lui avait assigné la Providence. Il aimait son humble condition ; il s'y plaisait, il la bénissait, il enseignait à ses enfants à la bénir. Il était ingénieux à en découvrir, à en celébrer les bons côtés.

Assurément il n'avait jamais entendu citer le vers fameux :

« Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur ! »

Mais il était cet heureux homme des champs. Quand il se comparait, lui, le laboureur, le semeur, le sarcleur, le faucheur, le moissonneur, le vendangeur, lui qui travaillait toujours au grand air du bon Dieu, quand il se comparait aux ouvriers des villes, enfermés dans des ateliers brûlants et quelquefois infects, il élevait vers le ciel une âme reconnaissante.

Si on le plaignait de sa pauvreté, il commençait par s'étonner. Puis il s'indignait. « Que sommes-nous, disait-il, pour blâmer les voies de Dieu ? Dieu est bon, il est sage, il est tout-puissant. Ce qu'il fait est bien fait....... Est-ce qu'on ne peut pas être aussi heureux en poussant sa charrue qu'en faisant des écritures, comme M. le greffier; en rendant la justice, comme M. le Président du tribunal ; même en chassant et en donnant des fêtes, comme ces messieurs du château ? — Puis-

que Dieu m'a fait paysan, c'est que c'était pour mon bien, et je l'en remercie. A quoi me servirait de passer les jours et les nuits à jalouser les notaires et les marquis ? Si encore cette jalousie devait rendre mon sort plus doux. Au contraire, de doux qu'il est, elle le rendrait amer.

Donc, merci, mon Dieu, de ce que vous avez fait jusqu'ici pour moi. Des bons cœurs que vous avez mis sur ma route, des instants de vrai bonheur que j'ai passés avec ma femme, mes enfants, mes parents, mes amis, mes voisins, de tout cela, soyez béni mille fois.... Et foin de l'ambition ! »

2. Outre qu'il n'était pas ambitieux, Paulin n'était pas égoïste.

Parce qu'il n'était pas ambitieux, il avait la paix. Parce qu'il n'était pas égoïste, autrement dit parce qu'il aimait son prochain, il goûta la plus grande douceur que l'homme puisse goûter ici-bas : la douceur d'être aimé.

Egoïsme vient d'un mot latin : *Ego*, moi, je. L'égoïsme est cette odieuse disposition qui fait que l'on ne pense qu'à soi.

La punition de l'égoïste — sans parler des châtiments de l'autre vie — est toute prête : elle sort de l'égoïsme, comme un fruit de sa fleur. Triste fruit ! Triste fleur !

L'égoïste n'aime personne. Personne ne l'aime. Jamais il ne pense aux autres que pour en faire ses victimes ou ses instruments. On le paie en même monnaie.

Qu'importe que l'égoïste soit riche ! Il y a une chose que tout l'or de la Californie ne saurait acheter. C'est le cœur.

Si vous me donnez de bons gages, je puis vous servir. Mais si vous voulez que je vous aime, il faut que vous m'aimiez. Il faut que je découvre en vous un cœur capable de ressentir et d'inspirer de l'affection.

Que de millionnaires qui n'ont jamais eu un ami ! — Paulin, le pauvre laboureur, avait pour amis, non seulement sa femme, ses enfants, ses proches, mais tous ceux du village... Pourquoi ? Parce que Paulin les aimait tous. Dans les grandes comme dans les petites choses, il était toujours prêt à s'oublier pour les autres, à se sacrifier aux autres... S'il y avait une bonne place, à l'ombre ou au soleil, selon la saison, un bon morceau à déjeuner ou bien à dîner, jamais Paulin ne voulait pour lui la place ou le morceau. Sans en avoir l'air, il les réservait pour celui-ci, pour celle-là.

Fallait-il se déranger, se gêner, interrompre son travail ou son repos pour courir chercher le prêtre ou le médecin, veiller un malade, se mettre en

quatre pour autrui, — non seulement pour ceux de sa famille ou de son intimité, mais pour le dernier du village, que dis-je ? pour un mendiant, pour un passant qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne reverrait jamais, — toujours Paulin était *présent*...

Aussi, comme on l'aimait !

C'était sa récompense. D'abord parce qu'il n'y a pas de sentiment plus délicieux au cœur de l'homme que la tendresse et l'affection de ses semblables... Quand Paulin se promenait dans la campagne, ou qu'il traversait les deux ou trois ruelles qui composent le village des Amandiers, il n'était pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne lui disent, du plus loin qu'ils l'apercevaient : « Bonjour, monsieur Paulin ! » et cela d'un ton si pénétré, avec un si aimable sourire, que Paulin, en leur rendant leur salut, en avait souvent les larmes aux yeux.

Mais le grand bonheur de Paulin, c'était moins encore cette joie d'être aimé que le parti qu'il en tirait, au profit de son cher bon Dieu, comme il disait.

« Ce brave homme de Paulin ! Que ferai-je donc bien pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi ? » murmurait continuellement l'un ou l'autre de ses obligés... Et tout de suite chacun se répondait : « Parbleu ! ce n'est pas avec de l'argent —

9.

que je n'ai pas d'ailleurs — qu'on paye des cœurs comme celui de Paulin. Et puis Paulin n'a besoin de rien ; il vit de si peu de chose !... Mais par exemple, si je veux lui faire grand plaisir, c'est de me ranger ; car je ne vis guère honnêtement ; — c'est de rendre ce bien mal acquis ; — c'est de cesser de travailler le dimanche ; — c'est de me réconcillier avec mon frère ; — c'est de ne plus lire de mauvais livres ; — c'est de ne plus oublier ni la confession annuelle, ni la communion pascale...»

Tous ceux qui se disaient cela n'agissaient pas en conséquence. L'homme est si faible ! Beaucoup le faisaient cependant. Et le nombre est considérable aux Amandiers de ceux qui se sont convertis par amour et reconnaissance pour le bon Paulin.

Etre aimé de tous, ramener en grand nombre des âmes de Dieu, tel a été le sort, le privilège de notre cher défunt. Comment n'eût-il pas été heureux ?

3. Enfin Paulin était heureux, parce qu'il n'était jamais rebelle à la volonté de Dieu.

C'est trop peu dire.

Qu'est-ce qui rend l'homme malheureux ici-bas ? Qu'est-ce qui, du moins, trouble sa paix et altère

son bonheur ? — Ce sont les épreuves, les contrariétés, les choses ou les événements ou les gens qui opposent à notre volonté des volontés contraires. Que de fois alors notre volonté doit céder ! C'est pour cette orgueilleuse une défaite, un dessous qu'elle a de la peine à digérer.

Eh bien ! il y a un moyen de supprimer absolument cet élément perturbateur de la félicité humaine.

« Rien, dit le catéchisme, rien n'arrive en ce monde, sans l'ordre ou la permission de Dieu. »

C'est là une vérité de foi ; et l'on ne serait pas chrétien si l'on ne la croyait pas.

Paulin faisait plus que d'y croire : il en tirait une conséquence pratique. « Donc, disait-il, les choses les plus pénibles, les plus cruelles, les plus répugnantes ou les plus révoltantes, ce qui nous paraît le plus injuste, tout cela nous devons nous y soumettre, non seulement avec résignation, mais avec joie, mais avec amour.

Quand on aime les gens, rien ne coûte pour eux. On se soumet volontiers à leurs désirs légitimes et raisonnables et même à leurs caprices.

Pourquoi n'embrasserions-nous pas, avec cette amoureuse conformité, les volontés de Dieu ? Nous sommes bien sûrs que lui, du moins, qui est la sagesse par essence, n'a pas de caprices. »

C'est ce qu'avait fait Paulin. Quand on s'étonnait qu'il accueillit, d'un front toujours serein et avec une parole de reconnaissance, les plus rudes épreuves, il répondait : « Que voulez-vous ! J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre. Ce qui m'arrive, même de plus triste, c'est ce que je veux. J'ai demandé à Dieu la permission que ma volonté ne fit qu'une avec la sienne. Il veut ceci ou il veut cela. C'est affaire à lui. Pour moi, s'il le veut, je le veux aussi... J'oserais, moyennant sa grâce, vous défier d'imaginer une chose ou un événement que je n'accueille, non seulement avec résignation, mais avec joie... Tout ce qui vient d'un si bon père n'est-il pas, en dépit des apparences, souverainement sage, aussi bien que souverainement aimable ? »

J'ai fini, mes chers amis, mon prône.

Je le résume, comme je l'ai commencé, en trois mots.

Voulez-vous être heureux, non seulement pour toujours dans le ciel : mais même et déjà sur cette terre ? Je vous recommande les recettes suivantes :

1° Soyez content de votre sort ;

2° Aimez votre prochain et fuyez l'égoïsme ;

3° Embrassez, toujours et *quand même*, pour y conformer la vôtre, la sainte volonté de Dieu.

LES AVEUX D'UN MOURANT

« A quoi sert la religion ?... disent bien des jeunes gens, bien des hommes mûrs aussi et des vieillards.

« Est-ce que la morale ne suffit pas ? N'y a-t-il pas une foule d'honnêtes personnes qui n'ont pas plus de souci de l'Evangile que vous et moi du Coran ? »

*
* *

— Les réponses, Dieu merci, ne manquent pas. J'en donnerai trois. Surtout, comme les exemples valent mieux que les raisonnements, je vous mènerai au lit de mort du vieil Alphée.

D'abord, tous les gens sensés s'accordent à dire que l'honnêteté consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. Or, celui qui se contente de morale et

proscrit la religion ne rend aucun hommage à la Divinité, qui pourtant y a tant de droits. Donc il manque au premier de ses devoirs. Donc il n'est pas honnête.

Ensuite, il y a les péchés de pensée, dont les honnêtes gens selon le monde ne se font aucun scrupule. Sont-ils honnêtes en cela ?

Enfin, même pour l'honnêteté proprement dite, soit que par là vous entendiez la probité ou la pureté des mœurs, quelle distance entre le chrétien et le simple honnête homme !

*
* *

Mais, sur ce troisième point, je vous ai promis les aveux d'un mourant.

Les voici :

* *
*

Alphée, qui a vécu en libre-penseur, étant tombé gravement malade, malade pour mourir, s'est résolu de mourir en bon chrétien.

A quoi bon ? direz-vous ? C'était un si honnête homme. S'il s'agissait de Dolphin, l'usurier, ou de Godard, qui travaille dans les affaires véreuses, ou de Tarot, qui a maille à partir avec la correctionnelle, ou de Pierre dont les mœurs sont effroyables, ou de Paul qui ment et fraude à la belle journée,

je vous comprendrais... En voila qui ont besoin de mettre ordre à leur conscience. Mais cet honnête Alphée...

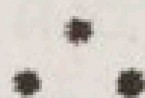
*
* *

Eh bien! Alphée va être administré... Il a convoqué pour la cérémonie deux catégories d'asistants : ceux qui l'ont exhorté tant de fois à revenir à Dieu et que cette conversion *in extremis* comble de joie, et ceux qui ont besoin d'être éclairés sur la question que nous agitions tout à l'heure. Quelle plus vive et plus décisive lumière que celle du sage Alphée qui, au lit de mort, reconnaît l'insuffisance de la morale humaine, et n'est tranquillisé contre les terreurs de la vie à venir qu'en faisant acte de chrétien ?

*
* *

« Mes bons amis, dit le mourant, je vous ai priés de venir tous ici. J'ai quelque chose de très important à vous communiquer.

« Les médecins m'accordent dans les environs d'un jour et demi de vie... Quand j'abrégerais de quelques heures ce court répit, le mal ne serait pas grand... Ce mal serait même un bien, si je vous décidais à suivre mon exemple.



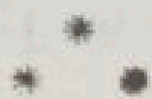
« Plusieurs de vous m'ont vu petit enfant.

« Pour ceux qui ne m'ont connu que plus tard, je dirai que mon enfance fut chrétienne. Elevé par des parents qui étaient des saints, je suçai la piété avec le lait. Jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans, la religion fut pour moi, non seulement le premier des devoirs, mais la plus admirable, la plus divinement admirable institution qui se puisse imaginer... La pratiquer, l'aimer, travailler à sa diffusion, la louer et l'exalter, c'était pour moi, en attendant le bonheur du ciel, le plus vrai des bonheurs de la terre.

« Quand je passai de l'enfance à l'adolescence, cette conviction faiblit un peu; beaucoup lorsque d'adolescent je devins jeune homme... J'arrivai ainsi, du même coup, à l'âge d'homme fait et à la profession, non pas seulement d'indifférence religieuse, mais d'impiété déterminée.

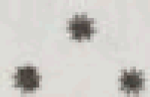
« A ceux qui m'interrogeaient, plus ou moins ouvertement, sur ces crises successives, je laissai croire qu'elles étaient l'effet, naturel et nécessaire, de mon développement intellectuel. A mesure que mes facultés gagnaient en force et en étendue, j'abandonnais la foi — que je nommais crédulité — aux femmes et aux enfants. Elle leur était néces-

saire et leur suffisait... Je gardais pour moi la raison... la part du lion.

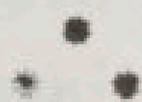


Telle est du moins la comédie que je jouais sur la scène du monde ; que j'essayais même — avec peu de succès — de jouer sur le théâtre de ma propre conscience.

« De fait, la religion me gênait, et j'aurais voulu m'en débarrasser.



« Comme je vous ai appelés, pour vous dire la vérité tout entière, voici quelques exemples des forfaits que j'ai commis et que j'aurais voulu me cacher à moi-même. Hélas ! ou plutôt Dieu merci, jamais je n'y réussis. Jamais le ver dont parle l'Evangile ne cessa de me mordre cruellement, au point le plus sensible de l'âme... Il y a trois mois, quand je me mis au lit, je me dis que cette morsure n'était rien, comparée aux supplices qui m'attendaient de l'autre côté du tombeau, si je ne me repentais de mes crimes et ne commençais de les expier ici-bas.



« Vous dressez l'oreille, n'est-ce pas ? en m'écou-

tant ; et ce mot de crime vous paraît bien gros pour l'honnête Alphée.

« Je répète que cet honnête Alphée n'était au fond qu'un hypocrite.

« Jugez-en plutôt par ces échantillons :

« 1. Evariste et moi, nous courions le même lièvre. J'entends que nous convoitions le même poste, poste très honoré et très rétribué. Evariste avait plus de droits et, au commencement, plus de chances que moi. Je le calomniai habilement, si habilement, que, excepté Dieu et ma conscience, nul ne sut jamais d'où venait ce subtil poison que je versai dans l'esprit de nos juges. Evariste resta sur le carreau, et j'eus la place.

« 2. Je me mariai. Ma femme était un ange. Ses vertus mêmes — surtout sa piété, quoique absolument irréprochable et inoffensive — ses vertus mêmes me la firent prendre en grippe. Je la traitai comme une ennemie... Je ne donnai prise à aucun reproche, ni dans ma conduite personnolle, ni dans mon attitude envers la pauvre Edmée. Mais ma froideur, ma défiance, ma dureté, mon mépris, mes invectives contre ce qu'elle aimait et vénérait le plus, tout cela lui brisa le cœur... Elle mourut de chagrin.

« 3. Je ne pouvais même pas, quand je cherchais à m'innocenter, m'appliquer la phrase banale : « Je n'ai ni tué ni volé. »

« Mes mauvais traitements avaient mené ma femme au tombeau.

« Non content de la tuer, je la volai, ou du moins ses héritiers. Moitié ruse et moitié violence, je l'avais amenée à me faire donation de presque toute sa fortune... J'étais riche déjà. Les héritiers d'Edmée étaient pauvres... Je leur laisse aujourd'hui — tardive réparation — tout ce que je leur ai subtilisé, il y a vingt ans.

« 4. Enfin, j'ai fait bien d'autres choses que la religion réprouve, et aussi une saine morale... Mais la morale du monde est malsaine, et rien n'égale sa honteuse indulgence...

*
* *

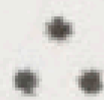
« Quoi qu'il en soit, vous devez être, par ces quelques exemples, édifiés sur les horreurs que commettent sans sourciller ceux que l'on appelle des honnêtes gens.

« Assurément je ne suis pas dans la conscience des autres. Je suis dans la mienne ; et je ne dis que l'exacte vérité, lorsque j'affirme que, si j'ai tiré mon chapeau à la religion, c'est pour pouvoir accomplir tranquillement toute sorte d'actions que la religion proscrit.

« Heureusement je n'ai jamais pu arriver à cette tranquillité. Et c'est un bienfait de plus dont je ne

saurais assez remercier mes bons parents. Ils avaient déposé si avant dans mon âme la semence bénie de la foi, cette semence avait poussé de si solides racines, que jamais tous mes efforts n'ont pu les arracher.

« Même alors que je posais en libre-penseur et en moraliste, une voix impitoyable, s'élevant des profondeurs de mon âme, ne cessait de me répéter :
« Tu es un hypocrite. Tu prétends ne pas croire
« aux dogmes du christianisme. Tu y crois si bien
« que la pensée seule de l'autre vie te fait trembler.
« Tu prétends que la religion n'est pas nécessaire
« pour faire un honnête homme ; et tu te donnes
« modestement comme un exemple à l'appui. Or,
« tu sais parfaitement qu'il y a dans ta vie une
« série d'actes absolument incompatibles avec la
« plus vulgaire honnêteté. »



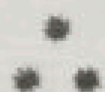
« Je vous ai scandalisés, mes chers amis, par le spectacle de mes prétendues vertus.

« Je désire que ce scandale cesse.

« A ceux qui allégueraient mon exemple comme preuve de l'inutilité des principes chrétiens, dites que, de 20 ans à 75, je n'ai été qu'un faux honnête homme.

« Que Dieu me pardonne ! Qu'il agrée mon tardif retour.

« Et vous, mes amis, priez pour moi... »



L'impression fut profonde... Plusieurs de ceux qui passaient pour des incrédules déterminés se joignirent de bon cœur aux prières des agonisants.

De vaillantes résolutions germèrent chez plus d'un, au moment où, recevant une dernière absolution, le vieil Alphée partait pour l'autre vie.



CHATEAUVIF

Savez-vous pourquoi, depuis bientôt trente ans, je reçois, chaque année, le 22 septembre, jour de la Saint-Maurice, une lettre du vicomte et de la vicomtesse Odilon de Châteauvif, avec une bourriche de gibier et un magnifique bouquet de roses ?

La lettre, où se mêle l'écriture des deux époux, commence toujours ainsi : « Notre cher bienfaiteur. »

C'est toute une histoire, histoire bien simple, mais instructive et que je vais vous conter, pour peu que la chose vous agrée.

I

Vers 1845, je me trouvai appelé à Blois par une circonstance assez singulière.

Pour obliger un de mes amis, je m'étais laissé

nommer subrogé-tuteur d'un jeune enfant que je connaissais à peine.

Il y avait près de deux ans que je remplissais cette sinécure, si facilement que je l'avais presque oubliée. Un beau matin, je reçois avis — officiel et sur papier timbré — que, tel jour, à telle heure, j'eusse à me trouver à Blois, pour assister 1° à un conseil de famille; 2° à une vente par-devant le tribunal, auxquels dits conseil de famille et vente était intéressé mon mineur.

Je me disposais à obéir, et je me consolais de ce petit dérangement par la pensée d'une visite artistico-pittoresque aux châteaux de la Loire, lorsqu'une lettre vint changer mes plans.

Celle-ci était d'un de mes anciens camarades de collège, le vicomte Odilon de Châteauvif.

Odilon me disait en substance qu'il avait lu, dans les annonces judiciaires du *Journal de Loir-et-Cher*, que je devais être, le lundi suivant, à Blois, pour affaires ; il espérait bien que je n'oublierais pas que Blois était à moins de 12 kilomètres de Châteauvif... Après quelques renseignements sur la double route, l'une par eau, l'autre par terre, venaient de vives protestations d'amitié, et cette phrase que j'ai retenue : « Je te conjure, mon cher Eugène, de nous consacrer au moins une semaine. Je ne me consolerais pas de manquer cette occa-

sion de revoir, après dix ans, un camarade que j'ai toujours tant aimé. D'ailleurs cette visite me fera du bien, et, s'il ne suffisait d'invoquer ton amitié, je ferais, je crois, appel à ta charité. »

L'accent de cette lettre m'étonna un peu. Qu'Odilon dût me revoir avec plaisir, c'était tout simple, et j'éprouvais un sentiment analogue. Mais qu'il me le demandât avec cette insistance presque suppliante, je ne comprenais qu'à demi.

Je savais vaguement qu'il avait épousé une femme très riche et d'un rare mérite, et qu'il était, à tous les points de vue, un des premiers du département. Quel si grand besoin pouvait-il avoir d'un pauvre clerc d'avoué comme moi ?...

Quand j'y eus songé un bon moment,

« Après tout, me dis-je, c'est son affaire. Je suis jeune. J'aime à voir du nouveau. J'aime surtout à connaître le cadre dans lequel se meuvent ceux qui me sont chers. Je n'ai jamais vu, de près et par moi-même, la vie de château. Il ne me déplaira pas de la mener quelques jours, sous le toit de mon ami. »

Je répondis donc cordialement à Odilon, acceptant, remerciant, précisant l'heure de mon arrivée, et indiquant que je prendrais de préférence la voie d'eau.

Mon conseil de famille se tint un certain lundi

soir. Le lendemain mardi, avant midi, la cérémonie du tribunal était achevée et je m'embarquais à Blois, sur le vapeur *la Ville de Paris*.

Il y avait une heure à peine que nous naviguions... Je ne me lassais pas d'admirer ce noble paysage, que les méandres du fleuve varient à l'infini.

Le ciel était radieux, la température exquise.

Nous étions à la mi-septembre, cette saison favorite du voyageur, où l'on ne souffre ni du chaud ni du froid, et où les influences automnales commencent à verser sur

les prés, les bois et les collines

une variété de tons inépuisable.

Après X., la Loire fait un coude, et l'on se trouve en présence d'un château qui, s'il n'est le plus vaste et le plus majestueux, est assurément le plus complet et le plus agréable de tous ceux qu'on rencontre d'Orléans jusqu'à Nantes.

C'est d'abord un mamelon que couronne une belle forêt de hêtres.

Au-dessous de la forêt, et comme abrité par sa puissante végétation, est le château ; château Louis XIII, moitié pierre, moitié brique, ni trop petit, ni trop grand, mais dont les proportions, vastes sans être immenses, se marient admirablement bien avec l'horizon dont il semble être le centre.

Entre le château et le fleuve, et pour les relier l'un à l'autre, de grandes pelouses, d'où s'élèvent de distance en distance , dans un gracieux désordre, des bouquets de chênes, de hêtres et de bouleaux.

Presque toutes les fenêtres ont des balcons, d'où la vue doit être ravissante.

J'étais tout entier à mon admiration... Je ne pensais pas à demander le nom de cette merveilleuse demeure, lorsque j'entendis à côté de moi un marinier dire à des voyageurs qui l'interrogeaient : » « Mais c'est Châteauvif, le château du vicomte Odilon. »

Je ne pus m'empêcher de penser que mon ami devait être bien heureux dans ce paradis, et j'ajoutai tout bas : « Que cela ressemble peu à mon petit cinquième de la rue des Beaux-Arts ! »

Ce dernier sentiment ne fit que passer. Car j'aimais beaucoup mon petit cinquième ; et je comparais volontiers — avec moult actions de grâces envers la bonne Providence — ma rue des Beaux-Arts à la rue Gît-le-Cœur ou à la rue Quimcampoix... Mais je ne faisais presque que débuter dans la vie. Je croyais encore à la question *ubi*, comme nous disions au collège... Depuis, j'ai reconnu son inanité, du moins qu'elle n'a qu'une importance secondaire... Les cadres ne sont qu'un accessoire.

Seuls, ils sont insuffisants à donner le bonheur. Et quand on a le principal, — la paix intérieure, — on se passe facilement de l'accessoire, si facilement qu'on s'aperçoit à peine de son absence.

Mon extase continuait, lorsque nous arrivâmes à la station où je devais descendre, pour monter à Châteauvif.

Châteauvif est un château à double façade, autrement dit, un château sans envers.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la façade côté du fleuve, je prends un petit chemin sinueux qui mène à la façade côté de la plaine... Que ce chemin doit être ravissant au mois de mai ! De vigoureuses aubépines le bordent de droite et de gauche, et l'on se figure ces fleurs aimables, montant, comme une rampe blanche et embaumée, du bord de l'eau à la grille du parc.

L'année avait été très pluvieuse jusqu'en juillet. Aussi le feuillage de l'aubépine était-il encore vert. Sur ce vert se détachaient de belles petites baies rouges ; comme, sur l'herbe des prairies — que laissaient apercevoir quelques intermittences de la haie — on voyait poindre les gracieux calices lilas du colchique d'automne.

II

Il y avait trois jours que j'étais à Chateauvif.

La plus grande partie de la journée, je chassais avec Odilon. Le soir, la vicomtesse nous faisait de la musique.

La chasse et la musique ! Il n'y a peut-être pas de passe-temps que je préfère à ces deux-là. Notez que le pays est excessivement giboyeux, et Mme de Châteauvif une musicienne consommée.

J'aurais donc dû être très heureux. Mais ce que je soupçonnais sans oser l'approfondir, m'empêchait de goûter aucun contentement.

Le quatrième jour, entre deux compagnies de perdreaux, je dis à Odilon que j'étais obligé de partir le lendemain : des affaires absolument urgentes me rappelaient à Paris...

J'avais à peine commencé d'exposer ces affaires qu'Odilon fondit en larmes. Je crus qu'il allait se jeter à mes pieds. Il me prit les deux mains, et, les portant sur son cœur :

« Oh ! je t'en conjure, mon cher Eugène, par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne m'abandonne pas. Tiens au moins ta promesse, et reste toute la semaine... »

J'étais attendri, et en même temps plus intrigué que jamais. Je ne fis pas de promesse, mais je donnai à entendre qu'encore faudrait-il être sûr que la chose convînt à la vicomtesse.

« Oh ! qu'à cela ne tienne, dit Odilon. Elle a autant besoin de ta compagnie que moi, la malheuheuse... Ce soir, je vais au conseil municipal. Parle-lui. Tu verras bien. »

Je parlai à la vicomtesse. Elle ne mit pas à ses déclarations l'émotion ni la familiarité de son mari. Pourtant elle me dit :

« Monsieur, je n'ai pas de conseils à vous donner. Mais je vous répète que, si vous voulez faire du bien à votre ami et à moi, vous resterez avec nous le plus longtemps possible. »

Le lendemain, Madame était à voir ses pauvres, et Monsieur à une nouvelle séance du conseil municipal.

Vous voyez, soit dit en passant, que ni Madame, n'était une coquette — les coquettes ne visitent guère les pauvres — ni Monsieur un simple fouetteur de lièvres. Ils comprenaient les devoirs de leur position et les remplissaient consciencieusement. Même le curé que j'avais vu la veille, me les avait cités comme les meilleurs de ses paroissiens. Il est vrai qu'il avait ajouté : « Oh ! que c'est grand dommage...! » Il s'était arrêté là,

craignant de manquer à la charité ; et moi je n'avais osé insister ; mais je m'étais retiré persuadé que ce *grand dommage* devait avoir quelque lien intime avec l'air navré des deux époux.

Donc, pendant qu'ils vaquaient à leurs occupations administratives et charitables, je me promenais dans le parc. Le temps était ravissant. Après avoir descendu, puis remonté, puis à demi redescendu.

les molles pentes des coteaux,

je m'assis sous un hêtre et je me mis à contempler de nouveau le splendide paysage.

Les bateaux à vapeur passaient et repassaient à mes pieds. Tous les voyageurs étaient sur le pont. Je suivais leurs gestes d'admiration. J'aurais presque entendu leurs exclamations enthousiastes.

« Sont-ils heureux ! » disaient-ils sans doute, en parlant de mes hôtes.

Et moi je savais positivement que mes hôtes étaient extrêmement malheureux...

« Pourquoi donc sont-ils malheureux ? » me disais-je pour la centième fois.

Je me plongeais dans cette méditation, lorsque j'entendis derrière moi un bruit de feuilles sèches, écrasées, ou plutôt effleurées par... par qui ? par la petite Marguerite.

Je né vous l'ai pas encore présentée.

Imaginez-vous une fillette de neuf à dix ans, blonde et rose, aux yeux d'azur, à l'âme de cristal. Sa démarche est celle d'une sylphide. Elle est jolie à croquer, et l'on sent que la beauté de ses traits n'est que comme l'enseigne et le reflet de sa beauté intérieure.

Marguerite est très avancée pour son âge et très timide. En général, elle parle peu ; on voit qu'elle pense et sent beaucoup.

Passionnément aimée de son père et de sa mère, elle leur rend leur tendresse par une affection où, toute jeune qu'elle est, elle sait déjà mêler, en d'exquises proportions, le respect et l'amour.

Marguerite et moi nous nous sentions très portés l'un vers l'autre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir accourir ce jour-là, un doigt sur sa bouche, comme pour m'annoncer quelque secret.

Elle vint sans façon s'asseoir à côté de moi.

« Monsieur, me dit-elle, vous avez dit, hier, à dîner, — j'y avais fait allusion, en effet, — que vous vouliez partir. Je vous en prie, restez.

— Pourquoi ?

— Je n'ose pas vous le dire.

— Il le faut pourtant bien, si vous voulez que je me décide à rester.

— Eh bien ! c'est parce vous faites du bien à père et à mère.

— Quel bien ?

Au lieu de répondre, elle se mit à m'interroger, d'un petit ton câlin qui montrait combien elle tenait à obtenir une réponse.

« Bon Monsieur Eugène, dites-moi, je vous en prie ; croyez-vous que père et mère aient de l'amitié l'un pour l'autre ?

— Pourquoi en doutez-vous ?

— Ils se disputent toujours. »

— Mais je ne les ai jamais vus se disputer.

— Justement : c'est parce que vous y êtes. Je pense que si vous y étiez toujours, peut-être qu'ils ne se disputeraient jamais.

— Mais je ne puis pas rester toujours. J'ai des affaires qui me rappellent à Paris.

Elle suivait son idée ; et, comme se parlant à elle-même, elle dit :

« Mais comment peut-on se disputer quand on s'aime, ou s'aimer quand on se dispute ? Moi je ne me dispute jamais avec mes petites amies, ni avec Artémise, ma chère poupée. »

Je tâchai de la calmer, en lui promettant de rester le plus longtemps possible, et en l'assurant que son petit père et sa petite mère s'aimaient beaucoup.

Elle s'envola comme un oiseau, et me voici rendu à mes méditations... Mais je ne suis plus

dans le vague..... Marguerite m'en a fait sortir.

Odilon est un galant homme, et sa femme, une femme profondément respectable. Tous deux sont pieux, charitables, désintéressés, dévoués à leur pays... Quand on ajoute à cela les circonstances extérieures, la grande fortune, les belles relations, la position considérable, et ce château qui est un rêve, on se dit que le vicomte et la vicomtesse devraient être effrayés de leur bonheur, et bénir, chaque soir et chaque matin, la Providence qui les gâte ainsi.

Mais, que voulez-vous ? Odilon, orphelin de bonne heure, son maître, avant quinze ans, sous la direction infiniment trop peu accentuée d'un tuteur qu'il voyait à peine, Odilon n'a jamais eu l'idée de plier, de céder, de se gêner, de se contraindre en quoi que ce fût. Edith, elle, gâtée par sa mère et par ses deux grand'mères, a toujours commandé, n'a jamais obéi.

Tous deux ont un caractère impossible... Dans un ménage, il suffit des caprices et des hauteurs d'un des deux époux pour amener la guerre, si l'autre époux n'est pas un saint. Mais quand les deux sont d'humeur batailleuse, aussi acharnés à contredire que résolus à ne pas supporter la moindre contradiction, alors peu importe presque les vertus qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas : avec ce man-

que absolu de douceur et de condescendance, ils seront infailliblement et inexprimablement malheureux. Tout en s'aimant beaucoup au fond, ils feront de leur intérieur un enfer.

Voilà ce que savais, en théorie d'abord, puis pour l'avoir vu réalisé plus d'une fois.

Mais je ne sais comment l'idée ne m'était pas venue que ce fût le cas d'Odilon et de sa femme.

Marguerite venait de m'ouvrir les yeux.

Il s'agissait maintenant de les ouvrir au couple infortuné.

D'autres peut-être auraient temporisé. Je pense que *dans l'espèce* les demi-mesures seraient insuffisantes. Mieux valait frapper un grand coup.

Marguerite, ce jour-là même, devait aller passer l'après-midi dans un château voisin. A peine hors de table, elle partit avec sa gouvernante.

Sans préambule, je demandai à mes amis — tous deux exigaient que je les appelasse ainsi — s'ils ne voudraient pas me suivre sous le frêne pleureur. J'avais une grâce à solliciter; mais la chose était assez compliquée; et il n'était pas mal de nous trouver dans un local recueilli, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Tous deux parurent légèrement étonnés.

Ils étaient trop polis pour me refuser. Mme de Châteauvif prit donc mon bras. Odilon marchait par derrière.

Quand nous fûmes installés sous le frêne,

« Mon cher Odilon, et vous, Madame, leur dis-je, la grâce que je sollicite de vous, c'est de me permettre de vous rendre, à tous deux, et à votre fille, un signalé service. »

Redoublement de stupéfaction et complet écarquillement des yeux de mes auditeurs.

Je repris :

« Odilon, mon très cher ami, je sais que tu as pour ta femme tout le respect et toute la tendresse qu'elle mérite. Il en est de même de vous, Madame, à l'endroit du cher vicomte.

Et bien ! savez-vous ce que pense votre fille ? Savez-vous ce que, dans sa naïveté, elle m'a confié en secret, espérant que je pourrais y porter remède ?

Elle pense que vous ne vous aimez guère, puisque vous vous disputez toujours.

A-t-elle raison ? A-t-elle tort ? Je vous le laisse à décider.

Ce que je vous dirai, moi, c'est que, depuis quatre jours, je vous vois cruellement malheureux. J'étais inquiet, me demandant quelle pouvait être la cause d'un si déplorable effet... La question de Marguerite m'a tout à la fois éclairé et tranquillisé. Comment ! me suis-je dit, il n'y a, au fond de tout cela, qu'une question de caractère. Mais

c'est donc un simple malentendu. Vous vous aimez, vous vous estimez, vous seriez désolés de vous faire l'un à l'autre un tort sérieux... Et, avec tout cela, vous passez les journées dans de perpétuelles altercations. Si l'un de vous deux dit noir, l'autre dit blanc ; si l'un veut aller à gauche, l'autre veut aller à droite. Qu'il s'agisse de morale, de politique, de littérature, d'art, de médecine, de tapisserie, de cuisine, aucun de vous n'a d'opinion arrêtée d'avance. Chacun attend d'entendre son conjoint articuler un avis, pour épouser immédiatement et soutenir avec chaleur l'avis contraire.

Est-ce vrai ?

Et encore si vous trouviez le bonheur dans ce guerroyage continuel. Mais vous êtes trop raisonnables et trop chrétiens tous deux pour ne pas sentir tout ce qu'il y a là d'absurde et de coupable. A chaque trait que vous vous faites l'un à l'autre, chaque fois qu'au lieu de céder vous résistez ou vous grognez, qu'au lieu d'être doux, vous êtes raides, que vous vous montrez désagréables lorsqu'il serait si simple de se montrer gracieux, vous sentez l'aiguillon du remords. Alors vous souffrez ; vous êtes malheureux ; vous avez cet air désespéré qui surprend tous ceux qui vous voient pour la première fois... »

A ce moment, Odilon essaya une petite défense.

« Après tout, dit-il, Eugène, je te trouve bien sévère. Chacun a ses défauts. Ne vaut-il pas mieux être un peu brusque, bourru, voire même brutal, qu'avare, ivrogne, débauché, impie?

— Mon cher Odilon, répondis-je, tu plaides sans conviction, comme ferait un avocat d'office. Que ne me dis-tu qu'il vaut mieux avoir à se reprocher quelques vivacités d'humeur que d'être assassin, incendiaire, contrebandier, faux monnayeur ou communard?

Tu me dis et on me dit souvent que les défauts de caractère sont peu de chose. Mon Dieu! j'aimerais presque mieux qu'ils fussent plus graves, car alors vous sentiriez votre salut engagé. Vous y regarderiez à deux fois, avant de persévérer dans cette voie funeste. Tandis que maintenant vous vous tranquillisez en disant : « Ce n'est rien.» — Rien, ce qui suffit à empoisonner votre bonheur! Rien, ce qui fait que vous vous traitez et vous parlez à la belle journée, comme si vous étiez des ennemis déclarés! Rien, ce qui amène ces étranges questions sur les lèvres de votre fille!

Est-ce vrai que vous êtes malheureux l'un par l'autre, et qu'il vous faudrait toujours une espèce d'étranger comme moi, à titre de tampon entre vous?

Et cependant, dis, Odilon, est-ce que tu as quelque reproche sérieux à articuler contre Madame?

— Moi ? Dieu m'en garde ! Si elle était seulement plus endurante et moins acrimonieuse !

— Oh ! c'est fort, dit Madame. Et vous, Monsieur mon mari, n'êtes-vous pas l'impatience et l'irascibilité en personne ?

Je m'interposai.

« Vous avez raison tous les deux. Mais, au lieu que Monsieur s'élève contre les défauts de Madame et prétende les corriger, au lieu que Madame se croie appelée à réformer son époux, que chacun travaille à se corriger, à se réformer soi-même. Vous n'aurez la paix qu'à ce prix...

Surtout revenons à l'origine de tout ceci, aux soupçons et à la confidence de Marguerite. Vous ne voulez pas la scandaliser par vos discordes ; cessez donc vos discordes. Il n'est que temps. »

IV

J'allais continuer ma prédication ; peut-être en la prolongeant, manquer son effet, lorsque — oh ! décidément les femmes sont meilleures que les hommes — tout à coup la vicomtesse éclate en sanglots et tombe dans les bras de son mari.

« Mon ami, lui dit-elle, pardonnez-moi, je vous en conjure. Je suis de beaucoup la plus coupable...

Une femme doit être le charme de son foyer. Comment le serait-elle, si elle se montre hautaine, entière, aigre, âpre, à cheval sur ses droits et les devoirs d'autrui ?

C'est pourtant ce que j'ai été depuis dix ans... J'en ai un regret que je ne puis dire. Je ne puis non plus exprimer ma reconnaissance envers notre courageux ami. — Oh ! oui, c'est qu'il en faut du courage pour dire ainsi aux gens leur fait.

Odilon, je ne vous demande qu'une chose. Désormais, quand je commencerai à être désagréable, dites-moi, si j'oubliais de me le dire à moi-même, un seul mot : *Marguerite !*

— Je vous le promets ; mais à la condition que vous me rendrez semblable service à l'occasion.

Odilon et Edith ne se sont pas corrigés en un jour. Mais ils y ont travaillé bravement, jusqu'à ce qu'ils aient réussi.

Ce sont maintenant de vieux époux. Dans dix ans, si Dieu leur prête vie jusque-là, ils célébreront leurs noces d'or.

En attendant, leur intérieur est un sanctuaire de concorde et de paix. Quand on veut citer un ménage modèle, on cite les Châteauvif.

Je vous ai dit, en commençant, la reconnaissance qu'ils me conservent.

Et moi donc, comment remercierai-je jamais assez le bon Dieu de m'avoir choisi pour instrument de cette heureuse conversion ?



LA FILLE DU RENÉGAT

Je voudrais, par ce très véridique récit, ensei à plusieurs le chemin des héroïques renoncements.

Tous n'y sont pas appelés. Mais il faut que tous les admirent, en proclament la merveilleuse fécondité, et sachent que ce n'est pas assez, pour être un vrai et parfait chrétien, d'une froide adhésion aux dogmes révélés. Allons plus loin ; soyons prêts à suivre le Maître partout où il veut nous conduire. Sachons que certaines conquêtes ne s'obtiennent que par l'effusion du sang, le sang du cœur.

I.

Paul Brindeau perdit sa mère en naissant. Il avait dix ans, lorsque la mort de son père le laissa tout à fait orphelin. Par la charité de quelques voisins, surtout par le zèle du curé des Roseaux, Paul fut placé au petit séminaire de St-Edme. Il y fit une très bonne première communion ; et, de 12

à 18 ans, se distingua tellement par son ardeur au travail, surtout par sa piété, que, lorsque fut venu le moment d'entrer au grand séminaire, M. le Supérieur le prit gratuitement, trop heureux de posséder et de préparer au sacerdoce un sujet de tant d'espérance.

Lorsque Paul eut atteint sa vingtième année, il fut placé, pendant les vacances, comme précepteur, dans une très honorable famille. Il vit là, pour la première fois, le monde qu'il ne soupçonnait pas.

Ce qui fit sur lui une profonde impression, ce ne furent pas les jouissances et les aises de la vie qui abondaient au château de Trécourt ; pas la perspective des joies de la famille, de ces joies permises au commun des fidèles, mais dont le prêtre est sevré.

Non. Paul, sans le savoir, était ambitieux, et avait le génie des affaires.

Le père de son élève comptait parmi les premiers banquiers de Bordeaux. A table, l'entretien roulait souvent sur les opérations et spéculations financières ; il se trouva que Paul saisissait avec une étonnante rapidité, et résolvait souventes fois, avec une lucidité plus étonnante encore, des questions qui, pour la plupart des profanes, étaient de l'algèbre.

Il recueillit, à cette occasion, des éloges où perçait peut-être bien une légère pointe d'ironie.

Un jour pourtant, ces éloges prirent un caractère plus pratique.

L'un des invités du banquier, riche banquier lui-même, M. Salomon, demanda un quart d'heure d'entretien à Paul.

« Monsieur l'abbé, lui dit-il, êtes-vous bien sûr de votre vocation ?

— Pourquoi me faites-vous cette question, Monsieur ?

— Parce que je crois, moi, que votre vocation est de remuer et de gagner de l'argent. Vous y avez des aptitudes incroyables. Si, tout bien considéré, vous pensiez que votre place est à la Bourse et non au Séminaire, je vous offrirais tout de suite une belle position chez moi... »

Paul demanda du temps pour réfléchir, disait-il. Au fond il était ravi, et voulait seulement sauver les apparences.

Il fit à ses professeurs des adieux convenables, et s'installa chez M. Salomon...

On peut devenir banquier et demeurer bon chrétien. Mais Paul était entré dans la banque par une mauvaise porte. Il avait été infidèle à la grâce ; à peine la tentation s'était-elle présentée, qu'il lui avait fait accueil. Il sentait parfaitement qu'en

quittant le Séminaire pour la Bourse, il avait quitté Dieu pour le diable.

Alors il se dit qu'il ne fallait rien faire à demi... Ses principes religieux, s'il les gardait, lui seraient une gêne, l'empêcheraient de faire fortune aussi vite qu'il le voudrait.

Donc, il les planta là... A peine ménagea-t-il la transition. Moins d'un an après avoir dépouillé la soutane, il sollicitait son admission dans la loge *la parfaite amitié.* — Six mois plus tard, il passait, à juste titre, pour la fleur de la maçonnerie bordelaise.

Son fanatisme anti-sacerdotal était surtout fameux. Il eût pu y mettre un peu plus de discrétion. Derrière son dos, des gens qui avaient pourtant la manche large, se montraient scandalisés... « Ces rénégats ! » disait-on. « Brindeau ne devrait pourtant pas oublier qu'il doit aux prêtres son éducation, par conséquent sa position. »

Quelques années plus tard, Paul ne se connaissait guère de rivaux parmi les gros banquiers du midi. Alors il éprouva le besoin d'avoir un intérieur et de se rattacher aux familles qni tenaient, à Bordeaux, la tête de la finance et du haut commerce.

Il épousa Mlle Caroline R., fille d'un des plus riches armateurs du pays.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la jeune Mme Brindeau.

Je dirai seulement qu'il ne lui manquait aucune des qualités qui rendent une femme charmante. Ces qualités, chose étonnante chez celle qui consentait à devenir la compagne de Paul, étaient couronnées par une piété angélique..... Ne nous étonnons de rien. Dieu permet ces alliances monstrueuses en apparence, parce qu'elles deviennent souvent le moyen des conversions les plus inespérées.

Caroline R. avait-elle caressé l'espoir de ramener Paul à la foi ? — Tout simplement, avait-elle cédé à la volonté impérieuse de ses parents ?

Je ne sais.

Au bout d'un an, Caroline mourait, en donnant le jour à une fille que l'on appela Pauline.

Cependant Paul continuait le cours de ses succès financiers. Dix ans après la mort de sa femme, c'était un petit Rothschild.

Mais la fortune tourne la tête aux manieurs d'argent comme aux grands capitaines et aux fondateurs d'empires. Paul allait avoir sa campagne de Russie, puis son Waterloo.

Il voulut, malgré les conseils de ses amis, lancer une affaire véreuse... Il y mit des capitaux énormes. Les capitaux furent engloutis. Paul s'obs-

tina... En quelques mois, il était absolument, radicalement et irrévocablement démoli... Comme pour mettre le sceau à sa ruine, il eut une violente attaque de paralysie. Il faillit y laisser sa vie. Il en fut quitte pour perdre l'usage de sa jambe gauche et de son bras droit.

En 1853, nous le retrouvons infirme et n'ayant conservé de son antique splendeur que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

Il s'était retiré dans une toute petite ville de la Lozère, Marvejols, je crois...

Malgré son impiété que l'heureuse, puis l'adverse fortune n'avaient fait qu'exacerber, Paul plaça sa fille, alors âgée de dix ans, au pensionnat de la Visitation. C'était le seule maison d'éducation respectable, à près de vingt lieues à la ronde.

Pauline était, au moral comme au physique, tout le portrait de sa mère : âme forte, aimante, ardente, dédaigneuse des choses banales et paraissant s'être à peine aperçue qu'elle venait de passer d'une opulence folle à la position la plus modeste.

Du temps de cette opulence, elle avait été livrée presque exclusivement aux soins d'une institutrice anglaise qui se trouva être... parfaite. Les pieuses maîtresses de Marvejols n'eurent qu'à creuser davantage les sages sillons de la *governess*.

A douze ans, Pauline fit sa première communion, comme on la fait à la Visitation.

Elle reçut chez les filles de Ste Chantal une instruction très complète...... A ce que doit savoir toute adolescente bien élevée, elle ajoutait un talent de dessinatrice et de peintre très remarquable.

Paul aimait passionnément sa fille.

Si ennemi qu'il fût des choses religieuses, c'était un esprit logique. Il se disait que, tant que Pauline resterait au couvent, il serait profondément absurde de contre-carrer l'enseignement du couvent... Qui sait ? Peut-être que, dans les dernières profondeurs de sa conscience, il avait comme une vision du séminaire, et reconnaissait qu'après tout le bonheur était là, plutôt que dans les tempêtes du monde.. Il ne parlait donc jamais religion avec Pauline.

Mais, quand celle-ci eut dix-huit ans, Paul voulut la reprendre chez lui. C'est alors que Pauline, par ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, par les livres et les journaux que son père lisait, par les visites qu'il recevait et celles qu'il ne recevait pas, c'est alors que Pauline mesura la profondeur de l'impiété paternelle.

Elle se dit tout de suite : « Mon Dieu, que faut-il vous sacrifier pour obtenir cette grâce des grâces, la conversion de mon père ? » — Elle regarda dans

son cœur et dans sa vie et n'y vit rien, lui sembla -t-il, qui dût lui coûter à immoler, en vue d'une si belle victoire...

Dieu saura bien l'y mettre.

Cependant, sortie du couvent et devenue maîtresse de maison — la modeste petite maison de Marvejols — Pauline organise son *modus vivendi.*

Dieu et la prière, pour l'âme ; — pour le cœur, son père, son père à soigner, à consoler, à entourer, à distraire, à égayer ; — pour le cœur encore, les œuvres de miséricorde : Pauline sait la haute dignité du pauvre, et qu'en le visitant, l'assistant, c'est Jésus-Christ lui même qu'elle assiste et visite ; — pour l'esprit et l'imagination, l'étude et la peinture : tous les jours, elle relit quelqu'un de ses auteurs favoris, français, anglais, italiens. Tous les jours, plusieurs heures par jour, elle manie le crayon et le pinceau.

Si modeste que soit leur position, Pauline serait heureuse, n'était l'irréligion de son père...

Cette irréligion est-elle aussi profonde, aussi incurable qu'elle en a l'air ?

Pauline voulut en avoir le cœur net ; et moins d'un mois après sa sortie du couvent, elle aborda carrément la question.

Dès qu'il vit où elle voulait en venir, Paul l'arrêta.

« Ecoute-moi bien, mon enfant, lui dit-il.

Je t'ai fait élever chez les Sainte-Marie, parce que ces religieuses sont d'excellentes éducatrices. C'étaient d' ailleurs les seules que j'eusse à ma disposition. Je ne suis pas étonné que, sortant de leurs mains, tu sois pieuse et que tu t'affliges de me savoir engagé dans une autre voie.

Pourtant, il faut que tu en prennes ton parti. Je e laisserai toute liberté de pratiquer ta religion ; car je suis un véritable libéral, moi. Mais, si je respecte tes croyances, j'entends que tu respectes mon incrédulité. Jamais donc tu ne feras l'ombre d'une tentative pour m'amener à tes sentiments. Jamais, jamais tu ne me parleras de ta religion, que j'ai en horreur... »

Pauline ne put que baisser la tête et dire, le cœur navré : « Mon père, je vous obéirai.

— Si je ne vous parle jamais de Dieu, ajouta-t-elle tout bas, je parlerai sans cesse de vous à Dieu.

II.

La vie de Pauline désormais n'a plus qu'un but; obtenir du ciel cette quasi-impossible conversion de son père.

Soit qu'elle passât quelques heures matinales,

souvent les heures de la nuit, prosternée devant la majesté divine ; soit qu'elle visitât les pauvres ; soit qu'elle vaquât aux soins du ménage ; soit qu'elle cherchât dans la littérature et dans les arts une détente qui lui était nécessaire ; soit surtout qu'elle entourât son père, qu'elle lui rendît mille petits services, de fille et de garde-malade, lui faisant la lecture, écoutant avec un intérêt sans cesse croissant ses histoires qu'il lui avait contées cent fois et qu'elle savait par cœur ; — quoiqu'elle fît ou quoiqu'elle dît, qu'elle fût seule ou en compagnie, chez elle ou dehors, qu'elle parût sérieuse, ou qu'à la voir sourire, on la crût nageant dans la paix et la sérénité, il y avait une pensée qui ne la quittait jamais ; son cœur articulait sans cesse la même prière ; la même douleur étreignait son âme ; la même désolation était comme assise à son chevet : « Mon Dieu, disait-elle, convertissez mon père. Mon Dieu, ne permettez pas qu'il meure dans cet état d'hostilité contre vous. Mon Dieu, je suis bien malheureuse. Excepté le malheur de vous offenser, je n'en connais pas de plus grand que celui que j'endure : savoir que vous, mon amour suprême, vous êtes méconnu, haï, méprisé, blasphémé, par l'être que j'aime le plus ici-bas... Eh bien ! mon Dieu, augmentez mes douleurs, ajoutez à ma désolation. Blessez, brisez, broyez, écrasez mon cœur ; mais que mon père soit sauvé. »

Quand Pauline ne prononçait pas ces paroles, ou d'autres analogues, quand elle donnait quelque répit à ses pensées et qu'elle les laissait errer dans une sorte de vague, au fond ses pensées étaient les mêmes....

Je ne dirai pas qu'il est impossible d'être plus malheureuse que ne l'était Pauline ; parce que — comme elle le sentait et le disait — si déchiré que soit un cœur fidèle, et si profondément enfoncées les épines sur un front pieux, les angoisses d'une âme coupable, d'une âme bourrelée de remords, ces angoisses sont toujours pires, peut-être alors surtout qu'à force de prévarications l'infidèle, le renégat croit avoir fait taire la voix de sa conscience.

Mais, parmi les douleurs non mêlées de péché, celle de Pauline était assurément des plus amères et des plus désolées.

L'homme ne vit pas seulement de pain, de pain matériel. Il lui faut encore le pain spirituel. Faute de la parole qui sort de la bouche de Dieu, l'âme meurt.

Même quand elle a ce pain spirituel et divin, s'il lui est mesuré d'une main trop avare, elle languit et s'étiole.

Pauline avait — dans des limites qu'elle était

obligée de rendre assez étroites — les secours et les consolations de la foi. Mais, sauf le vieux curé qu'elle ne voyait guère qu'au confessionnal, pas un être n'était mêlé à la vie de Pauline, qui pensât et sentît comme elle sur les grandes questions, pas un être avec qui elle pût échanger des idées, dans le cœur duquel elle pût décharger son cœur.

Il y avait deux ans que durait ce régime ; et, tout en l'acceptant sans discussion, tout en l'offrant à Dieu pour le salut de « la chère âme, » Pauline se sentait mourir d'isolement.

Tout à coup, et par suite d'un de ses incidents inattendus qu'amènent quelquefois « les lentes évolutions de la vie de province, » une lumière se fit dans l'existence de Pauline.

Grâce à cette lumière, Pauline reprit goût à vivre.

A peine, au dehors, quelque chose apparaissait-il de cette lumineuse transformation. Mais l'intérieur avait changé du tout au tout.

De profondément misérabe, Pauline était devenue inexprimablement heureuse.

Pauline avait rencontré une âme, une âme chrétienne, une âme amie.

La récolte, cette année là, avait été très mauvaise. On était en Novembre. L'hiver s'annonçait mal.

Quelques cœurs charitables — il y en a partout — s'émurent. Il ne fallait pas attendre que la misère fût à son comble pour aviser aux moyens de la soulager. Le sermon annuel des dames de charité avait été assez fructueux. De même celui de Saint Vincent-de-Paul. Mais ce qui pouvait suffire pour une année ordinaire demeurait bien en de ça des besoins probables d'une année exceptionnelle.

Que faire ?

Cinq ou six dames et autant de Messieurs proposèrent une loterie. — Une circulaire engagea les Marvejolais et les Marvejolaises à donner des lots.

Pauline n'est pas riche et ne possède aucun de ces élégants brimborions qui figurent si avantageusement dans les expositions de loterie. Mais Pauline aime les pauvres ; et elle a au bout des doigts un talent qui sait produire mieux que des inutilités.

Elle envoya, — du consentement de son père — à la commission de la loterie un joli paysage au fusain et une très belle copie à l'huile de la sainte Véronique de Philippe de Champagne.

Il y avait huit jours que Pauline avait fait son envoi et elle n'y pensait plus, lorsqu'un soir de Novembre, entre huit et neuf heures, comme la conversation languissait un peu entre Paul, agacé

visiblement, et Pauline, toujours aimable et souriante, mais qui semblait à bout de forces, lorsque, dis-je, un coup de sonnette inattendu fit tressaillir le père et la fille.

Quelques secondes après, Aldegonde, la bonne, montait une carte. « Ce Monsieur, dit-elle, demande s'il pourrait présenter ses hommages à Monsieur et à Mademoiselle. »

Monsieur passa la carte à Mademoiselle. Elle y lut : *Placide des Retz, receveur de l'enregistrement, Chaussée du Roi, à Marvejols.* Entre le nom et l'adresse, on avait ajouté au crayon : *Président de la Commission de la Loterie.*

« Faites monter, » dit Paul, après avoir consulté sa fille du regard.

Je passe par-dessus les compliments d'usage et j'explique la visite du receveur.

M. des Retz, qui est un amateur distingué, n'avait pu s'empêcher d'admirer le dessin et la peinture de Mlle Brindeau. C'était de beaucoup ce qu'il y avait de plus artistique et de plus beau, à l'exposition. La commission en avait été frappée pareillement et, à l'unanimité, avait donné à son président la très agréable mission de remercier et de féliciter la généreuse donatrice.

Paul, très flatté dans son amour-propre de père, répondit on ne peut plus courtoisement à M. des

Retz, Pauline aussi, naturellement pleine de grâce et de tact, Pauline qui avait pour la conversation sérieuse un goût et une aptitude très prononcés, prit à l'entretien une part discrète, mais qui évidemment ravissait le jeune visiteur.

Vous savez ce qui arrive, lorsqu'un des hasards de la vie rapproche des âmes sœurs, de ces âmes qui ont à la fois les mêmes principes et les mêmes aspirations : cette fraternité éclate d'abord.

Entre ces deux êtres qui ne se connaissaient pas hier, naît aujourd'hui une vive sympathie. Pour peu que les circonstances y prêtent, demain cette sympathie sera une véritable amitié. Après demain, ce sera plus encore.

Je ne sais si nos trois héros eurent cette pensée... Toujours est-il que Paul fut séduit par la raison, le naturel, la grâce et l'honnête enthousiasme du nouveau-venu ; et que celui-ci ayant demandé la permission de ne pas s'en tenir à cette première visite, Paul qui, depuis trois ans, ne recevait quasi personne, n'hésita pas à faire exception en faveur du receveur de l'enregistrement, et à lui octroyer gracieusement la permission demandée.

Pauline, sous une apparence de calme, dissimulait une véritable ivresse. Elle n'analysait pas l'impression que lui avait faite Placide. Encore

moins se demandait-elle ce que pourrait devenir un jour cette soudaine intimité.

Mais elle voyait, en leur nouvel ami, un homme d'esprit, de cœur et d'imagination. A certains mots, elle était sûre d'avoir deviné un chrétien.

N'était-ce pas Dieu qui lui envoyait cette âme vivante, pour ressusciter la sienne presque morte?

Le receveur de l'enregistrement ne serait-il pas cet auxiliaire dont Pauline avait si grand besoin pour convertir son père?

Pauline se sentait revivre. Est-il un sentiment plus délicieux?

III

Peu de jours après cette première visite, Placide en fit une seconde, puis une troisième.

Bientôt il ne les compta plus.

Un certain jeudi, il s'en retournait chez lui, par une nuit étoilée... De la maisonnette qu'habitent Paul et Pauline, et qui est à l'extrémité du pays, presque dans la campagne, au logis de Placide, Chaussée du Roi, il y a pour un bon quart d'heure de marche. La beauté du temps, jointe à un monde de pensées qu'il sentait s'agiter dans son âme, engagèrent Placide à doubler son itinéraire, en prenant par les remparts.

Placide a trente ans. Il vit avec sa mère, veuve. Ils peuvent bien avoir ensemble,outre leur maison de la Chaussée, et les 2, 500 fr. que donne le bureau, quatre ou cinq mille francs de revenu, en biens ruraux et en trois pour cent : total, huit à neuf mille livres de rente.

Ce n'est pas la fortune ; mais, à Marvejols, c'est l'aisance. Sans doute quelques deux ou trois mille livres de plus ne seraient pas à dédaigner. Mais Placide, bien nommé et absolument dénué d'ambition, s'était toujours dit que, s'il rencontrait une femme parfaite, il pourrait, à toute force et sans trop grande imprudence, l'épouser *sans dot.*

Que Pauline fût cette femme parfaite, — autant que la perfection est de ce monde et qu'on en peut juger en une quinzaine de jours, — cela ne faisait pas de doute. . .

Et il se mit à repasser les qualités,les agréments, les vertus, les perfections de Mlle Brindeau.

Au moment où il atteignait son domicile,il avait décidé avec lui-même que, le lendemain, il retournerait chez Paul et ferait sa demande.

J'oubliais de dire que Paul — se doutant un peu de ce qui se remuait dans le cœur de Placide,qui sait? peut-être dans celui de Pauline — avait non-seulement autorisé le receveur à revenir,mais s'était arrangé pour que les deux jeunes gens se vissent seuls.

A la dernière de ces visites en tête à tête, Pauline s'était sentie troublée et ravie.

Ni ce trouble ni ce ravissement ne lui avaient paru d'un bon augure...

Ce soir là, comme Paul sous prétexte d'un travail pressé, avait déclaré qu'il ne quitterait pas sa chambre, Pauline et Placide se virent dans le petit salon du rez de chaussée.

Placide allait commencer, dirai-je sa déclaration?

Pauline l'interrompit.

« Monsieur, lui dit-elle , depuis votre dernière visite, j'ai beaucoup interrogé ma conscience.

Voici ce que je me sens pressée de vous dire, vous demandant, par avance, pardon si, en quoi que ce soit, je vous désoblige. Je proteste que ce n'est pas mon intention.

Vous avez trop de discernement, Monsieur, pour ne pas avoir deviné d'abord que je suis malheureuse. J'ai idée en outre que vous devez avoir vu M. le Curé et qu'il vous a expliqué la cause de mon malheur. Oui, je souffre cruellement, parceque mon père est loin de Dieu et que je ne vois aucun moyen humain de le ramener à la foi.

Quand j'ai quitté la Visitation, il y a trois ans, et qu'au bout de quelques semaines, j'ai compris dans quel abîme d'impiété gisait l'âme de mon pauvre père, quand j'ai compris que la prière, une

prière incessante pour cette chère âme, serait à jamais ma vie, quand j'eus accepté, non avec résignation, mais avec transport, cette sainte mission, j'ai cru que rien n'était plus simple et que rien ne me serait plus facile.

Hélas! je péchai sans doute par présomption.

L'âme peut se passer de bonheur. Peut-elle se passer de la vie ?

Peu de mois s'étaient écoulés et je sentais que dans ce complet isolement, mon âme mourait d'inanition.

Mon père sans doute est un homme de valeur, instruit et aimant à communiquer ce qu'il sait.

Mais, pour quiconque a le bonheur de connaître Dieu, le Dieu vivant, le Dieu aimant et aimable des chrétiens, qu'est-ce que l'intellectuel sans le spirituel ?

Or, si difficile que soit la chose, mon père — la seule personne que je voie depuis trois ans — mon père s'étudie à ne jamais toucher, ni de près ni de loin, au domaine religieux... Nous parlons ensemble de tout, excepté du principal — ce qui est le principal pour lui, par la haine, comme pour moi, par l'amour.

Ce soin d'écarter tout ce qui m'est le plus intime et le plus cher a commencé par m'être odieux et agaçant... Je m'y suis faite, mais comme on se

fait à une maladie de langueur. De jour en jour, je sentais mes forces diminuer... je me sentais mourir.

Il y a quinze jours, Monsieur, — depuis que je vous ai vue, je ne fais pas difficulté de le reconnaître, — il semble que la vie soit rentrée en moi.

Un instant, je me suis abandonnée à ce sentiment délicieux. . . J'ai fait le rêve de cultiver avec vous les arts, la poésie, de visiter les pauvres avec vous, avec vous d'aimer mon père et de chercher à le ramener, avec vous surtout de rattacher toutes choses à leur principe divin, de toujours remonter à la source ; de ne rien aimer qu'en Dieu, pour Dieu, en présence de Dieu, après Dieu.... »

Suffoquée par l'émotion intérieure, plus encore par les pensées qu'elle sous-entendait que par celles qu'elle exprimait, Pauline s'arrêta un instant.

Placide, qui ne savait au juste où elle en voulait venir, et qui flottait entre la crainte et l'espérance, Placide ne put se tenir de mettre à profit cette pause.

« Il dépend de vous, Mademoiselle, que ce rêve soit une réalité. »

Elle reprit :

« Je le sais. Et c'est contre cette pensée que je veux vous prémunir.

Humainement parlant, même en se plaçant à un

point de vue honnêtement chrétien, ce rêve serait doux.

Mais il faut s'élever plus haut.

Ce rêve entrevu m'a ouvert les yeux.

Longtemps je me suis demandé au prix de quel sacrifice je pourrais racheter l'âme de mon père. Ce n'est pas par un sacrifice ordinaire. Ces conversions quasi-impossibles demandent une rançon immense.

Jusqu'ici, je ne pouvais guère donner que ma vie, sacrifice bien pauvre : une vie si misérable !

Mais voici poindre le bonheur ; voici la douce perspective d'aimer et de cultiver, avec une âme sœur, tout ce qui est beau, tout ce qui est bon.

Ou plutôt : voici que le ciel m'exauce, qu'il me montre le bonheur, pour que j'y renonce, pour que je le sacrifie, avec l'espérance que Dieu m'en saura quelque gré, que ce sacrifice sera *le prix d'une âme.*

Je sens que ce récit se prolonge. — Je vous laisserai deviner le reste de la conversation.

Disons en gros que Placide était digne de comprendre le langage de Pauline.... Puis franchissons quelques années.

Placide a demandé son changement. Il est maintenant à Pontarlier où il a fait un riche et chrétien mariage.

Pauline est demeurée fidèle à son poste.

Pour ceux qui se contentent de regarder l'écorce, rien de changé à ce que nous constations avant l'épisode de Placide. — Pour l'œil d'un observateur tant soit peu perspicace, il y a entre l'état ancien et l'état actuel, toute la différence qui distingue une douleur sourde d'une douleur aiguë.

On finit presque par s'habituer à la première. La seconde, qui n'est que comme une succession de vives angoisses et d'intolérables élancements, ne se laisse jamais oublier.

Pourtant, il y a des âmes fières ou des âmes résignées, des âmes stoïques ou des âmes chrétiennes, qui savent cacher sous un aspect toujours serein les morsures de la souffrance la plus vive.

Telle était Pauline.

Elle avait entrevu le bonheur. Résolument, sans que ce fût un devoir, surtout parce que c'était un sacrifice inexprimablement douloureux, elle avait marché sur ce bonheur. Elle avait défendu à son âme d'en approcher, elle avait conquis pour cet héroïque renoncement la complicité de celui-là même qui n'avait pas les mêmes motifs qu'elle de reculer ainsi les limites du devoir.

Une chose lui rappelait, lui rappelait trop, ce bonheur entrevu. C'étaient ces goûts et ces tra-

vaux artistiques qui avaient été l'occasion de l'incident Placide... Quand elle peignait, il lui venait comme des bouffées de cette vie heureuse qu'elle avait repoussée, sans en essayer seulement.

Elle vit là un danger, et en même temps la matière d'un nouveau sacrifice.

Un matin, du ton le plus naturel, elle dit à son père : « Mon cher père, je vais, au moins pour quelque temps, dire adieu aux Muses. J'ai toutes les peines du monde à placer mes meilleurs dessins, mes copies les mieux réussies ; et je suis obligée de les vendre à vil prix.

Je me suis entendue avec Mme Leblé, la grosse mercière de la place Henri IV. Son teneur de livres se marie et quitte Marvejols. Elle veut bien me prendre pour le remplacer, aux appointements de 150 fr. par mois. C'est plus du double de ce que me rapportent mes crayons et mes pinceaux. Et cela ne me prendra guère que les deux ou trois heures que je consacrais, chaque jour à peindre et à dessiner. »

Je ne sais si Paul soupçonna quelque chose.

Je ne le pense pas...

D'ailleurs Pauline mettait à dissimuler ses sacrifices toute la force de son caractère.....

Sa prière du matin se terminait toujours ainsi : « Faites, ô mon Dieu, que je semble bien joyeuse.

Faites que mon père ne se doute de rien, jusqu'au jour où il vous plaira, ô mon Dieu, de l'éclairer, et où, tombant à genoux, il dira : « Je crois. »

Souvent, la plupart du temps peut-être, les âmes vaillantes qui s'immolent ainsi pour d'autres âmes ne voient pas, dès ici-bas, germer cette renaissance qu'elles ont payée de leur sang.

Pauline fut plus henreuse.

Elle avait quarante ans. Vingt ans, elle avait porté ce joug cruel. Vingt ans, elle n'avait pas un seul jour, pas une seule heure, omis de se donner toute entière à Dieu pour le salut de son père.

Tout à coup elle s'alita.

Appelés, les médecins eurent peine à dire de quel mal elle mourait. Ce qui est sûr, c'est qu'elle mourait, que ce qui lui restait à vivre se devait compter par heures, plutôt que par jours.

Pauline le sut la première. Elle avait toujours été prête à partir. Pourtant, elle s'apprêta mieux encore.

Quand elle eut reçu tous les sacrements, elle qui avait toujours caché son jeu — si l'on ose appliquer à un aussi grave sujet cette expression familière — elle changea tout à coup de tactique.

« Mon père, lui dit-elle, je voudrais vous parler. »

Paul, qui avait peine à maîtriser ses larmes, répondit : « Ma fille, prends garde, cela te fatiguera.

— O mon père, je suis tout à fait au bout de ma course. Qu'importent quelques minutes de plus ou de moins ! »

Alors d'une voix calme et comme si elle disait l'histoire d'une autre, Pauline se mit à raconter ce que nous venons d'écrire...

Et quand elle eut fini,

« O mon père, j'ai fait tout cela, parce que je vous aime, que j'aime votre âme. Je remercie le bon Dieu de m'avoir permis de vivre et de mourir pour vous.

A vous, mon père, je ne demande qu'une chose, en souvenir, j'oserais dire en récompense de ce que j'ai voulu faire pour vous... »

La parole lui manqua. . . Le froid de la mort la saisissait. Elle n'eut que le temps de désigner du doigt le crucifix de son alcove, et d'entendre son père murmurer, parmi ses sanglots : « Je te le promets. »

Le soir même Paul allait trouver le Curé.

Séance tenante, il se confessa.

Le surlendemain, il quitta avec éclat la loge *la parfaite amitié*... avec éclat, et non sans courage.

En 1870, Paul, plus que septuagénaire, prit du service parmi les mobiles de la Lozère.

Il fut tué, sur la Loire, dans une escarmouche contre les Prussiens. Mais la balle qui lui perça le cœur n'était pas une balle prussienne.

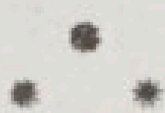


HEUREUX LES PAUVRES

Récit du temps de JULIEN L'APOSTAT.

Vers l'an 350 de Notre-Seigneur, vivaient à la campagne, aux environs d'Augustodunum — l'ancienne Bibracte, aujourd'hui Autun — deux familles, non point riches précisément, mais à leur aise, et qui étaient renommées dans le pays circonvoisin pour leur parfait et tranquille bonheur.

Ajoutez à la charmante pastorale de Philémon et Baucis la note chrétienne ; ajoutez-y une double couronne d'enfants et de petits-enfants : et vous aurez les Faustin et les Gabin.

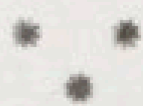


J'ai retrouvé dans un vieux manuscrit, copié lui-même sur un parchemin à moitié rongé par les rats, ce très authentique récit.

En tout autre temps que le nôtre, peut-être ne m'eût-il pas frappé... Il en est des centaines, il en est des milliers de semblables, parmi les *Acta*

Sanctorum de toutes les époques et de toutes les contrées.

Mais il m'a semblé que, dans la période où nous entrons — période de persécution savante et subtile plutôt encore que sanglante ; dans un temps aussi où la véritable notion du devoir et du bonheur tend à s'oblitérer, - il y avait un enseignemont très précieux à recueillir de l'histoire des Gabin et des Faustin.

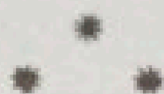


Faustin et Gabin donc, vers l'an 350 de notre ère, étaient deux jeunes chrétiens exemplaires.

Toute la semaine, eux-mêmes sous la direction de leurs vieux parents, ils dirigeaient laboureurs et vignerons. Les dimanches et les jours de fête, jamais l'idée ne leur fût venue de manquer à la loi du repos dominical. Les solennités du culte public, les prières ferventes à l'oratoire domestique, quelques causeries et quelques promenades en famille, la visite des pauvres et des malades remplissaient les jours saints, et nos adolescents y trouvaient à la fois l'accomplissement d'un devoir et une inexprimable félicité.

Nul n'eût su dire quel était le plus pieux du sage Gabin ou de l'ardent Faustin... Et pourtant l'heure approchait où l'un allait être confesseur de la foi et l'autre apostat.

Peut-être, sans avoir l'omniscience de Celui qui sonde les reins et les cœurs, un observateur attentif eût-il découvert dans la sagesse de Gabin un grain de vanité, tandis que c'était sur une inébranlable humilité que s'appuyait l'ardeur de Faustin.



Cependant les jours succédaient aux jours et les années aux années.

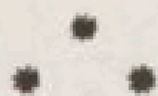
Après les fils de Constantin, le pouvoir était tombé entre les mains de son neveu Julien, ce Julien dont le nom devait être à jamais voué à l'exécration des sociétés chrétiennes, et à la vénération des impies, des francs-maçons, des solidaires.

Julien avait été chrétien. C'est bien le digne patron de ce honteux troupeau de lâches et de traîtres qui emploient contre l'Église la science dont ils sont redevables à l'Église.

Julien, qui se croyait philosophe parce qu'il était impie, inaugura l'ère de la persécution philosophique.

Assez longtemps par les bûchers, les chevalets, le glaive, la croix, les étangs glacés, les tenailles brûlantes, assez longtemps la puissance romaine avait fait des martyrs.

« Ne saurions-nous, se dit Julien, par de plus habiles cruautés, faire des renégats ? »



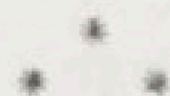
Le bruit se répandit à Augustodunum de cette révolution imminente.

Tant que ce ne fut qu'un bruit, nos deux amis ne parurent pas s'en inquiéter outre mesure.

Ou plutôt, déjà de loin se dessinaient, chez l'un et chez l'autre, ces dispositions que nous avons signalées tout à l'heure.

« Mon Dieu, protégez-nous, disait Faustin. Nous sommes si faibles ! Qui sait si les menaces, le ridicule, la perspective de languir loin des charges et dans une honteuse pauvreté, si tout cela ne va pas ébranler des courages qui eussent bravé les lions de l'amphitéâtre ? *Domine, salva nos, perimus* (1). Mon Dieu fortifiez-moi, ou sinon, je vais vous trahir. »

Gabin raillait la timidité de son ami. Et il ajoutait, comme Saint Pierre à Notre-Seigneur : « *Animam meam pro te ponam* (2).



Le gouverneur Valère est assis à son tribunal. De nombreux gardes l'entourent. Sur sa droite est un autel portatif. Sur sa gauche, à un petit bureau,

(1) Seigneur, sauvez-nous. Nous périssons.
(2) Je suis prêt à mourir pour vous !

le secrétaire ou greffier tient ses tablettes prêtes, avec quelques stylets de rechange, pour noter les réponses des accusés et la sentence du magistrat.

Quels étaient ces accusés ! Et de quel crime avaient-ils à répondre ?

Ah ! c'est une vieille histoire.

Parmi ces hommes et ces femmes, ces vieillards et ces enfants, ces soldats blessés au service de la patrie, ces sénateurs et ces avocats, pas un qui ne fût l'honneur de son pays et de sa profession ; pas un, pas une qui n'eût pratiqué, avec une simplicité admirable, les vertus les plus sublimes, entre autres cette vertu qui les comprend et les engendre toutes, la divine charité.

Ces hommes étaient des chrétiens. Leur crime était de demeurer fidèles à la foi de leur enfance ; à cette foi, pour laquelle leurs pères avaient souffert, étaient morts ; à cette foi, qui, en toutes choses, commande le bien et proscrit le mal.

On se demandait alors, comme on se demande aujourd'hui, par quelle aberration le pouvoir persécutait une religion qui fait les parents dévoués et fermes, les enfants soumis, les femmes honnêtes, les sujets fidèles, les soldats courageux et les citoyens irréprochables.

Et l'on se répondait, alors comme aujourd'hui : L'enfer les pousse, ces malheureux persécuteurs.

Quant à nous, persécutés, Dieu permet cette épreuve pour notre bien. N'a-t-il pas dit : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (1) ?

* * *

Il semble que nous ayons oublié Faustin et Gabin. Les voici cependant.

Il font partie de cette foule dont le sort va se décider dans un instant.

Ils en font partie. Mais, en même temps, leurs vertus et leurs grande influence les élèvent au-dessus du vulgaire. Il est évident que dans les yeux de ces deux hommes, la multitude cherche à lire son devoir, son intérêt, la réponse aux questions qui lui sont posées.

Oui, aux questions. Car le discours de Valère aboutit, en fin de compte, à un interrogatoire.

« Mes amis, dit le magistrat avec une apparente bonhomie, je vous ai convoqués pour vous donner un conseil salutaire, je pense.

« Vous êtes tous, ou presque tous, chrétiens. Je l'ai été, moi aussi. J'en suis revenu. Le Christianisme est une religion gênante. J'aime mieux le culte accomodant des vieilles divinités de Rome. D'ailleurs le doute, s'il pouvait y en avoir, est

(1) Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

tranché par une dépêche que je reçois à l'instant de notre magnanime empereur. Julien entend que l'on laisse aux seuls Juifs la religion du crucifié. Les citoyens, les alliés de Rome, les habitants de la Gaule, en particulier, ne connaîtront désormais d'autres dieux que Jupiter, Mars, Mercure, Pallas, Vénus, etc., etc. L'empereur tient, plus que je ne pourrais le dire, à la restauration de ce culte national et grandiose, à l'abandon des superstitions galiléennes ; il menace de sa colère les obstinés qui demeureraient chrétiens ; il promet sa faveur aux esprits sages et souples qui s'empresseront de lui obéir... »

A cet exposé de principes, nul ne répondit. Evidemment ce silence avait quelque chose d'improbateur.

Valère ne se tint pas pour battu... Il s'était fait renseigner, avant d'ouvrir la séance. Il savait parfaitement que les personnages les plus considérables de cette foule, ceux dont l'adhésion en entraînerait d'autres infailliblement, c'étaient Faustin et Gabin.

Il feignit de les découvrir.

« J'aperçois là-bas, dit-il, deux hommes qui me semblent avisés. »

Et il désignait du doigt les deux amis. « Quel est celui d'entre eux qui parlera le premier, et qui

donnera ainsi l'exemple d'une inviolable fidélité aux lois de la patrie ? »

Ni Gabin ni Faustin ne se hâtaient de prendre la parole.

Pourtant, comme ils voyaient tous les yeux braqués sur eux, comme ils entendaient un chuchotement impatient, ils se décidèrent ensemble à parler.

Faustin était calme ; Gabin, au contraire, agité ; son visage, tour à tour blanc comme la neige ou pourpre comme le soleil couchant, reflétait un trouble intérieur.

Valère s'y méprit. « Ce Gabin, dit-il à part lui, veut persister dans ses absurdes croyances. Mais il sait qu'il va lui en cuire. C'est pourquoi sur son front passent des orages. Faustin, au contraire, a la sérénité du sage, toujours prêt à obéir aux puissances.

« Ne parlez pas tous deux à la fois, dit le gouverneur. Que Faustin s'explique le premier... » Et il l'encourageait d'un geste bienveillant.

« Très illustre Valère, dit Faustin, vous avez été chrétien, dites-vous. Comment avez vous donc oublié cette parole de nos saints Livres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ? » Tel que vous me voyez, je suis tout prêt à me faire tuer pour César. Mais si César exige que, pour lui plaire, je désobéisse au Maître du ciel et de la terre,

que je sacrifie à des dieux de pierre et de bois, vous savez bien, très illustre gouverneur, qu'obéir à César serait un crime, que lui désobéir est mon devoir.

« N'est-ce pas, mes amis? » Et, ce disant, il se tournait vers la foule qui lui répondit par des bravos presque unanimes.

« Et toi? » dit Valère, en s'adressant à Gabin.

Pendant que Faustin répondait, Gabin s'était raisonné.

Il sentait bien que du côté de Jésus-Christ étaient la vérité, le devoir, la paix de la conscience.

Mais il devinait que, du côté de Valère, de Julien, de Jupiter, étaient toutes sortes d'avantages temporels auxquels il n'avait nulle envie de renoncer, qu'il convoitait au contraire et qu'il savourait par avance.

« Je ne philosophe pas comme ce Faustin, dit-il. Je suis le sujet de l'empereur. Ce qu'il m'ordonne de faire, je le ferai. Les dieux qu'il veut que j'adore seront mes dieux.

« Et, parce que je ne suis pas un rhéteur, mais un homme pratique, voici, en deux actes, ma profession de foi. »

S'avançant vers le petit autel latéral qui faisait pendant au bureau du greffier, il y brûla trois grains d'encens... Tirant de sa poitrine un petit crucifix de bois, il le foula aux pieds...

*
* *

Il y eut dans la foule des murmures d'indignation.

Le gouverneur fit arrêter, comme mutins, les plus bruyants des murmurateurs.

« Demain, dit-il, en s'adressant au reste des assistants et à celui qui avait été leur organe, demain, vous aurez de mes nouvelles.

« Toi, Gabin, viens avec moi. »

*
* *

Quelques cinquante ans plus tôt, sous Galère et Dioclétien, il y eût eu, à la suite de cette scène, du sang versé en abondance. C'est ce que faisaient observer, d'un ton de triomphe, quelques lâches acolytes de Gabin... A les entendre, il fallait bénir ce clément proconsul qui, lorsqu'il lui eût été loisible d'égorger les gens, se consentait de les emprisonner, de les exiler, de les ruiner, de leur prendre, pour les donner à d'autres, leurs places et leur fortune...

*
* *

Hier encore, Faustin et Gabin étaient deux honorables propriétaires campagnards... Cela ne pouvait durer. C'est bon pour le bon Dieu de faire luire son soleil et tomber sa pluie, sur ses amis et ses enne-

mis. César, plus équitable, entend que pas une charge, si modeste qu'elle soit, n'appartienne aux ennemis de César. Et ce n'est pas tout. Un de ces ennemis a-t-il quelque patrimoine, de l'or, des bijoux, des terres, des troupeaux, tout cela doit passer à ceux qui aiment César, et que César aime, parce qu'ils lui obéissent.

C'est ce qui arriva pour Faustin et Gabin.

Gabin était devenu le favori du gouverneur. Il habitait avec sa famille, un vrai palais à Augustodunum.

*
* *

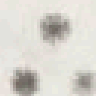
Lorsque je dis famille, heureusement pour eux, le père et la mère de Gabin étaient morts avant l'avènement de Julien. Quant à la femme de Gabin, la pieuse Tullia, elle était là au moment où l'ambitieux renia sa foi ; elle en éprouva une telle douleur qu'elle devint folle et ne tarda pas à mourir, elle aussi... La famille de Gabin, c'étaient donc seulement ses quatre petits enfants, si petits, hélas ! qu'ils glissaient, sans en avoir à peine conscience, dans l'apostasie paternelle.

Parmi ceux qui, au milieu de cette foule, en majorité chrétienne, avaient paru pencher du côté de Gabin, la plupart furent récompensés, soit par quelques fonctions grassement payées, soit par

des distributions pécuniaires et agraires qui ne coûtaient rien ni au gouvernement central ni à l'administration municipale : les sommes et les terres distribuées avaient été tout simplement confisquées sur les gens mal pensants, lesquels furent ainsi condamnés à la misère perpétuelle.

L'un des plus complètement dépouillés ce fut Faustin.

Moins de six mois après le fameux interrogatoire, Gabin était une sorte de sénateur, riche à millions ; Faustin était un pauvre, mais pauvre jusqu'à la besace inclusivement. D'affreuses douleurs rhumatismales, qu'il avait recueillies dans une chaumière ouverte à tous les vents, l'empêchaient de se livrer à quelque travail que ce fût. Il serait mort de faim, sans la charité des chrétiens, ses anciens amis, ses anciens ouvriers, qui, le considérant comme une sorte de martyr, tenaient à honneur de lui offrir, à tour de rôle, le vivre et le couvert.



Est-ce que nous terminerons ici notre histoire ? — A Dieu ne plaise !

In omnibus respice finem (1), dit le proverbe latin.

(1) En toute chose il faut considérer la fin.

Surtout, il faut voir l'intérieur des âmes, et ne s'en point tenir à l'écorce.

Or, une question capitale se pose toujours, quand on raconte quelque crime — celui de l'apostasie est des plus énormes — la question du bonheur.

C'est une banalité de dire, avec le fabuliste :

« Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

Mais, lorsque ces faux biens — ces biens incomplets, à tout le moins, et surtout éphémères — ont été achetés au prix d'un crime, non seulement l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. A moins d'une stupidité qui enlève à l'agent toute responsabilité, ou d'une de ces perversités où l'on n'arrive qu'à force de prévarication, l'or et les grandeurs, cet or maudit, ces grandeurs infâmes, nous rendent profondément misérables.

*
* *

Gabin fut heureux d'abord, ou se crut tel.

Le crut-il même ? — Il fit du moins semblant de le croire.

Lui qui avait toujours vécu d'une vie retirée, sinon pauvre du moins très modeste, il s'éblouissait lui-même, en voyant l'éclat de la majesté romaine rejaillir de Valère, le gouverneur, jusqu'à Gabin, l'ami, le second du gouverneur.

Se sentir riche, puissant, honoré, passer sa vie dans de continuels et splendides festins, c'était vraiment de quoi exciter l'envie de tous. Et, puisqu'on l'enviait, c'est qu'il était heureux.

Mais, si riche, si puissant, si envié que l'on soit, on n'est pas toujours en représentation. Il y a des moments — ne fût-ce que la nuit — où il faut bien entendre, bien écouter sa conscience.

Celle-ci n'était pas tendre à l'endroit de Gabin.

Elle le traitait carrément de misérable, d'apostat, de traître et de voleur.

Gabin essayait de répondre. Qu'eût-il répondu, que des sophismes, qui ne parvenaient pas à lui faire illusion?

De tous les pécheurs, le plus coupable et le plus malheureux à la fois, c'est le renégat.

Ceux qui n'ont pas connu la vérité, qui n'y ont trempé les lèvres que par hasard et en passant, peuvent être dans l'erreur et dans le mal avec une certaine bonne foi.

Mais celui qui a été chrétien, profondément, tendrement, longuement chrétien; celui qui a goûté combien le Seigneur est doux; celui qui a été comblé des caresses du Maître, celui-là, devenu Judas pour quelques misérables pièces de métal, comment voulez-vous qu'il ne se fasse pas horreur

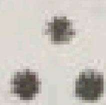
à lui-même, lorsqu'il vient à regarder dans son âme, lorsque, là même où Jésus naguère habitait, il voit grouiller de hideux reptiles?

Il n'y avait pas un an que Gabin avait été porté sur le pinacle, et déjà les jouissances de l'orgueil, de l'ambition, de la sensualité, de l'avarice n'avaient plus de saveur pour lui ; déjà il ne pouvait même plus s'étourdir. Déjà, du milieu des plus délicieux festins, alors que résonnaient autour de lui les plus suaves mélodies, il n'avait plus d'oreilles que pour les reproches de sa conscience, plus de sensibilité que pour les horribles morsures du ver intérieur.

« Oh! que je suis malheureux! » Vous croyez peut-être qu'il poussait accidentellement cette exclamation. Non, c'était comme la forme habituelle de sa respiration.

« Oh! que je suis malheureux! » murmurait-il tout bas, quand il était en compagnie. Seul, il vociférait, il rugissait : « Oh! que je suis malheureux. »

Ses remords allaient-ils donc être, comme les remords de Judas, des remords stériles?



Demandons-le à Faustin.

Faustin, nous l'avons vu, d'une honnête aisance — qui avait été son lot jusqu'à 30 ans, — était tombé dans une extrême pauvreté.

Dire qu'il était pauvre, ce n'était pas assez... Il faut dire que c'était un mendiant, et le plus dénué des mendiants.

Mais, comme pour montrer, une fois de plus, que l'extérieur n'est rien et que l'intérieur est tout; que le bonheur dépend non de la position — de la fortune, des honneurs, de la santé, des douceurs de la vie, — mais de la disposition : c'est-à-dire de l'état de l'âme, de sa tranquillité, de sa sérénité, du témoignage que, sous l'œil du maître, elle se rend à elle-même, de cette sève généreuse qui dans les cœurs chrétiens, remonte sans cesse de nous vers Dieu, pour, sans cesse, redescendre de Dieu vers nous, — ce plus dénué des mendiants était en même temps le plus heureux des hommes.

*
* *

Dans le monde, même parmi les chrétiens, on s'étonne de ce bonheur de ceux qui souffrent. C'est contraire à la nature, dit-on.

— Non, c'est au-dessus de la nature. Mais c'est strictement conforme aux enseignements et aux exemples évangéliques... de telle sorte que ce surnaturel devrait être naturel et habituel aux chrétiens.

Faustin était pénétré de ces sentiments.

Aussi était-il considéré dans tout le pays comme une prédication vivante.

Ce n'était pas qu'il fît de longs discours ...

Quand il était seul, il ne se lassait pas de s'écrier :

« Merci, mon Dieu, merci. O mon Dieu, que je suis donc heureux ! Qu'est-ce que je vous ai donc fait, ô mon Dieu, pour que vous me combliez de la sorte ? »

Il y avait des gens que ce langage édifiait ; il y en avait qu'il agaçait, qu'il scandalisait presque.

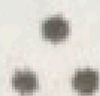
« Il faut avouer, Faustin, lui disait un jour, Martin, son ancien ami, — Martin, que Valère avait dépouillé de tous ses biens et dont il avait fait un simple soldat, d'officier supérieur qu'il était, quelques années auparavant. — « Il faut avouer, Faustin, que le bon Dieu nous traite bien durement, et que, n'était le devoir, on serait tenté de faire sa soumission à Julien, afin de rentrer dans ses bonnes grâces...Je ne puis, pour ma part, oublier le temps où j'étais *Tribunus militum* (1). Toi, Faustin, est-ce que tu ne regrettes pas tes champs et tes vignes, et cette jolie maisonnette, avec son étang poissonneux, où nous avons fait de si bonnes parties dans le temps jadis ?

(1) *Tribun des soldats*. Grade de l'armée romaine équivalant à celui de colonel.

— Mais non, mon ami, je ne regrette rien. Sans doute, je remercie Dieu qui m'avait donné jadis tous ces biens. Je le remercie bien plus encore de me les avoir ôtés... Plus je suis dépouillé, plus je ressemble au bon Maître, qui n'avait point ici-bas où reposer sa tête. Et puis d'ailleurs, il s'agissait, l'an passé, au tribunal de Valère, ou de tout perdre et garder Dieu, ou de perdre Dieu et garder ces biens misérables, qui passent comme l'ombre. Dieu a permis que je le préférasse à tout, comme c'était mon devoir. Et pour cette petite fidélité, il m'inonde de bonheur.

— Oui, c'est-à-dire que tu as à peine de quoi manger et te vêtir. Tu couches souvent à la belle étoile. Tu appelles cela du bonheur ?

— Et le témoignage de la conscience ! Ne le comptes-tu pour rien ? »

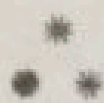


Je m'arrête...

En deux mots, Faustin continua, pendant une vingtaine d'années, à traîner une vie en apparence misérable, au fond et au vrai surabondante d'ineffables consolations.

Gabin aussi ne cessa d'éblouir ses contemporains par les dehors d'une prospérité sans cesse

croissante... Ce qui ne l'empêchait pas d'être, à l'intérieur, la proie de remords intolérables.



Un jour, il entendit parler de Faustin, qu'il avait, depuis près d'un quart de siècle, absolument perdu de vue.

C'était à un repas où étaient amoncelées, comme d'habitude, toutes les raretés gastronomiques.

Gabin, en dépit de ces raretés — auxquelles son estomac délabré lui permettait à peine de goûter — Gabin était de plus en plus malheureux.

Il sentait les mois et les ans s'accumuler sur sa tête. Sa santé s'altérait. Son crédit auprès de Valère — ou du successeur de Valère — semblait baisser.

« Dire qu'il y a des gens qui se croient heureux ! dit, tout à coup, et je ne sais à quel propos, l'un des convives.

— Le plus drôle, répondit un autre, c'est qu'il y a des gens qui sont heureux, avec tous les éléments possibles du malheur.

— Tiens, dit un troisième, c'est l'histoire de Faustin, le mendiant, surnommé l'heureux. »

Ce nom intrigua l'Amphitryon. Il fit faire des recherches, et apprit que le mendiant de si belle

humeur c'était bien Faustin, son ancien ami, lequel vivait dans une vieille cabane démantelée.

*
* *

Le lendemain matin, il se rendit au bouge de Faustin.

Faustin était en prière, dans le coin le plus abrité de la chaumine. Il se leva, et courut au-devant de son visiteur, qu'il reconnut presque aussitôt.

Il eut de cette visite une joie absolument inexprimable.

Il y avait vingt ans que s'était passée la scène qui avait fait de Faustin un martyr et de Gabin un apostat. Et il y avait vingt ans que pas un jour ne s'écoulait sans que du cœur de Faustin montât vers le ciel une prière fervente pour Gabin.

Si je voulais vous conter par le menu tous les sentiments qu'éprouva Faustin, en revoyant son ancien camarade, je n'en finirais pas... Ces sentiments du reste se peuvent résumer en deux mots :

« Mon Dieu, soyez béni, parce que vous me ramenez mon vieil ami... Inspirez-moi, pour que je vous le ramène. »

Gabin, lui, semblait un peu embarrassé.. Faustin le prit dans ses bras.

« Est-ce que je pourrais faire quelque chose pour vous? dit-il... A voir votre front plissé, on dirait que vous êtes malheureux ?

— Oh ! si je suis malheureux !... C'est-à-dire que mon malheur dépasse toute idée... Mais il ne s'agit pas de moi... J'ai entendu dire que toi, qui n'es qu'un mendiant, tu t'estimes fortuné. On assure même que l'on t'appelle couramment Faustin l'heureux. Est-ce à juste titre qu'on te nomme ainsi ?

— Oui. Mon bonheur, — comme vous le disiez tout à l'heure de votre malheur, — dépasse toute imagination.

—Mais pourquoi cette différence entre nous ? Et ne pourrais-je pas, moi aussi, être heureux?

— Rien n'est plus facile. En quoi êtes-vous malheureux? Pour parler autrement, où est le siège de votre malheur ?

— Oh ! ce siège est là, dit l'homme puissant, en portant la main à son cœur.

— Eh bien ! répondit le mendiant, si le cœur est malade, guérissez-le. S'il est déchiré par quelque épine, arrachez cette épine ou ces épines. »

Gabin ne répondit pas d'abord...

Puis, il s'écria, avec un amer gémissement :

« Jamais je n'en aurai le courage.

— Dieu est bon, dit Faustin. Il vous aidera....

En attendant, dites-moi donc quelle est cette épine.

— Dis-le toi-même, afin que je voie si nous sommes d'accord.

— Volontiers. Il y en a deux. La première, c'est cette lâcheté que vous eûtes, il y a vingt ans, de renier votre Dieu. La seconde, c'est la cupidité qui vous fit solliciter, accepter du moins, des mains de Valère, les biens de votre prochain.

Comment auriez-vous la paix de l'âme, quand vous savez que vous êtes un rebelle et un voleur, rebelle envers Dieu, voleur du bien de vos frères?

— Que faire alors?

— Revenir à Dieu, restituer le bien du prochain.

*
* *

— Je le savais, dit Gabin. Mais c'est se jeter dans la misère ; c'est devenir mendiant comme toi.....

Je répète que jamais je ne pourrai... »

Et il partit...

« Vous reviendrez » dit Faustin.

*
* *

Il revint.

Il fit causer l'heureux mendiant. Il se convainquit que le bonheur de Faustin n'était ni une fiction ni un vain étalage philosophique.

Il prit son courage à deux mains... Il alla trouver le successeur de Valère, lui portant les insignes de ses dignités... « Je suis chrétien, dit-il, cela vaut mieux que d'être consul ou préteur. »

Puis il rechercha ceux que jadis Valère avait dépouillés de leurs biens, pour enrichir Gabin le renégat, et il leur rendit — ou à leurs héritiers ou aux pauvres — tout ce qui grevait sa conscience. Un seul parmi ces dépouillés refusa de rentrer en possession de son avoir.

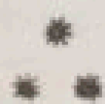
Ce fut Faustin.

« La pauvreté, dit-il, m'a été trop douce pour que je l'échange même contre la plus modeste aisance. Mendiant je suis ; mendiant je veux mourir.....

Gabin lui dit : « Accorde-moi du moins une faveur; c'est que nous mendiions ensemble. »

Faustin ne demandait pas mieux.

« Mon Dieu, dit-il, je ne croyais pas que vous pussiez encore ajouter à la joie de ma pauvreté... Mais vraiment, en me donnant cet ami, ce compagnon, vous me rendez les actions de grâces impossibles. »



Dès lors, au fond de la petite cabane, il y eut deux grabats, au lieu d'un. Et lorsque approchait

l'heure du souper, au lieu d'une voix sollicitant la charité des voyageurs, il y eut un duo.

Là où ce duo était le plus touchant, c'était lorsqu'il s'élevait vers le ciel et que les deux amis s'écriaient à l'unisson :

« Merci, mon Dieu, de nous avoir rendus heureux l'un par l'autre ! Merci de nous faire comprendre, de nous faire savourer par notre propre expérience, cette belle parole des Livres Saints : *Heureux les pauvres !*

DEUX FRÈRES

I

Auguste et Victor Gambier étaient deux frères jumeaux avec lesquels je fus au petit séminaire de Sainte-Berthe, de 1832 à 1838.

Excellent établissement que ce petit séminaire de Sainte-Berthe, mais qui n'avait guère de séminaire que le nom.

Sur 25 à 30 élèves qui en sortaient chaque année, c'est tout au plus si 8 ou 10, les vacances passées, entraient au grand séminaire. Mais, par exemple, presque tous les autres se promettaient de rester bon chrétiens, dans le monde, et presque tous se tenaient parole.

Auguste et Victor avaient pour père un honnête et riche notaire de Saint-Gauthier. Honnêteté, richesse, deux qualités qui ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre.

Jusqu'en 1836, nos deux frères comptaient, le

baccalauréat passé, faire leur droit, pour suivre l'une des carrières dont le droit est la préface obligée : magistrature, barreau, notariat, bazoche.

Comment se fait-il que, dès la rentrée 36-37, ils portaient la soutane et disaient hautement à qui les voulaient entendre, qu'ils se feraient prêtres?

Est-ce parce que leur père et leur mère étaient d'une piété admirable,et que nos jumeaux voulaient marcher sur ces traces bénies ? — Cela ne suffit pas. On peut être un chrétien fidèle, un ardent enfant de l'Eglise, et n'avoir aucun attrait pour l'état ecclésiastique.

Or, tels étaient, jusqu'en juillet 1836, Auguste et ictor.

A leur pieuse adolescence succédait leur pieuse jeunesse. Ils aimaient le bon Dieu de toutes leurs forces. Ils espéraient bien qu'ils l'aimeraient toujours... Quelquefois, dans les vacances, ils avaient vu, ils avaient entendu des hommes insoucieux des choses religieuses, que dis-je ? des impies. Ils en avaient été révoltés. Surtout ils avaient plaint ces pauvres égarés. Ils demandaient à Dieu de permettre qu'un jour ils ne fussent pas seulement bons chrétiens pour leur propre compte, mais qu'ils travaillassent à répandre autour d'eux la connaissance et l'amour de la religion, qu'ils en fussent, partout et toujours, les intrépides champions.

Dieu allait les exaucer... plus que les exaucer.

C'était pendant les vacances.

Auguste et Victor couchaient tous deux dans une chambre haute, d'où la vue s'étend sur la campagne voisine, et où le soleil se chargeait, chaque matin, de les éveiller de bonne heure. Ce matin-là, comme ils se mettaient sur leur séant, pour le premier signe de croix et la consécration à Dieu du jour qui commençait,

« *Ave*, *frater dilectissime* (1),. » dit Victor. J'ai quelque chose de grave à te communiquer.

— Et moi aussi, dit Auguste.

— J'ai eu un rêve.

— Tiens, moi aussi.

— Je crois qu'il vient de Dieu.

— Et moi de même.

— On nous disait, ces jours-ci, que la religion est menacée par les uns, abandonnée par les autres. Nous lui devons tout, à cette sainte religion. Il me semble que je me sens appelé à faire quelque chose pour elle.

Victor allait dire encore une fois : Et moi aussi.

— Mon frère, dit-il plutôt, conte-moi donc ton rêve par le menu. Je verrai bien si c'est aussi le mien.

— Soit.

Je ne faisais que m'endormir. Il me sembla que

(1) Bonjour, frère chéri.

le Seigneur Jésus m'apparaissait. Il était beau, d'une beauté que j'appellerais éblouissante, si son éclat n'eût été tempéré par une expression de bonté céleste qui me rassurait et me transportait à la fois.

« Mon fils, me dit le bon maître, voici déjà quelques années que l'Église est persécutée avec un redoublement de fureur. Des crises plus nombreuses et plus violentes encore se préparent pour elle. Quand la patrie est en danger, tous ses enfants s'arment pour la défendre. L'église est en péril. Ses défenseurs sont peu nombreux. Ses défenseurs, c'est-à-dire ses ministres, non seulement ils sont chassés, mais on se plaint qu'ils ne se recrutent guère que dans les rangs inférieurs de la société.

« Tu es riche, Auguste, bien élevé. Tu es chrétien; tu comprends qu'en dehors du christianisme il n'y a, pour les nations comme pour les individus, ni bonheur ni sécurité, aucun lien moral ou social.

« Ces choses que tu penses, si tu les disais à ceux qui ne les pensent pas, qui ne les pensent plus. Cette fortune, cette bonne éducation, tous ces projets d'avenir, c'est si peu de chose que ce n'est presque rien.... Ce rien je te le demande... *Tu me sequere*... (1). »

Pendant qu'Auguste parlait, Victor l'écoutait d'une oreille ravie.

(1) Suis-moi.

Quand Auguste eut fini, Victor répondit d'une voix que l'émotion rendait tremblante,

« O mon frère, bien sûr, nous avons vu Dieu, et Dieu nous appelle.

« Tout ce que tu viens de me raconter, je l'ai vu et entendu moi aussi.

« Ne sommes nous bien heureux d'avoir été jugés dignes de sacrifier à ce bon maître le peu que nous valons ? »

Et les deux frères de s'habiller en silence.

II

« Mon frère, dit tout-à-coup Auguste, nous nous disposons, n'est-ce pas, à aller demander à nos parents la permission d'entrer au grand séminaire.

— Oui, mon frère.

— Oui, mais ne songes-tu pas quel chagrin céla va leur causer, à ces chers parents?

— Le bon Dieu leur donnera des forces. Ils l'aiment tant.

— C'est égal, prions pour eux......»

Et les deux enfants s'agenouillèrent, dirent un *memorare*, et entrèrent chez leurs parents.

« Quel aspect solennel ! », dit le père, en voyant l'expression sérieuse des deux jeunes gens.

Victor, le plus résolu, prit la parole, raconta son rêve et celui d'Auguste, fit remarquer l'étonnante coïncidence des deux visions. Ils avaient vu le Seigneur. Ils l'avaient entendu aussi... Quelles choses il leur avait dites ! Est-ce qu'il y avait quoique ce fût à y répondre ? Oh ! non. Dieu avait parlé. A eux d'obéir. Mais, pour obéir à Dieu, il fallait l'agrément de leur parents. »

Encore une fois, les deux enfants se mirent à genoux.

« Cher père, cher mère, bénissez-nous. Et permettez qu'à la rentrée, au lieu de commencer notre droit, nous allions à Saint-Sulpice. »

Le père et la mère étaient pris au dépourvu... »

Entendons-nous bien, cependant.

Il en était d'eux comme d'un juste à qui Dieu vient tout d'un coup redemander son âme. Cette terrible apparition de la mort est subite, mais non imprévue, pour le vrai chrétien : toute sa vie a été consacrée à s'y préparer.

Ainsi, à cette nouvelle du départ prochain de leurs enfants, M. et Mme Gambier ressentirent sans doute une douleur aiguë, et à laquelle ils ne s'attendaient point. Mais ils s'étaient toujours considérés comme les usu fruitiers seulement des biens que le ciel leur avait départis. Dieu, le vrai propriétaire, était le maitre de reprendre ce qu'il avait prêté seulement.

Ils se regardèrent d'un regard désolé, mais soumis, et ce regard voulait dire : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sit nomen domini benedictum* (1).

Après avoir échangé ce regard, comme la mère dont le cœur est vaillant, mais l'enveloppe fragile, avait grand'peine à contenir ses sanglots, le père parla.

Je ne vous dirai pas ses paroles : les anges, je le crois, se penchèrent pour les écouter et seuls pourraient les répéter dignement.

Elles se résumaient en ceci : « Vous l'avez bien dit, mes enfants. Quand Dieu appelle, il n'y a qu'à suivre... Et je crois qu'il vous appelle. Mais vous pouvez vous tromper ; vous êtes si jeunes. En tout cas, votre mère et moi, nous craindrions par dessus tout de nous mettre en travers de votre vocation. Donc, à la rentrée, vous irez à Saint-Sulpice, au lieu de commencer votre droit... Vos supérieurs verront bien si vous êtes appelés. »

Les enfants étaient demeurés agenouillés. Ils se relevèrent et tombèrent dans les bras de leurs parents.

« Allez, mes chéris, dit la mère, allez où Dieu vous veut... Avec vous, s'envolent la douceur et le charme de la maison. Mais qu'importe ! A vous et à nous, Dieu sera tout. »

(1) Le Seigneur nous les avait donnés; le Seigneur nous les reprend; que le nom du Seigneur soit béni ! »

III

Les deux mois de vacances passèrent comme un jour.

Sans doute M. et Mme Gambier souffraient de leur sacrifice, comme s'il eût été consommé. Auguste et Victor souffraient de voir et de faire souffrir leur parents.

Mais les uns et les autres savaient qu'ils faisaient la volonté de Dieu. Une paix ineffable habitait leurs âmes : dans le sens le plus élevé du mot, ils étaient heureux.

Les deux frères entrèrent à Saint-Sulpice.

C'était pendant les tristes années qui suivirent 1830.

On était censé avoir un gouvernement conservateur. Et,avec la complicité de ce gouvernement, l'archevêché étais mis à sac, l'archevêque de Paris était obligé de se cacher. Les prêtres étaient en butte à toutes sortes de petites — et de grosses — vexations. Dans beaucoup de grandes villes, ils n'eussent pu sortir en soutane sans courir de sérieux dangers.

Q'importait à nos jeunes amis! Ou plutôt c'étaient là pour eux autant de motifs de persévérer dans

leur généreuse résolution. « Mon Dieu, disaient-ils souvent,on vous insulte, on vous délaisse. Comment ne vous serions-nous pas éternellement reconnaissants de ce que vous nous admettez à ce poste d'honneur de vous adorer, de vous aimer, de vous suivre... de souffrir pour votre nom. »

Et quand, les jours de sortie, ils tenaient ce langage devant leurs parents, ceux-ci levaient les yeux vers le ciel.

« Merci, mon Dieu, disaient-ils, de nous avoir donné de tels enfants . Que rien n'entrave leur sainte vocation ; ou, si des obstacles se dressent sur leur route, que, grâce à vous, ô mon Dieu, ils les franchissent à tout prix... »

Il y avait deux ans que Victor et Auguste étaient au séminaire .

C'était, encore une fois, la saison des vacances. Les deux frères, après six semaines passées à la petite campagne de leurs parents, allaient bientôt rentrer à Saint-Sulpice.

Ils occupaient cette même chambre à deux lits où,à la suite du double rêve que nous avons raconté, leur vocation avait éclaté tout d'un coup.

« Victor, dit, un matin, Auguste à son frère , te souviens-tu de notre rêve d'il y a deux ans?

— Comment l'aurais-je oublié ?

— Sans doute... Mais au fond de ton âme,n'en-

tends-tu pas comme une voix qui t'appelle à aller plus loin, à monter plus haut ?

— Oui, mon frère, et je suppose bien que tu l'entends aussi... Toutes ces vacances, nous avons lu la vie de saint Ignace. Notre bon curé nous a enseigné à faire la méditation dans les exercices de ce grand maître de la vie spirituelle.

— Oui ; et d'autre part, il n'est bruit dans la ville que des misères que l'on fait à nos voisins, les jésuites de ***. Je dis misères ; il serait plus exact de dire persécutions.

— Bref, tu crois, n'est-ce pas, Auguste, que la même voix qui nous appelait, il y a deux ans, au séminaire, aujourd'hui nous appelle au noviciat. »

Il se trouva que, cette fois-ci comme la première, les deux frères étaient absolument d'accord. Celui qui les voulait prêtres en 1834, en 1836 les voulait jésuites.

Dieu sait bien à quels cœurs il demande ces ascensions successives dans la voie du sacrifice.

Ce sont des cœurs vaillants qui ne marchandent pas.

Outre qu'il les appelle à participer à l'immolation de la croix, Dieu fait une grâce à ces âmes d'élite : il leur montre le chemin dans un jour si éclatant que l'ombre d'une hésitation sur la volonté divine, sur leur devoir à elles, n'est pas possible.

Pas plus que quand il s'agissait du séminaire, maintenant qu'il s'agissait du noviciat, M. et Mme Gambier n'hésitèrent un instant.

Le 1er octobre 1836, Auguste et Victor entraient à Saint-X...

IV

Je ne dirai rien des premières années passées à Saint-X...

Parmi tant d'angéliques jeunes hommes qui habitaient le fameux noviciat et s'y préparaient à ces luttes multiformes, pain quotidien des enfants de saint Ignace, Victor et Auguste ne cessèrent jamais d'être des premiers.

Vers la fin de 1838, leur père mourut... de la mort des saints, de cette mort sereine qui couronne les vies humbles et ardentes.

Ce bon M. Gambier! une chose surtout avait adouci, ce n'est pas assez, avait réjoui ses derniers instants : la pensée du beau dévouement de ses fils. Hélas, il était mort à temps.

Quand Mme Gambier eut perdu son fidèle compagnon, celui sur le bras, sur le cœur duquel elle s'était toujours appuyée, la pauvre femme ne fut plus elle-même. Voici donc ses fils comme disparus

pour elle, au moment où ils lui devenaient indispensables. Les voici destinés à être persécutés en France, s'ils n'allaient à Cayenne mourir de la fièvre jaune, ou dans les iles lointaines se faire manger par les sauvages... Cette perspective envahit et obséda sa pauvre tête desemparée... Mme Gambier oublia son sacrifice, ses promesses : elle avait donné ses fils à Dieu ; elle voulût les lui reprendre, les lui disputer au moins.

Quelque chose lui disait qu'elle faisait mal ; qu'elle attristait — si c'était possible — l'âme de son saint mari, qu'elle remplissait auprès de ses enfants l'office de l'esprit tentateur.

Excusez-la. Elle avait, pour ainsi dire, perdu le sens.

Un jour, elle réunit ses fils.

Elle leur dit comme elle était malheureuse ; que sa santé elle-même avait ressenti un terrible ébranlement. « La pensée, mes chers enfants, des dangers de toute sorte que vous allez courir, cette pensée ne me quitte pas. Je sens qu'elle me fait mourir à petit feu... »

Auguste voyait que sa pauvre mère allait se griser de ses propres paroles. Il essaya — hélas ! que c'est chose difficile et délicate pour un fils de ramener sa mère à la foi et à la raison — il essaya de faire appel à ces sentiments généreux et confiants qui lui étaient naguère si habituels.

« Dieu vous soutiendra, ma mère. Quant à nous, il nous appelle — notre bien aimé père et vous, chère mère, vous l'avez bien des fois reconnu, — il nous appelle à cette milice d'avant-garde , la sainte compagnie de Jésus. Boucher nos oreilles, retourner en arrière serait lâche et coupable. Vous dites que la compagnie est en butte à toute sorte de calomnies et de persécutions.... Et c'est à un pareil moment que nous la quitterions ! Oh ! nous ne serions pas vos fils... »

Victor, au contraire, sans abonder absolument dans le sens maternel — retenu qu'il était par une sorte de respect humain — Victor se sentait ébranlé.

Etait-ce par les larmes de sa mère ? — Un peu. Mais je crois qu'il y avait dans son fait un certain fond d'égoïsme et de curiosité mondaine... Il n'était pas fâché de donner à ces vilains sentiments le beau nom de piété filiale.

Il s'expliqua plus nettement, dans un entretien qu'il eut, le lendemain, avec Auguste.

Comme Auguste paraissait profondément affligé de la faiblesse de Victor, et cherchait à réveiller par de tendres reproches la conscience de son frère, celui-ci — preuve qu'il avait tort, — se montra légèrement agacé.

Ses raisonnements n'étaient que des sophismes qui, deux mois plus tôt, eussent excité sa pitié.

« Après tout, disait-il,on n'est pas forcé d'être jésuite. Je serai prêtre. Quoi de plus utile qu'un bon prêtre de paroisse ? — Et puis avons-nous le droit d'abandonner ainsi notre bonne mère, veuve, âgée, infirme ? — Je la prendrai avec moi, dans mon presbytère de campagne. Dis-moi, toi, que fais-tu du quatrième commandement ? »

La réponse était facile. Victor avait-il,oui ou non, la vocation religieuse ? il l'avait eue assurément ; il l'avait encore, le mois passé. Elle lui manquait aujourd'hui... N'était-ce pas sa faute ?

Avec un mélange touchant de tendresse et d'autorité, le frère fidèle essaya de ramener le frère infidèle...

Il n'y réussit point.

Chacun suivit sa voie. Les vacances terminées, Auguste rentra au noviciat; Victor, retourna au séminaire.

V

Tout n'est pas rose dans la compagnie de Jésus, même quand on y entre et qu'on y persévère avec une de ces vocations profondes et tenaces sur lesquelles nul ne saurait se méprendre.

Les épreuves qui le concernaient lui seul

n'étaient rien pour l'âme généreuse d'Auguste.

Mais celles-là le touchaient et le blessaient au point sensible du cœur qui atteignaient sa mère... Il l'aimait tendrement ; se souvenant de tout ce qu'il lui devait, surtout du pieux empressement avec lequel elle secondait jadis, bien loin de l'entraver, la vocation de ses fils. Il l'excusait maintenant, et mettait sa résistance sur le compte de la maladie.

Quelle douleur, quand, au noviciat, puis plus tard dans un collège lointain, ou il renplissait les humbles fonctions de maître d'études,puis au fond d'une mission ou il soignait les pestiférés, quelle douleur quand, recevant une lettre de Saint-Gauthier et reconnaissant l'écriture de sa mère, il ne trouvait dans cette lettre que des reproches !

Auguste souffrait, offrait ses souffrances à Dieu pour sa mère et son frère, et répondait des choses si tendres et si sensées, si pleines de tact et de grâce, sans ressembler le moins du monde à un sermon, ses lettres respiraient tellement la suavité divine, que bientôt sa mère fut reconquise...

Un jour elle écrivit ces mots, qui furent à la fois pour Auguste un baume incomparable et un vrai chagrin : « Après tout, mon cher enfant, je crois que tu as bien fait, et que c'est moi qui ai perdu la tête... J'en demande pardon à Dieu et à toi...

Ecris-moi souvent... Prie pour moi... Prie surtout pour ton frère. Hélas ! pourquoi n'a t-il pas imité ton courage ? Je suis très inquiète de lui... »

Oui, sans le savoir, c'est Victor qui a ramené sa mère à une plus équitable appréciation des choses et des gens.

Le séminaire, c'est très bien, quand, pour y entrer, on quitte le monde. Mais quand, pour y entrer, on quitte un noviciat religieux, en général, c'est descendre que d'entrer au séminaire... Une fois qu'on a commencé de descendre, pourquoi s'arrêter à une marche plutôt qu'à une autre ?

Victor avait dit, pour sortir de Saint-X. : « Après tout on n'est pas obligé d'être jésuite. » — Ce qui était une niaiserie. Sans doute, on est pas obligé d'être jésuite, quand on n'en a pas la vocation. Mais, quand on a la vocation, on y est obligé.

Au bout de deux mois, il se trouva que Victor, jadis si fervent à Saint-Sulpice, était dissipé, distrait, paresseux, tiède, qu'il se disait volontiers à lui-même bien bas, bien bas : « Après tout, on n'est pas obligé d'être prêtre. Il vaut mieux être un bon laïque, qu'un mauvais, même qu'un médiocre ecclésiastique... Et puis, dans le monde, je serai bien plus à même de rendre service à ma mère... »

Bref, il fit bien de se retirer, de lui-même... Ses supérieurs allaient lui signifier poliment son congé,

en lui disant qu'il n'avait pas l'esprit de la maison.

Il entra dans les chemins de fer.

Comme il était très intelligent, un brin ambitieux et qu'il avait quelques belles protections, il avança rapidement.

Il passait pour très heureux... Il chercha à se persuader qu'il l'était en effet.

Dans le monde il s'étourdissait.

Mais, quand il était seul, s'il voulait un instant être de bonne foi avec lui-même, il reconnaissait qu'il était très malheureux.

Il se maria.

Il épousa une charmante jeune fille, une excellente chrétienne.

Avec tous les éléments d'un bonheur vrai et profond, il n'eut même pas la paix. Sa femme le surprenait souvent en larmes, l'expression navrée...

D'où cela venait-il ?

« Il vaut mieux, avait-il dit en quittant le séminaire, être un bon laïque qu'un prêtre médiocre. »

Assurément. Mais celui qui a la vocation d'être un bon prêtre, s'il ferme volontairement l'oreille à cet appel d'en haut, serait-il même un médiocre laïque ?

Dieu pourtant écouta les prières de la mère et

du frère. Il se souvint de l'enfance et de la première jeunesse de Victor, si ferventes.

Il lui envoya cette terrible et souvent miséricordieuse messagère, la mort.

Victor était sur son lit d'agonie, entre sa femme, sa mère et Auguste qui revenait d'Afrique à temps pour assister le pauvre moribond...

Il cherchait à les consoler les uns et les autres.

« Je ne pourrai jamais, dit-il, assez remercier Dieu de me faire mourir jeune... J'ai fait la sourde oreille à l'appel de Dieu.

Au lieu d'être un bon jésuite, je n'ai été ni un bon prêtre, ni même un bon laïque. Mes remords me tourmentaient tellement que, si j'eusse vécu quelques mois de plus, j'eusse cherché à tuer ma foi pour faire taire mes remords. »

Victor mourut... Sa veuve, comme pour payer la dette du défunt, entra au couvent.

Auguste traversa, et traverse encore, toute sorte d'épreuves. De près ou de loin, il est toujours la consolation et le saint orgueil de sa mère.

S'il fallait une conclusion à cette histoire, je dirais que le plus grand des malheurs, c'est de manquer à sa vocation ; que ceux-là, au contraire, qui s'y attachent à jamais et *quand même*, goûtent dès ici-bas, une paix et une joie inexprimables.

Non seulement ils la goûtent, mais ils la propagent autour d'eux.

Je m'honore de connaître le P. Auguste. Quand il a quelque peine, il me suffit de le voir pour me sentir tout de suite consolé, fortifié, rasséréné.



LE RÉVOLVER

Rien, dit le catéchisme, n'arrive en ce monde sans l'ordre ou sans la permission de Dieu.

C'est une belle parole, et que nous devrions porter toujours avec nous, pour la savourer, surtout alors que la Providence semble nous abandonner.

Après tout, *unum est necessarium* : le salut. Qu'importe le chemin, pourvu que l'on arrive au but?

Quand le baron de Chantal fut tué à la chasse par un de ses amis, quel malheur, si l'on envisageait les choses au point de vue purement humain ! — Quel heureux accident au contraire, si l'on considère tous les biens qui en sortirent ! Le baron n'eut pas l'ombre de rancune contre son meurtrier ; il mourut dans les sentiments de la plus exquise piété. La baronne aussi pardonna ; elle fut le modèle des veuves et des mères. Puis, elle fonda, de compte à demi avec saint François de Sales, cet ordre aimable de la Visitation, qui,

depuis bientôt trois siècles, a sauvé des milliers et des milliers d'âmes.

Quelle est la source de tant de bénédictions? L'arquebusade du bois du Vic.

Cet exemple m'est revenu en mémoire pendant cet été, où les accidents de chasse, de natation et de canotage ont été si nombreux.

Sans compter tant de merveilles de la miséricorde divine qui nous seront révélées au dernier jour, j'ai été moi-même témoin d'un drame dont je veux vous dire les détails navrants et les admirables conséquences.

C'était au village de Saint-Gorgon.

Les ponts et chaussées y faisaient faire — ainsi que dans plusieurs communes voisines — des études préparatoires à l'établissement d'un canal ou d'une route, je ne sais au juste lequel.

Ils avaient quelques agents, conducteurs ou piqueurs, venus du chef-lieu et qui, dans chaque localité, prenaient comme aides de camp des petits jeunes gens du pays.

A Saint-Gorgon, les travaux avaient commencé un certain mardi ; et, parmi les auxiliaires les plus intelligents de MM. des ponts et chaussées, on comptait le jeune Aristide Clouet, sorti, depuis trois ans, de l'école des frères, et qui, tout en tra-

vaillant aux champs avec son père, avait conservé un goût très vif et une rare aptitude... pour les mathématiques.

Il avait aussi conservé une grande vénération pour ses anciens maîtres, qu'il ne rencontrait jamais sans les saluer. Inutile de dire qu'il était, pour son père et sa mère le plus tendre des fils.

Hélas ! le seul père et le seul maître qu'il eût abandonné, c'était le maître par excellence et ce père céleste duquel descend toute paternité.

Comment en eût-il été autrement ?

Saint-Gorgon ressemble aux trois quarts et demi des villages de France.

On y fait sa première communion. Quelquefois on la renouvelle. La plupart des filles jusqu'à leur mariage, communient à Pâques, quelques-unes même aux bonnes fêtes. Mais de trouver un garçon qui persévère, passé quatorze ou quinze ans, je vous en défie.

Aristide avait donc suivi la loi commune : il avait peu à peu déserté l'église et planté là, comme une défroque d'enfance, tous ses devoirs envers Dieu.

Pourtant, par je ne sais quelle heureuse inconséquence, il avait continué d'aller à la grand'messe et ne travaillait guère le dimanche qu'en cas d'absolue nécessité.

Aussi, lorsque, le samedi soir, Aristide eut terminé sa journée avec M. le piqueur Doutrelaine, il fut fort étonné que celui-ci lui dìt : « A demain, 10 heures, heure militaire.

— Mais c'est demain dimanche, fit Aristide : et 10 heures, c'est précisément l'heure de la messe.

— Eh bien, après ! dit le piqueur. Je ne te croyais pas si dévot. D'ailleurs, les ordres de l'administration sont formels... Après cela, si tu en as assez de ces bonnes journées à 5 fr., tu n'as qu'à parler. Les amateurs ne manqueront pas pour prendre ta place. »

Aristide aimait beaucoup ces bonnes journées. Il n'allait à la messe que par routine. Il avait grand'-peur de passer pour un clérical.

« Oh ! monsieur Doutrelaine, dit-il, tout cela c'était l'histoire de rire. Comptez sur moi, demain, 10 heures, au pré de la Godinière, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Aristide fut un peu embarrassé, le lendemain, pour dire à sa mère qu'au lieu d'aller à la messe, il travaillerait, comme un jour de la semaine, avec les ponts et chaussées.

La mère eut du chagrin.

Aristide l'embrassa. « Que voulez-vous, mère ? dit-il, il n'y a pas moyen de faire autrement. »

Avec des mœurs chrétiennes, la mère eût répondu :

« Oui, tu penses aux 5 francs. Qu'importent les 5 francs ! Il faut avant tout que nous fassions notre devoir ; et le premier de nos devoirs, c'est notre devoir envers Dieu. »

Ce langage, son fils ne l'eût pas compris. Elle eût à peine osé le lui tenir, habituées que sont ces pauvres femmes — aux champs comme à la ville — à être chrétiennes pour leur propre compte, mais à *respecter* l'indifférence ou l'impiété de messieurs leurs époux, même de messieurs leurs freluquets de fils...

Elle se contenta de dire : « Mon pauvre enfant, j'ai bien peur que Dieu ne bénisse pas ce travail du dimanche... »

Elle fut triste toute la matinée. Elle le fut bien plus encore lorsque, ayant *croisé* M. le curé sur la place du bourg, M. le curé lui dit :

« Mère Clouet, je viens de rencontrer votre fils, en bourgeron bleu, et portant tout l'outillage de ce godelureau des ponts et chaussées... Ils pourraient bien pourtant se dispenser de venir débaucher nos jeunes gens.

— Que voulez-vous, monsieur le curé, dit la pauvre mère. Je n'en puis mais. »

Voici nos deux jeunes gens au pré de la Godinière.

Un troisième personnage est avec eux, Nicolas, le charretier, racolé pour faire *la grosse ouvrage...* C'est un brave homme, lui aussi, un honnête homme... si tant est qu'on puisse être un honnête homme quand on a tiré son chapeau à la Religion, et qu'on ne rend pas plus de culte au Dieu créateur qu'à l'éléphant blanc de Siam ou aux crocodiles du Nil.

Je ne vous dirai pas au juste à quelle besogne se livra l'intéressant trio. Ils travaillaient de bon cœur, ayant tous trois bon caractère et se traitant mutuellement avec une grande cordialité. Je ne vous dirai pas, dis-je, à quelle besogne ils se livrèrent, étant, quant à moi, très peu compétent sur ces matières.

Toujours est-il que, vers deux heures, après avoir opéré longtemps en plein soleil, ils éprouvèrent le besoin de se reposer et de se restaurer, et qu'ils s'assirent, pour prendre leur repas, à l'ombre d'un gros châtaignier.

Le veau froid et le fromage de gruyère, assaisonnés de la sauce du cuisinier spartiate, et arrosés d'une piquette locale, que sa fraîcheur rendait exquise — ils l'avaient déposée, dès leur arrivée, dans un ruisseau voisin, — tout cela eut bien vite

réconforté nos travailleurs, et ils allaient se remettre à l'ouvrage.

« Tiens, dit tout à coup Aristide, qu'est-ce que vous avez donc dans votre poche, monsieur Doutrelaine ? On dirait un pistolet.

— Non, c'est un revolver. »

Ni Aristide, ni le gros Nicolas ne savaient ce que c'était qu'un revolver.

Doutrelaine le leur explique, leur montre l'instrument. Ils le regardent avec curiosité.

« Il n'est pas chargé ? dit Aristide.

— Bien sûr qu'il ne l'est pas... Tiens, vois plutôt... » Et il fait semblant de le viser.

— Non, s'écrie Aristide. On dit qu'il ne faut jamais jouer avec les armes à feu. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Innocent ! Comment veux-tu qu'une arme parte, quand elle n'est pas chargée ? »

Aristide allait répliquer, je suppose, qu'on pouvait se tromper, croire l'engin non chargé, tandis qu'il l'était.

Il n'eut pas le temps de faire son observation. Doutrelaine, absolument sûr de son fait — se trompant cependant — fit semblant de vouloir brûler la cervelle à son auxiliaire.

Le fait est que celui-ci roula par terre, comme foudroyé.. il avait une balle dans la tête.

Désespoir de Doutrelaine. Sans Nicolas, il allait, je crois, faire une autre expérience et se tuer, après avoir blessé mortellement Aristide.

Plein de bon sens, Nicolas se dit qu'Aristide n'était pas encore mort. Il le chargea sur ses épaules, et, suivi de Doutrelaine, qui était blanc comme un linge, il se dirigea vers l'habitation des Clouet.

Je n'essayerai pas de vous peindre la profonde douleur du père, de la mère, des deux petits frères.

Le père, homme colossal et d'une force herculéenne, était comme hébété. La mère conservait plus de sang-froid, juste assez pour comprendre qu'elle ne pourrait, à elle toute seule, tenir tête aux difficultés et aux complications de la situation.

« Va, dit-elle à Nicolas, va vite chercher M. le curé et ma sœur supérieure. »

Pendant que Nicolas court faire la commission, la mère place Aristide dans un lit bien blanc et se met à étancher le sang qui sortait abondamment de la blessure.

Doutrelaine était assis sur un escabeau, pleurant toutes les larmes de ses yeux et répétant : « Oh ! que je suis malheureux ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Nicolas avait raconté la chose *grosso modo*...

« Ainsi, monsieur, dit la Clouette en s'arrêtant

devant Doutrelaine, ainsi c'est vous qui avez tué mon enfant ! »

— Oh ! madame, ne dites pas cela. C'est le revolver qui l'a tué. Moi, je ne croyais pas que le revolver fût chargé.

— Est-ce que vous ne deviez pas le savoir ? Et ne pouviez-vous vous en assurer qu'en visant sur mon pauvre Aristide... ? »

Le cœur de la pauvre mère était plein. Pourtant, je ne sais comment, à ce moment elle se souvint du *Pater*, et se rapprochant de Doutrelaine :

« Excusez-moi, monsieur, je sais bien que vous ne l'avez pas fait exprès, et je vous pardonne votre imprudence. Au moins, priez Dieu qu'il me rende mon enfant.

— Oh ! madame, je voudrais que Dieu prît ma vie pour la sienne. »

M. le curé arrive. Il a une bonne parole pour chacun, pour le blessé d'abord, dont toute la connaissance paraît s'être réfugiée dans ses yeux et qui, d'un regard, remercie le curé — puis pour le père qui semble ne voir ni n'entendre — pour la mère au cœur déchiré — pour le meurtrier involontaire, qui ne peut s'empêcher de s'écrier : « Oh ! c'est encore moi qui suis le plus malheureux ici ! »

Ma sœur supérieure, arrive aussi, avec sa petite pharmacie... Elle bassine, puis bande la plaie.

Puis, s'adressant à M. le curé et à la mère : « Mais il faut absolument un médecin. D'après ce que dit le bon Nicolas, la balle est logée dans la tête. La première chose est de l'extraire, si faire se peut. »

Il n'y a pas de médecin à Saint-Gorgon. Mais il y a une station de chemin de fer et un télégraphe.

« Je vais mander un médecin de Prébois et un de Sainte-Agathe, » dit le curé.

Il court à la station, et a bien vite fait de libeller et d'expédier deux télégrammes.

Puis il revient chez les Clouet.

La sœur et lui se partagent le soin de tous ces affligés.

L'heure du souper arrive. Ni le prêtre, ni la religieuse n'y songent seulement ; et quand Marguerite veut les y faire penser :

« Non, bonne Marguerite, disent-ils tous deux, nous n'avons pas appétit. Notre place est près de vous. Nous ne vous quitterons que quand un des médecins au moins sera venu pour vous tranquilliser. »

Le bon Clouet ne sait pas ce que disent religieuse et curé. Il sent que ce sont de douces paroles, que ces deux êtres excellents sympathisent à sa cruelle douleur et la voudraient soulager.

Et quand le curé ajoute : « Surtout, Baptiste, pensez que la vie et la mort sont entre les mains

de Dieu, » Baptiste se met à genoux, fait un grand signe de croix et récite un *Pater*, chose qui ne lui était pas arrivée depuis vingt ans peut-être. Les deux petits frères pleurent et ne cessent de répéter : « Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de nous ! » Même le blessé — et l'on vit en cela qu'il avait encore de la connaissance — ayant aperçu sur son lit un de ces chapelets de pèlerinage dont les grains sont de la taille de grosses avelines, il fit signe à sa mère qu'on le lui donnât, le porta à ses lèvres, et commença à le réciter. Puis la fatigue le prit, et il se mit à gémir doucement.

Deux ou trois heures après l'envoi des télégrammes, arrivent presque en même temps le médecin de Prébois et celui de Sainte-Agathe.

M. de Prébois — on l'appelle couramment ainsi — sonde la plaie et sent la balle. Rien de plus simple que de l'extraire.

M. de Sainte-Agathe ne sent pas la balle. En tout cas, chercher à l'extraire, c'est infliger au blessé d'inutiles souffrances et qui, très probablement, entraîneront la mort.

Pourtant les parents conjurent qu'on tente l'extraction. M. de Sainte-Agathe finit par y consentir.

Il l'avait bien prédit... On ne trouve plus la balle. Par conséquent, on ne peut l'extraire. Mais Aristide souffre horriblement de toutes ces tentatives.

Donc jusqu'ici, aucun résultat obtenu.

Lorsque je dis « aucun résultat, » je ne parle que du côté matériel.

Quant au côté moral et religieux, arrêtons-nous un instant pour supputer les grands avantages qui étaient déjà sortis de cet effroyable accident.

1. Père, mère, frères, le blessé lui-même et son pauvre meurtrier, tous étaient pénétrés de la plus profonde admiration pour le dévouement intelligent et cordial du curé et de la sœur.

Or, la veille seulement, excepté Marguerite, tous étaient, sinon hostiles, du moins indifférents à ceux qu'ils appelaient volontiers calotins et béguines.

2. Le père, Nicolas, Doutrelaine, travaillaient constamment le dimanche... Ils n'y mettaient aucune affectation d'impiété : c'était pour eux la chose du monde la plus naturelle. La pauvre Marguerite, sans jamais enfreindre la loi, n'était ni affligée ni scandalisée quand ceux de son entourage la violaient.

Eh bien ! tout à l'heure, en voyant revenir son fils à demi-mort, elle ne put s'empêcher de maudire le travail du dimanche. Et quand le curé, après de douces et tendres paroles, hasarda celle-ci : « Mes bons amis, cela ne serait pas arrivé, si Aristide fût venu à la messe, au lieu de faire de l'arpentage

avec Monsieur, » tous semblèrent approuver le dire du prêtre. Même Doutrelaine prit la parole et dit : « Oh ! monsieur le curé, si Dieu voulait seulement guérir ce pauvre enfant, plus jamais je ne ferais le moindre travail les dimanches et jours fériés, je vous le jure. »

3. Et la prière donc ! Excepté la mère, elle était inconnue de tous, au logis des Clouet, comme, hélas ! dans combien de logis en France. En présence de la mort, ou du moins la sentant si proche, père, fils, même Doutrelaine, comprennent que Dieu seul peut nous donner et nous conserver l'être ; ils comprennent que, pour obtenir que Dieu nous accorde un bien, ou éloigne un mal de nous, il faut le lui demander. Et de fait tous le lui demandent.

4. Il ne restait plus qu'un pas à faire.

Aristide était toujours très malade. Cette balle dans la tête, soit qu'elle y demeurât, soit que, pour l'en extraire, on renouvelât les tortures de la première opération, cette balle était pour le malade, — au moins pour ceux qui l'entouraient, lui-même en avait à peine conscience, — cette balle était un avertissement. Une issue fatale était au moins aussi probable — plus probable peut-être — que la guérison.

Donc il fallait qu'Aristide se préparât au redou-

table passage... avant tout qu'il se confessât.

Tous, le curé, la sœur, le père, la mère, les petits frères, Doutrelaine le souhaitaient ardemment, priaient pour cela... l'y exhortaient, avec une discrétion qui n'excluait pas une certaine insistance.

Hélas ! cette insistance provoquait une certaine résistance.

« A quoi bon me confesser? dit Aristide dès qu'il put parler. Je suis donc bien malade? Le médecin a dit qu'il fallait m'épargner les émotions. Or, je sens que la seule pensée de me confesser, puis après, sans doute, de recevoir l'extrême-onction, je sens que cela me bouleverse. Attendons que je sois tout à fait guéri.

— Mon enfant, répondait le curé, ce sont là des ruses du démon. Quand vous serez rétabli, si Dieu permet que vous vous rétablissiez, vous ne voudrez plus entendre parler de confession. — Toutes ces capucinades, direz-vous, c'est bon pour les vieux ou ceux que quelque grave accident amène aux portes du tombeau... »

Aristide sentait bien que le curé avait raison.

Mais il ne se rendait pas.

L'instinct maternel trouva le vrai, l'efficace argument.

« Monsieur Doutrelaine, dit-elle en prenant le

piqueur à part, voulez-vous, après la grande douleur que vous m'avez causée, voulez-vous me causer une joie plus grande encore ?

— Si je le veux, madame ! Je donnerais ma vie pour cela.

— Il ne s'agit pas de donner votre vie. — Je ne sais si Dieu guérira notre Aristide ou s'il le prendra. — Mais je voudrais bien que le cher enfant profitât de cet avertissement pour se mettre en règle. Toutes nos exhortations échouent contre... Est-ce indifférence ? Est-ce respect humain ?... Si vous, monsieur Doutrelaine...

— Ah ! ma bonne Mme Clouet, j'ai compris. Il ne s'agit pas de lui faire des discours, n'est-ce pas ? M. le curé est plus instruit et plus éloquent que moi — et il n'a pas de peine — la sœur aussi ; et vous, madame, et, de plus, vous êtes sa mère. Mais peut-être que,si on lui montrait quelqu'un de son âge à peu près, très malheureux comme lui ? — je le suis, moi le meurtrier,au moins autant que lui, la victime — très malheureux et cherchant dans la religion le seul apaisement possible à sa douleur, peut-être que cette expérience faite par un jeune homme et un ami, il voudrait la renonveler sur lui-même «

Marguerite embrassa Doutrelaine, et Doutrelaine passa dans la chambre d'Aristide.

« Mon ami, lui dit-il, nous avons été bien coupables en travaillant, ou plutôt, j'ai été bien coupable en te faisant travailler le dimanche.

De là, plutôt encore que de mon inconcevable légèreté, ton effroyable blessure.

Tout ce que j'ai vu ici : le curé, la sœur, votre sainte mère, tes angéliques petits frères, jusqu'à l'attitude respectueuse et recueillie de ton bon père, tout cela m'a reporté de dix ans en arrière, à ma première communion.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas de véritable paix de l'âme en dehors de la religion.

Je vais donc de ce pas à l'église, me confesser. Veux-tu que je t'envoie M. le curé, afin que tu en fasses autant, et que demain nous ayions tous deux le bonheur de communier ? »

A M. le curé, à son père ou à sa mère, Aristide eût échappé par quelque plaisanterie, peut-être simplement par le silence et en se tournant du côté de la rueile.

A ce Doutrelaine, un jeune homme comme lui, presque un camarade, qu'il avait entendu, il y avait seulement quelques jours, plaisanter des choses saintes, Aristide ne sut que répondre.

« Je t'en prie, mon ami, dit Doutrelaine, quand cela ne serait que pour me prouver que tu ne m'en veux pas.

— Eh bien ! oui, dit le blessé.

Doutrelaine court au presbytère, est absous, ramène le curé...

Aristide est absous à son tour. Puis il reçoit l'Extrême-Onction.

Maintenant la mort peut venir. — Qu'importe ! Au lieu de vivre en indifférent, peut-être en ennemi de Dieu, Aristide, s'il doit mourir, mourra en chrétien.

N'avais-je pas raison de dire que Dieu se plaît à tirer le bien du mal ? Le mal, c'est le coup de revolver. Le bien, c'est cette inespérée conversion.



DIVÈS ET LAZARE

En l'an de grâce 1872, je faisais une retraite chez les RR. PP. Capucins de X***

Un matin, j'eus l'idée de demander au P. Zacharie, qui me dirigeait, s'il n'aurait pas quelques histoires à me conter, quelques canevas du moins à me confier, sur lesquels je pourrais broder à loisir, pour le plus grand agrément de mes lecteurs.

— Rien de plus facile, me dit le Père. Même je n'aurai pas à aller chercher bien loin.

Vous voyez là-bas, à l'autre bout de la cour, ces deux Pères qui se promènent en causant.

Ils sont les héros d'une des plus étonnantes et des plus intéressantes histoires qui se puissent imaginer. Quand ils entrèrent ici, il y a dix ans, le P. Divès était maître d'école et le P. Lazare, millionnaire.

— C'est un conte fait à plaisir ?

— Non, c'est l'exacte vérité.

— Eh bien, parlez, je vous écoute. Seulement, je vous avertis que je prends des notes.

— A votre aise. »

La moralité de mon histoire, dit le P. Zacharie, c'est une de ces maximes que l'on ne saurait trop répéter, parce que trop de gens les ignorent ou les oublient : *La religion est utile à tout.*

Ah ! oui, si, au lieu d'être impies, ou indifférents ou à demi-chrétiens, les riches et les pauvres, les grands et les petits, les parents et les enfants, les maîtres et les serviteurs, les gouvernants et les gouvernés, si tous étaient sincèrement, profondément, ardemment et courageusement chrétiens, oh ! comme tout serait simplifié ! Quelle paix dans les ménages ! Quel accord entre les habitants d'une même ville, les citoyens d'un même État ! Quelle facilité à résoudre les procès ! Ou plutôt y aurait-il encore des procès ? Gendarmes, magistrats, commissaires de police, gardes-champêtres, ne seraient-ce pas autant de sinécuristes ?

I.

Il y a une quarantaine d'années, Ste-Brigitte, au diocèse de St-Claude, dans le Jura, était assurément l'une des plus heureuses communes de France. L'abbé Pius, curé-doyen, le Vicomte Divès, maire et propriétaire du château, M. Lazare, ins-

tituteur, vivaient ensemble dans une admirable concorde. Tous leurs efforts tendaient à la conservation et au développement des habitudes religieuses dans la paroisse, dont ils étaient, chacun à sa manière, la tête et le cœur.

M. Lazare, particulièrement, bien qu'il ne fût pas bachelier et qu'il sût à peine quelques bribes de latin, était un excellent magister et le digne acolyte de M. le curé. Outre qu'il cumulait avec ses fonctions de maître d'école celles de sacristain, bedeau, sonneur de cloches, fossoyeur et catéchiste, sa vie était une prédication perpétuelle... Quand l'abbé Pius, appelé auprès d'un malade le trouvait rétif à la confession : « Allons, mon brave, disait-il,je vais vous envoyer le père Lazare. Il vous expliquera, et vous montrera surtout par son exemple, à quoi sert la religion, qu'elle est non seulement le devoir et la vérité, mais la joie, la force et la consolation. » Presque toujours, après une ou deux conférences avec le père Lazare, le malade se rendait. S'il mourait, il faisait une fin édifiante. S'il revenait à la santé, il était désormais enrôlé dans ce que le bon curé appelait son *bataillon sacré*.

Avec une pareille perfection d'instituteur, le Vte Divès eut le bon sens de ne pas aller chercher dans les villes un marchand de soupe plus ou

moins chrétien, pour son fils, le jeune Divès, lorsque celui-ci fut en âge de *passer aux hommes*.

Lazare avait justement un fils, unique aussi, et contemporain du petit Divès. Les deux enfants se lièrent intimement. Mais cette intimité fut comme suspendue, au bout de de deux ou trois ans.

Divès II fut mis à Vaugirard, et ne vint plus à Ste-Brigitte que de loin en loin.

Lazare II continua de travailler avec son père, entra dans une école normale primaire, et fut, avec le temps, nommé adjoint, puis successeur de Lazare Ier.

Au moment où s'ouvre notre histoire, les deux camarades sont revenus au lieu de leur naissance et ont repris leurs anciennes relations, autant que le permet la distance sociale qui les sépare. Ils ont perdu, hélas ! puis remplacé leurs parents ! Sous la capitainerie de l'abbé Louis, digne héritier de l'abbé Pius, ils continuent d'être lieutenant et sous-lieutenant au *bataillon sacré*.

Divès est maire de Ste-Brigitte. Tout ce qu'on fait de bien, non seulement là, mais dans les communes voisines, se fait sous son impulsion ou avec son concours. Il a une immense fortune et l'emploie admirablement. Aussi est-il non seulement respecté, mais aimé...

Une seule chose lui manque et, par suite, manque à Ste-Brigitte : une châtelaine.

Mais Divès n'a encore que 27 ans ; et, bien qu'il ne cherche pas de fortune — il en a, dit-il, assez pour deux, voire pour dix — il est si difficile sur les autres qualités, celles du cœur et de l'esprit, surtout celles de l'âme, qu'il n'a pas encore trouvé chaussure à son pied.

Lazare, lui, est marié depuis quatre ans. Sa femme ne lui a pas apporté une grosse dot. Elle est, ce qui vaut mieux, travailleuse, économe, douce, charitable, pieuse surtout.

Ils ont deux enfants, beaux comme le jour...

Quoique Lazare et sa femme aient bien juste de quoi vivre, qu'ils ne mangent pas de filet de bœuf tous les jours, qu'ils boivent de la piquette ou du poiré, même de l'eau, plus souvent que du Chambertin, comme ils se confient en la Providence, ils sont heureux...

Je reviens à ma moralité.

On demande à quoi sert la religion.

Supposez un instant qu'au lieu d'être, comme ils sont, des chrétiens modèles, Divès et Lazare soient des incrédules, des indifférents au moins, vivant comme si Dieu n'existait pas, ne lui rendant aucun hommage, n'ayant pas même l'idée de le prier.

Croyez-vous qu'avec ses quatre ou cinq cent mille livres de rente, Divès mènerait la vie pure et

laborieuse qu'il mène ? Bien plutôt il abandonnerait à quelque intendant la direction de sa fortune ; il paraîtrait à peine à Ste-Brigitte ; il passerait la plus grande partie de son temps à Paris ou dans les villes d'eau ; il jouerait à la Bourse ; il fréquenterait les coulisses des grands et des petits théâtres ; il ferait courir, il gaspillerait son argent et sa santé ; il serait, en un mot, inutile, sinon nuisible, au lieu d'être cette bénédiction, cette Providence, cet exemple vivant.

Et Lazare, croyez-vous qu'il serait heureux, s'il n'était pas chrétien ?

Non. Il porterait envie aux riches et aux puissants. Il prêterait l'oreille à ces flatteurs du peuple qui, sous prétexte de lui rappeler ses droits, lui font oublier ses devoirs. Il s'estimerait misérable, parce qu'il est obligé de vivre au jour le jour. Il querellerait et bousculerait sa femme. Ses enfants, au lieu de respirer cette douce et saine atmosphère d'un intérieur pieux, recevraient, dès le berceau, des leçons d'athéisme et de socialisme pratique.

Donc, le premier effet de la foi, d'une foi profonde et agissante, ce premier effet était de faire de Divès un bon riche, de Lazare un bon pauvre.

Ce n'est pas tout.

II.

Divès était très entendu en affaires. Il ne donnait sa confiance qu'à bonne enseigne. Il avait horreur de la spéculation. Sa fortune était toute en terres ou en valeurs absolument sûres.

Il semblait donc qu'elle fût à l'abri de ces catastrophes qu'amènent trop souvent l'impéritie et la cupidité.

Mais, lorsque Dieu a résolu de nous mettre à l'épreuve, qui ou quoi l'en empêchera ? Les événements ne sont-ils pas dans sa main ? Et ne sait-il pas les diriger, les combiner, de telle sorte qu'ils produisent les résultats les plus inattendus ?

Un incendie, non point ordinaire, mais dont les proportions avaient quelque chose de stupéfiant, dévora toute la récolte et une partie des bâtiments d'exploitation de Ste-Brigitte. Par une cruelle coïncidence, l'assurance était périmée de la veille. Il y avait un mois que Divès avait donné des ordres pour qu'on la renouvelât. Ces ordres avaient été négligés.

C'était une perte de plusieurs centaines de mille francs.

Juste à la même époque, une somme très consi-

dérable, appartenant à Divès et provenant d'un remboursement, était déposée chez un notaire, seulement pour quelques semaines et en attendant qu'il en fût fait emploi. Ce notaire passait pour l'homme le plus honnête de la ville, même une espèce de saint. Ce n'était qu'un hypocrite. Il se livrait, avec l'argent de ses clients, aux opérations de Bourse les plus hasardeuses. — Un beau matin, on le trouva pendu à l'espagnolette de son étude. La caisse, bien entendu, était absolument vide.

Depuis dix ans, Divès s'intéressait, — non point spéculativement, mais par d'importantes avances de fonds — à un bon journal..... Abusant d'une procuration dont les termes étaient un peu trop élastiques, l'administration du journal avait pris, au nom de Divès, des engagements considérables... Survint une crise financière. Beaucoup d'entreprises sombrèrent dans cette tempête, entre autres le bon journal. Divès en fut pour près d'un million.

Comptant sur ses revenus normaux, Divès s'était engagé à verser, précisément ce même mois, diverses souscriptions vraiment princières, à des écoles, des hôpitaux, la Propagation de la foi, plusieurs œuvres de zèle et de charité.

Il n'avait plus d'argent. Pour en faire, il fallut vendre — à vil prix, à cause de la crise — soit des terres, soit des valeurs de porte-feuille.

Tous ces sinistres se produisirent coup sur coup. Il y avait même là une accumulation telle de malechances que Divès ne put s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu.

Comme le saint homme Job, à mesure qu'on lui annonçait la mort de ses fils, de ses filles, la perte de ses troupeaux, sa ruine complète, — Divès, d'abord un peu étonné, recouvra bien vite son sang-froid, et, se soumettant humblement, s'écria: *Sicut Domino placuit, ita factum est.*

Pendant que la roue de la fortune tournait ainsi pour Divès, et le précipitait dans la poussière, elle tournait en sens inverse pour Lazare : elle l'exaltait. *Et exaltavit humiles.*

La chose, pour celui-ci, s'explique par un seul mot, un mot qui semble tenir du roman, mais qui n'est ici que de l'histoire: Lazare avait *un oncle d'Amérique.*

Cet oncle était un grand oncle, peut-être un arrière-grand'oncle. Il y avait plus d'un demi siècle qu'on n'avait entendu parler de lui. On le croyait mort et archi-mort, marié en tous cas et ayant laissé sa fortune, si fortune il y avait, à ses enfants.

Quel ne fut donc pas l'étonnement de Lazare, en recevant, ce matin-là, une lettre d'un homme de loi de New-York?

(1) C'est la volonté du Seigneur.

On l'informait que son oncle venait de mourir, célibataire et l'ayant institué son légataire universel. L'héritage se chiffrait par millions. En attendant, à titre d'à-compte et pour permettre à Lazare d'avoir la tenue conforme à sa nouvelle position, la lettre contenait un chèque de cent mille francs, sur un des premiers banquiers de Paris.

Lazare, ce même matin, venait auprès de Divès, pour lui conter son cas et lui demander conseil.

Divès laissa Lazare défiler son chapelet.

Quand il eut fini,

« Eh bien ! mon cher, nous venons de jouer aux barres. Vous êtes millionnaire. Je ne sais s'il faut que je vous fasse mon compliment. Quant à moi, voici sept ou huit lettres qui m'apprennent que ma ruine, commençée par ce fameux incendie, s'achève et se parfait.

Je viens de passer quatre heures à mes comptes... Il me reste juste de quoi payer ce que je dois.

Après je serai comme un petit St-Jean. »

Lazare était consterné. Il aimait beaucoup Divès; et cette ruine soudaine lui causait un profond chagrin.

Celui qui fût entré, en ce moment, dans le cabinet où nos deux amis conféraient, eût évidemment pris Lazare pour l'homme ruiné... Divès avait eu

le temps, depuis quelques jours qu'il voyait venir l'orage, de se préparer à la bourrasque finale, tandis que Lazare était pris tout à fait au dépourvu.

III

Il y eut un intervalle de silence que Divès rompit le premier.

« Eh bien ! mon cher Lazare, que comptez-vous faire ?

— Mon Dieu, je n'en sais rien. J'ai reçu cette lettre de New-York, il y a seulement une heure. Ma femme et moi, nous avons à peine eu le temps de nous concerter. Seulement, elle a dit une chose que j'approuve de toutes mes forces : « O mon Dieu, pourvu que cette fortune ne nous éloigne pas de vous ! Pauvres, nous étions si heureux ! Riches, le serons-nous seulement autant ? »

— Dieu vous aidera... En attendant, voulez-vous que je vous donne un conseil, et que je vous demande un service ?

— Comment donc, Monsieur le Vicomte.

— Ne m'appelez plus Monsieur le Vicomte. — Un Vicomte à la mendicité, ce serait ridicule.

Je reviens à mon conseil. C'est que vous alliez à Paris, toucher votre chèque, conférer avec d'ha-

biles avocats, et savoir quelle est au juste la marche à suivre, pour entrer définitivement en possession de vos millions.

— Et mon école, qu'est-ce qui la tiendra ?

— C'est ici que se place le service que je sollicite de vous ! En demandant un congé de quinzaine, désignez-moi pour faire votre intérim. Je suis bachelier ès-lettres et ès-sciences, officier d'Académie. Je me suis toujours occupé d'instruction publique. Je ferai, au moins provisoirement, un instituteur passable.

— Oh ! Monsieur le Vicomte, un homme comme vous, maître d'école !

— Vous oubliez, mon bon ami, qu'un homme comme moi est un homme radicalement ruiné et qui a absolument besoin de travailler pour vivre. J'ai longtemps agité avec moi-même, ce matin, la question de savoir si je chercherais à me faire nommer instituteur ou garde-champêtre. Ce que vous venez d'apprendre me décide pour l'école.

Tandis que la nouvelle de ma ruine complète n'est pas encore répandue partout, je vais profiter de quelques influences que j'ai à la préfecture, pour faire donner le poste d'instituteur de Ste-Brigitte à Divès (Jean Louis) bachelier ès-lettres et ès-sciences. On croira que c'est quelque mien parent pauvre. »

Comme il avait été dit, il fut fait.

Lazare partit pour Paris, laissant son école aux mains de Divès. Celui-ci eut le crédit de se faire nommer suppléant d'abord, puis titulaire.

Ses appointements étaient modestes. Ses goûts et ses exigences l'étaient plus encore.

D'ailleurs, il était garçon. Comment lui tout seul n'eût-il pas trouvé largement de quoi vivre dans ce qui suffisait naguère à Lazare, sa femme et leurs deux enfants ?

Cependant une chose tourmentait singulièrement ce bon Divès.

La belle terre de Ste-Brigitte allait être mise en vente, pour achever de payer ses créanciers. Qui l'achèterait ? Quel malheur, si elle devenait la proie de quelque homme sans principes, de quelque égoïste qui ne penserait qu'à y vivre grassement, ne se souciant pas plus que d'un fétu des intérêts spirituels et matériels de la paroisse !

Divès alors eut une idée lumineuse.

Il écrivit à Lazare à peu près comme suit :

« Mon cher Monsieur Lazare, je suppose que vous avez continué de vous intéresser à votre pays natal, à cette chère commune de Ste-Brigitte à laquelle votre père et vous, avez, pendant près d'un demi-siècle, rendu de si éminents services.

Voici que l'occasion se présente de faire un pas

de plus dans cette bonne voie. La terre de Ste-Brigitte va être mise en vente. Je puis en parler savamment : c'est une magnifique et excellente propriété. La mise à prix est de 800,000 francs. Il y aura peu d'amateurs, à cause de la crise financière. Croyez-moi, prenez part à l'enchère, et, au besoin, allez jusqu'au million ; vous ferez une bonne affaire. Surtout, vous nous garantirez contre quelque acquéreur impie ou viveur, qui pourrait entraver,ne pas seconder du moins, l'action moralisatrice de M. le Curé, cette action dont je cherche à être l'humble auxiliaire, dont votre position vous appelle à être le premier collaborateur. »

Savez-vous qu'il y avait,dans cette proposition de Divès, quelque chose d'héroïque. Non seulement il avait désiré d'être instituteur dans ce pays dont il avait été le seigneur. Mais loin de jalouser l'ancien instituteur, devenu millionnaire par un caprice de la fortune, il l'engageait à devenir en même temps châtelain.

Ah ! C'est que, ce que nous appelons la fortune, Divès l'appelle la Providence. Il connait les admirables qualités de Lazare. Il sait que cet enrichissement soudain ne lui a pas tourné la tête. Il se souvient que ce qui a fait le salut de Ste-Brigitte, c'est l'harmonie entre le curé, le maire et l'instituteur. Qu'importe que lui Divès, de maire soit

devenu instituteur ! Qu'importe que l'instituteur à son tour devienne châtelain — puis maire sans doute — qu'importe si, de la sorte, le même bien continue de se faire !

Lazare suivit, en toute simplicité, le conseil si cordialement donné par Divès ; et Ste-Brigitte, guidée par les trois mêmes hommes, continua d'être la paroisse modèle.

IV

Je ne vous dis rien de la châtelaine de Ste-Brigitte.

Comme s'il fallait payer ces millions, — qu'il n'avait pourtant ni demandés ni cherchés — à peine installé au château, Lazare eut l'inexprimable chagrin de perdre sa chère femme. Elle mourut, en donnant le jour à une fille.

Veuf, avec trois enfants, tous trop jeunes pour que leur éducation l'absorbât, Lazare se livra tout entier aux bonnes œuvres. Il trouvait moyen de combiner un zèle très ardent et une profonde humilité.

« Il vaut bien mieux que moi, » disait très sincèrement Divès, « et le bon Dieu a joliment bien fait de nous faire changer de rôles. »

L'année suivante, 1854, fut — ou du moins parut — bien funeste au pauvre Lazare. En trois jours, le choléra lui enleva ses trois enfants.

Il eut le cœur déchiré. Mais il savait que, si dure qu'elle nous paraisse, la volonté de Dieu est toujours souverainement sage et souverainement bonne.

Il bénit donc cette volonté qui prenait ses enfants et les transportait au ciel, dans toute la fleur de leur innocence... Puis il se demanda si ces pertes successives n'étaient pas une indication de quitter ce misérable monde, et de s'aller enfermer dans un cloître, pour attendre la mort et s'y mieux préparer.

Il voulut consulter Divès.

« Mon cher monsieur Lazare, lui dit celui-ci, vous me prévenez. Je me disposais à vous aller voir, pour vous faire part d'une idée qui m'est venue. Je pense aussi à me retirer dans quelque Trappe. Mais je voudrais d'abord que l'avenir de notre école fût assuré. J'ai le bonheur d'être chrétien, je puis mourir demain et être remplacé par un franc-maçon. Si vous dépensiez quelques vingt mille francs pour construire une maison d'école, quelques cent mille francs pour la doter, stipulant que l'école sera œuvre privée, et dirigée à jamais par les bons frères (1)...

(1) En 1883, cette stipulation eût-elle suffi ?

Lazare dit oui tout de suite. Il ajouta :

« Ainsi vous voilà libre... Et moi ? — Je ne vaux pas cher ; mais enfin je sers la bonne cause. Il faut que je me trouve un remplaçant ici, avant de prétendre aller la servir ailleurs et autrement. »

Lazare n'avait que des parents éloignés. Il leur distribua la moitié de sa fortune.

L'autre moitié — plus de cent mille livres de rente en biens fonds — fut par lui donné entre-vifs à un jeune receveur particulier des finances, intelligent, dévoué, pieux, charitable, et qui, aidé de son excellente et charmante femme, ne pouvait que continuer très dignement les traditions de Divès et de Lazare.

Il fallut un peu plus de six mois pour opérer régulièrement, sûrement et sans tapage, la fondation de l'école chrétienne, le dépouillement complet de Lazare.

Quand les deux amis n'eurent plus en poche que les quelques pièces de monnaie nécessaires pour payer la diligence et un morceau de pain, ils arrivèrent ici, demandant à y finir leurs jours.

Nous les mîmes à l'essai, pendant une quinzaine, puis les envoyâmes à notre noviciat.

Jamais ils ne se sont démentis.

L'habitude et l'amour des bonnes œuvres en ont fait tout de suite d'excellents missionnaires.

Souvent, après avoir prêché les grandes vérités de la religion, et voulant détendre un peu l'attention fatiguée de ses auditeurs, le P. Divès ou le P. Lazare raconte son histoire.

Et souvent cette histoire a converti des durs-à cuire que les plus beaux sermons laissaient froids.



LES DEUX PILOTINS

Ils s'appelaient Loïc et Bertrand. Ils étaient nés dans le même village ; la même ville plutôt. Car c'était Concarneau, la jolie petite ville de Concarneau, s'il vous plaît. — Ils avaient été à l'école ensemble. Ils passaient, à juste titre, pour d'excellents sujets... Et pourtant, j'ai honte de le dire... et pourtant ils se détestaient cordialement.

Pourquoi ? — Ah ! vrai, je n'en sais rien ; et eux-mêmes n'en savaient pas grand'chose... Il y avait, paraît-il, entre leurs deux familles, une rancune héréditaire, qui se perdait dans la nuit des temps, quelque chose comme ce que l'on appelle, en Corse, une *vendetta*.

Toujours est-il que, lorsqu'ils eurent fait leur première communion — vous me demanderez comment cette espèce de haine avait pu survivre aux bénies influences de la première communion, et je vous répondrai, encore une fois, que je n'en sais absolument rien — toujours est-il que, lors-

qu'ils eurent fait leur première communion, tous deux quittèrent Concarneau, tirant l'un à *hue*, l'autre à *dia*... Loïc alla à Paris, où il entra dans le commerce de la bonneterie, et Bertrand à Brest, où il devint petit clerc d'avoué.

Chacun d'eux aimait son état. — « Et puis, c'est si agréable, disait Bertrand, de ne pas toujours rencontrer sur son chemin ce *rien-du-tout* de Loïc, comme à Concarneau. »

Loïc en pensait et en disait tout autant.

*
* *

Comment se fait-il que, deux ans après, les deux ennemis se retrouvaient à St-Nazaire... dans des circonstances vraiment étranges ?

Dieu le sait.

Par une radieuse matinée de Juillet, le beau trois-mâts, *les Amis réunis*, était en partance pour la Réunion, *via* Cardiff et Ste-Hélène.

Le capitaine faisait l'appel de l'équipage, depuis maître Rémi, son second, jusqu'au dernier des mousses.

Tout à coup, et au moment même où Jacques Rigodon — c'était le nom assez comique du dit capitaine — appelait les pilotins, l'un deux, en retard de quelques minutes, franchissait, au galop,

l'échelle d'abordage, et tombait, comme un bolide, à côté d'un autre pilotin stupéfait.

L'arrivant était Loïc, et l'autre Bertrand.

Je vous assure qu'en fait de poignées de mains, ils échangèrent des œillades qui n'étaient pas tendres.

Bertrand, le plus acharné des deux, se souvint à point nommé, que, naguère, il avait coutume de dire : « Moi, j'aimerais mieux casser des pierres sur les grandes routes que d'être millionnaire, à condition de voir Loïc une fois tous les quinze jours... » — Ce n'était plus en passant qu'il l'allait voir, ni tous les quinze jours, mais pendant plus de huit mois, tous les jours et tout le long du jour... C'était comme cela. A terre, il y a encore moyen de se fuir. Mais à bord, on est toujours à quelques mètres l'un de l'autre.

« Et dire, ajoutait Bertrand, que, si j'avais pu deviner que ce satané Loïc était sur *les Amis réunis* — encore un nom qui à l'air de nous narguer — dire que j'aurais pu aussi bien faire affaire avec le capitaine de l'*Atalante* ou de la *Brise d'Orient!* »

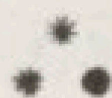
A peu près semblables étaient les réflexions de Loïc.

Je dis *à peu près*. Loïc était meilleur que Bertrand. Et tandis que les regards que celui-ci jetait sur son ancien camarade étaient méchants et hai-

neux, ceux de Loïc étaient plutôt effrayés et ennuyés... Ils voulaient surtout dire: « Pas de chance, vraiment, pas de chance. »

Le voyage de nos deux ennemis devait être, rien que pour l'aller, de quatre à cinq mois.

De St-Nazaire à Cardiff, huit à quinze jours de traversée, suivant le temps. — Séjour d'une semaine à Cardiff, pour prendre un demi-chargement de charbon de terre. — De Cardiff à Ste-Hélène, 45 jours. — Séjour à Ste-Hélène d'une quinzaine, pour décharger le charbon et prendre du lest. — De Ste-Hélène à *la Réunion*, 45 jours. — Total de l'aller, un peu plus de quatre mois. — Autant pour le retour. Total général, entre huit et neuf mois.



Rien ne saurait dire combien fut pénible la première étape.

Un chien hargneux et un chat rageur, enfermés dans la même cage, donnent à peine une idée de l'intolérable existence de Bertrand et de Loïc, depuis St-Nazaire jusqu'à Cardiff.

Bertrand ne décolèrait pas. Il jouait à Loïc tous les tours imaginables ; même, comme il était plus fort que lui, il allait, souventes fois, jusqu'à le battre.

Loic, ne pouvant se venger, sentait s'amasser dans son cœur des trésors de haine et de rancune. Et si quelquefois sa conscience — sa conscience de chrétien — lui rappelait timidement qu'il faut pardonner à ses ennemis, il tâchait de la calmer, en lui faisant remarquer combien Bertrand était injuste, que c'était toujours Bertrand qui commençait, qu'en somme Bertrand jouait le rôle de bourreau, lui, Loïc, le rôle de victime.

D'ailleurs, Loïc aspirait moins à se venger qu'à avoir la paix et à être loin de cet infernal Bertrand.

Un beau matin, il alla trouver maître Jacques Rigodon.

« Capitaine, lui dit-il, est-ce que vous ne pourriez pas me laisser à Cardiff ? »

Et de conter les misères que Bertrand lui faisait à la belle journée.

Jacques Rigodon, qui était un vieux loup de mer que le sentiment n'étouffait pas, fit une pinte de bon sang, en entendant les doléances de Loïc ; le traita de poule mouillée ; lui dit que, si Bertrand lui donnait deux torgnioles, il n'avait qu'à lui en rendre quatre... que d'ailleurs les parents de Loïc avaient fait un traité pour le voyage tout entier, — voyage qui, avec le retour, devait durer un peu plus de huit mois ; — que lui, capitaine, était respon-

sable de Loïc, que ce n'était pas pour le planter là, au bout de quinze jours, etc., etc., etc.

Bref, Loïc, dut renoncer à son projet.

« Puisque je suis condamné à demeurer des mois et des mois avec cet incommode compagnon, se dit-il un jour, est-ce que je ne devrais pas m'ingénier à rendre nos rapports plus tolérables ? »

Sans doute. Mais comment ?

Tandis que Loïc agitait ces bonnes pensées, il semblait que Bertrand devînt plus ingénieux et plus venimeux dans sa méchanceté. Loïc en souffrait cruellement ; et il y a des jours qu'il en pleurait.

Cependant le temps marchait, le navire voguait, et, juste le 15e jour depuis le départ de St-Nazaire, on arrivait à Cardiff.

On devait y relâcher l'espace d'une semaine.

D'accord pour la première fois, nos deux pilotins obtinrent du capitaine d'être séparés pour la corvée, l'un travaillant à terre, tandis que l'autre travaillait à bord.

Même séparation pour la permission de vingt-quatre heures. Loïc l'eut, le premier jour, et Bertrand le dernier.

J'ai idée que Bertrand employa mal sa part de temps et de liberté... Quand il revint à bord, il était ivre — dirai-je comme une grive ou comme

un Polonais ? Non, je dirai plus simplement comme un Breton. Quand les Bretons s'en mêlent, leur ivresse est profonde et tenace... Le capitaine fut obligé d'envoyer Bertrand à fond de cale, cuver sa bière et son cognac.

Loïc avait eu de meilleures inspirations.

J'ai oublié de vous dire que, si Loïc était moins méchant et moins haineux que Bertrand, cela tenait surtout à ce qu'il avait reçu de ses excellents parents une éducation très chrétienne, tandis-que Bertrand avait été singulièrement négligé, au point de vue religieux.

Au moment où Loïc allait débarquer, il lui vint une bouffée de sa première communion, et il entendit très distinctement, au fond de son cœur, une voix qui lui disait : « Tu devrais te confesser. »

Demi-heure après, dans la grande rue de Cardiff, il rencontre un personnage porteur, sinon d'une soutane, du moins d'une soutanelle, et qui lui fait tout à fait l'effet d'un prêtre français.

Loïc l'aborde. Oui, c'est un français, un enfant de St-Vincent de Paul, un Lazariste.

Pilotin et prêtre entrent décidément en propos. Le prêtre emmène le pilotin dans sa chambre, et là lui fait son affaire.

Loïc a dit ce qui le gênait. L'abbé lui a rappelé le précepte du pardon des injures. Qu'importe que

Bertrand ait tort? Mais, s'il avait raison, où serait le mérite de lui pardonner? — Donc il ne lui en voudra plus jamais...

*
* *

Quand il revint à bord, Loïc avait le cœur inondé de la plus douce paix.

« C'en est fait, nous ne nous disputerons plus, dit-il. On ne peut pas se chamailler tout seul. Et moi, je suis bien résolu à ne répondre aux injures de Bertrand que par le silence, à ses mauvais traitements que par de bons procédés. »

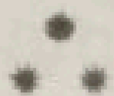
Pourtant Loïc était affligé de voir que le silence et les bons procédés paraissaient ne faire qu'exaspérer davantage le pauvre Bertrand.

Quelquefois Loïc était plus qu'étonné de cette manière de faire : il en était révolté. Alors, il rendait injure pour injure, taloche pour taloche.

En somme pourtant, ses bonnes résolutions une fois prises, — comme d'ordinaire, et sauf les cas où la faiblesse humaine l'emportait, il leur était fidèle, — la vie, depuis Cardiff, était devenue bien plus tolérable à Loïc.

Ah! si Bertrand voulait faire quelques efforts de son côté, s'il vomissait enfin ce serpent de la haine qui lui déchire les entrailles, ah! qu'ils seraient heureux l'un et l'autre!

Mais comment faire pour attendrir ce cœur de roche ?



Encore une fois, le temps avait marché, et l'on était arrivé à la seconde étape, à Ste-Hélène.

Cette fois-ci, Loïc seul allait descendre à terre.

Bertrand était malade. Précisément au moment où le navire abordait, Bertrand venait d'être pris par la fièvre.

Avant de partir pour sa permission de dix heures, Loïc alla trouver le pauvre fébricitant. De la manière la plus gracieuse, il lui demanda s'il avait des commissions... il serait heureux de les faire pour lui, etc., etc...

Ces bonnes paroles agirent comme l'huile sur le feu.

« Jésuite, va, dit le malade à son visiteur. Tu viens ici faire le bon apôtre. Tu es heureux de me voir souffrant. Tu te dis que c'est bien fait, que c'est ton bon Dieu qui me punit de ne pas être cafard comme toi... Eh bien ! non, je n'en ai pas de commissions. Je ne veux pas de tes services. Et tu es bien heureux que la fièvre me tienne ; car, sans cela, je saisirais ma cafetière ou mon vase de nuit, et je te les jetterais à la tête... »

Loïc vit bien qu'il n'y avait rien à faire

à ce furieux, et il le quitta, le cœur navré.....

Il cheminait vers la ville, tout à ses tristes pensées, lorsqu'il heurta violemment un personnage, qui venait en sens inverse.

Le choc le réveilla... « Oh ! pardon, dit-il, mon père, en reconnaissant un prêtre. C'est Dieu qui a permis cette rencontre. »

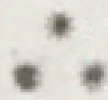
Et, comme à Cardiff, prêtre et pilotin de causer amicalement.

Après une longue conférence, Loïc s'en alla, plein de confiance. Le prêtre lui avait donné pour devise cette grande parole de St-Paul : *Vince in bono malum* (1)...

Il lui avait dit quelque chose comme ceci :

« Vous avez cessé de vouloir du mal à ce pauvre Bertrand. Vous lui voulez du bien. Allez plus loin : faites-lui en... Il est malade. Tant mieux. Les occasions seront d'autant plus nombreuses de lui montrer tout ce qu'il y a dans votre cœur, à son endroit, de dévouement et de vraie charité.

A force de bien, vous triompherez du mal. »



Loïc revint à bord, bien décidé à tout faire — vous entendez bien : à *tout* faire — pour gagner le cœur de Bertrand.

(1) Triomphez du mal par le bien.

La maladie de celui-ci allait simplifier singulièrement ce travail...

Mais j'oubliais de vous dire que, sur ces entrefaites, le navire était parti pour la Réunion.

Il y avait deux jours à peine de cela, lorsque la maladie, qui n'avait été que douloureuse, devint dangereuse, non seulement pour le patient, dont la vie ne tenait plus qu'à un fil, mais pour ceux qui le soignaient. Le capitaine, un peu médecin par sa longue expérience, reconnut et déclara que l'angine — c'était une angine — avait, au plus haut degré, le caractère contagieux.

Cette déclaration eut le don de faire le vide autour de messire Bertrand... Il n'était guère bon ; aussi n'avait-il guère d'amis. En santé, comme il était très fort, on avait peur de lui. Mais maintenant qu'il était dans son lit, aux prises avec un mal terrible, on ne le craignait pas plus qu'on ne l'aimait...

Bertrand eut à peine le loisir de s'apercevoir du peu d'empressement que mettaient ses camarades à le venir voir.

Presque tout de suite, le pauvre diable tomba dans un délire qui dura une bonne quinzaine. Il lui restait tout juste assez de connaissance pour s'apercevoir qu'il était soigné et bien soigné. Mais qui le soignait? il ne paraissait ni soucieux de le savoir, ni peiné de l'ignorer.

Qu'est-ce qui arriverait, — si Dieu permettait que Bertrand guérît — qu'est-ce qui arriverait, au moment où, rentrant en pleine possession de ses facultés, il s'apercevrait que son garde-malade n'était autre que son ennemi Loïc ?

La pensée qu'à ce moment la haine pourrait bien de nouveau envahir cette pauvre âme, cette pensée désolait le bon Loïc.

Que faire pour l'empêcher ?

Prier ? Ce n'était pas assez. — Accabler Bertrand d'attentions, s'exposer de gaieté de cœur à gagner cette maladie mortelle ? Ce n'était pas assez...

* * *

Loïc chercha longtemps...

« Que je suis bête ! » dit-il tout d'un coup... Et il fit cette prière qui, dans sa simplicité, est tout bonnement sublime : « O mon Dieu, je vous en conjure, éteignez la haine dans l'âme de Bertrand. Faites qu'il m'aime, comme je l'aime. Même si, pour obtenir cette conversion, il vous fallait un sacrifice, prenez-moi. O mon Dieu, prenez ma vie. Mais, par compensation, donnez-moi le cœur de Bertrand ! Que je l'emporte en mourant ! »

Dieu avait pris au mot notre ami Loïc.

Le lendemain, Bertrand sembla se réveiller d'un

long sommeil... Il aperçut Loïc qui préparait une tisane...

« Quel est ce bon infirmier ? » dit-il. Puis, faisant lui-même la réponse : « Mais c'est toi, mon Loïc. Oh ! que je t'aime ! »

Et les deux ci-devant ennemis s'embrassèrent.

Le ciel était dans le cœur et dans les yeux de Loïc.

Le lendemain, il s'alitait. Le surlendemain, il était mort.

Je ne sais comment Bertrand surprit son secret. Mais je sais qu'avant de mourir, Loïc dit à Bertrand : « Mon ami, nous nous aimons bien depuis deux jours, après avoir eu la bêtise de nous haïr toute notre vie... Promets-moi que, de retour à St-Nazaire; — plus tôt, si tu le peux — tu te convertiras... Vois-tu, la seule vraie manière d'aimer les hommes, c'est d'aimer, d'abord et avant tout, le bon Dieu ! »

Bertrand le promit.

Il a tenu parole.

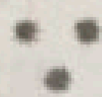
Il y a vingt ans de cette histoire. Depuis dix ans déjà, Bertrand est un des premiers capitaines au long cours de toute la côte bretonne.

Mais c'est surtout un fameux chrétien.



A QUOI SERVENT LES SONGES

C'était le jour de la première communion, à St-Julien, gros village perdu au milieu des montagnes du Cantal.



Quand je dis *perdu*, c'est *sauvé* qu'il faudrait dire.

Dans ce diocèse de St-Flour, où la foi est si vive, St-Julien compte parmi les paroisses les plus ferventes. Et l'on attribue cette ferveur à trois causes, dont la première est précisément l'*excentricité* de St-Julien.

Juchée, comme un nid d'aigle, sur l'un des pics les plus élevés du département, en dehors des routes, à plus de 50 kilomètres du moindre chemin de fer, l'heureuse bourgade est demeurée à l'abri des deux grands fléaux de notre triste époque : la mauvaise presse et les sociétés secrètes.

Et puis, comment oser attaquer un troupeau

dont le pasteur est si vigilant, si ponctuellement obéi, si tendrement chéri de ses ouailles? — Vous avez deviné la seconde cause du christianisme éminent de St-Julien : son excellentissime curé, l'abbé Rigobert.

Enfin, comme troisième influence préservatrice, viennent le Vte George et la Vtesse Ernestine de la Chênaie, qu'on appelle encore *les seigneurs* du pays, qui en sont assurément les habitants les plus riches, les plus influents, les plus charitables, les plus chrétiens.

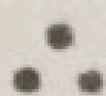
Il ne se fait rien de bien, à St-Julien, dans l'ordre matériel, moral et surtout religieux, que le Vicomte et la Vicomtesse n'en soient les initiateurs et les plus généreux contribuants.

Les paysans ne se demandent pas pourquoi, au château l'on est riche, tandis que l'on est pauvre au village. Dans les richesses qu'ils n'ont pas, comme dans la pauvreté qui est leur partage, ils respectent la volonté de Dieu. Ils ne la respectent pas seulement : ils la bénissent.... Quel bonheur pour les habitants de St-Julien d'avoir de semblables châtelains !

∴

Je ne sais pourquoi je m'arrête à décrire ce village, qui n'est que le cadre de mon histoire.

Habitués que nous sommes à de tout autres spectacles, il semble, n'est-ce pas ?, que ce cadre est un tableau, et que nous ne saurions passer à côté sans y jeter un regard ému.



Donc, ce jour-là — le 18 juillet 1833, si j'ai bonne mémoire — c'était la première communion à St-Julien.

Parmi les premiers communiants, figurait l'aîné des La Chênaie, Edouard.

Sur sa demande — d'accord avec leurs propres dispositions, toujours libérales, dans le bons sens du mot — le père et la mère d'Edouard avaient engagé à déjeuner tous les petits garçons de la première communion, au nombre d'une quinzaine environ.

En bénissant la table, l'abbé Rigobert ne put s'empêcher d'adresser aux jeunes convives une très courte, mais très touchante allocution..... La toute récente impression du banquet eucharistique, les sentiments de famille qui, joints au sentiment religieux promettaient de faire un jour de ces aimables enfants de vaillants chrétiens, les larmes de quelques-uns des assistants, celles de l'orateur lui-même, tout cela ne put manquer d'agir puissamment sur le vieux prêtre. Il parla cinq

minutes à peine. Mais les paroles qui sortaient de sa bouche étaient comme autant de perles.

Pas un auditeur qui ne les recueillit avec respect, avec émotion.

Edouard surtout était dans une sorte d'extase.

L'abbé Rigobert avait cité ce mot d'un enfant : « Le ciel, ce doit être comme une première communion perpétuelle. »

En ce moment, la Vicomtesse qui servait passa près d'Edouard. Elle fut frappée de son expression séraphique.

« O ma petite mère, lui dit-il, en l'arrêtant au passage et la couvrant de baisers, oh ! que je suis donc heureux !... O mon Dieu, qu'il doit faire bon dans votre paradis..... O mon Dieu, si vous me preniez. »

Ernestine tressaillit.

***

J'ai fait l'éloge d'Ernestine et de George tout-à-l'heure ; et je ne retire rien de ce que j'ai dit.

Ils étaient doux, généreux, chrétiens, charitables.

Mais ils ne connaissaient pas la souffrance.

Dieu sait ce qu'il doit faire, à quel moment et dans quelle proportion il doit envoyer à chacun cette épreuve, sans laquelle nul n'a donné sa vraie valeur.

Jusqu'ici Ernestine et George s'étaient avancés dans la vie par des chemins gazonnés et tout tapissés de fleurs.

Jeunesse, beauté, santé, fortune, considération, amour chrétien, union féconde, rien de tout cela ne leur manquait.

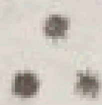
De tout cela, plusieurs abusent, le faisant servir au mal, ou du moins ne se soucient pas de l'appliquer au bien. D'autres s'attachent immodérément aux aises de la vie, oublient Dieu qui les leur a départies, oublient leurs frères, moins favôrisés.

Ni George ni Ernestine n'avaient commis ces prévarications. On peut même dire qu'ils avaient bien traversé l'épreuve de la prospérité.

Mais, encore une fois, ils n'avaient pas souffert.

Comment supporteraient-ils la souffrance ? Sauraient-ils lui faire bon accueil, à cette messagère de Dieu ? Se révolteraient-ils contre elle, au contraire ?

Nous allons le voir. Car l'heure est proche. Et, comme presque toujours, le coup qui va les atteindre, frappera nos héros au point le plus sensible du cœur.



Le reste de la journée se passa dans un ravisse-

ment ininterrompu. Edouard eut des paroles d'une douceur exquise pour son père et sa mère, pour ses petits frères et sœurs, pour le bon curé, pour les vieux serviteurs, pour tous ceux qui, en ces instants bénis, se trouvèrent sur son passage.

Vers le soir, il était un peu fatigué.

En se couchant, il dit : « Il me semble que j'ai froid. »

Ernestine ne put maîtriser un nouveau tressaillement.

George la regarda : elle était blanche comme un linge.

Cependant les parents se retirèrent, pour laisser l'enfant s'endormir ; et George voulut avoir l'explication de ce tressaillement et de cette pâleur.

« Mon Dieu, mon ami, dit Ernestine qui, de sa vie, n'avait rien caché à son mari, ce matin, à déjeuner, au milieu d'angéliques expansions, notre Edouard a dit, comme se parlant à lui-même... « Bon Jésus, si vous me preniez » ...En l'entendant tout à l'heure dire qu'il avait froid, je me suis demandé si Dieu ne commençait pas de l'exaucer.

— Quelle folie ! dit George. Supposer qu'en un jour comme celui-ci, Dieu nous ravirait notre trésor... Ce serait horrible. Non, Dieu est trop bon. »

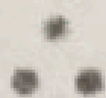
Ernestine ne dit rien. Il lui semblait, derrière les

paroles de son mari, entrevoir une sorte de révolte... conditionnelle... Et elle avait peur.

George la devinait. Ou, du moins, il entendait au fond de sa conscience une voix qui disait : Pourtant, s'il plaisait à Dieu de t'imposer cette épreuve, est-ce que tu ne l'accepterais pas ? Est-ce que tu t'insurgerais contre Celui qui, même alors qu'il nous frappe, est un père, un père juste et bon ?

George allait dire je ne sais quoi, à côté de la question, pour s'étourdir, pour chercher une voie intermédiaire entre l'insurrection déclarée et l'absolue soumission... Ou plutôt il espérait que cette cruelle alternative ne lui serait pas passée.

« Qui me dit qu'il est, ou qu'il va être, malade? »



Hélas !

Un cri plaintif se fait entendre dans la chambre à côté, dans la chambre d'Edouard.

En un clin d'œil, le père et la mère sont auprès du lit de leur fils.

Il est malade... Il a une fièvre brûlante ; il souffre dans tous les membres.

St.-Julien est loin de St.-Flour, la ville la plus proche cependant où il y ait un médecin.

Il était 10 heures du soir, quand Edouard poussa ce cri, qui sonna comme un glas au cœur de ses parents.

Le lendemain seulement, à 8 heures du matin, les docteurs arrivaient et trouvaient l'enfant en pleine fièvre typhoïde, avec le délire.

*
* *

Cela dura huit jours, huit jours coupés par des intervalles lucides assez nombreux. Edouard en profita pour faire aux siens les adieux les plus touchants.

Je dis *adieux* : il vit, dès le commencement, qu'il allait mourir ; qu'il allait retrouver là-haut l'éternelle première communion. Sa joie était profonde, les expressions manquaient à sa reconnaissance. Ou plutôt, il les tempérait, pour ne pas transpercer le cœur de ses pauvres parents.

*
* *

Ah ! L'on demande sans cesse à quoi sert la religion, la piété surtout.

Venez près du lit de notre petit mourant. Regardez seulement George, puis regardez Ernestine, et je vous défie de me demander encore à quoi sert la piété.

On a remarqué souvent que dans ces drames domestiques à l'abri desquels on ne compte pas une demeure sur mille — la mort d'un enfant, d'une jeune fille ou d'une jeune mère, — on a remarqué,

dis-je, que les femmes sont, en général, plus courageuses, moins abattues que les hommes.

Pourquoi ?

C'est qu'en général nos femmes sont plus chrétiennes que nous.

George était bon chrétien, fidèle à ses devoirs, moraux et religieux. Mais il comptait avec Dieu. Il entendait ne pas s'engager trop avant dans la vie pieuse, bonne pour les nonnes, disait-il. Il priait peu, ne méditait pas du tout, allait rarement à la messe en semaine, et ne communiait qu'aux bonnes fêtes, six ou sept fois par an.

Il obéissait à Dieu. L'aimait-il ? Il eût trouvé cette question bien mystique.

Son armure eût suffi à des combats ordinaires. Elle n'était pas trempée pour la bataille formidable qui se préparait.

Ernestine, elle, est une vraie et complète chrétienne. Elle aime Dieu de toutes les forces de son âme, non pas un Dieu philosophique, relégué loin de nous, si loin et si haut que nos prières ne le sauraient atteindre, mais Dieu avec nous, le Dieu des chrétiens, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle le reçoit très souvent dans la sainte Eucharistie.

Aussi, quoique dès le premier jour, elle eût pressenti l'issue fatale de ce mal étrange, elle n'hésita pas un instant sur le cours que devaient suivre ses pensées.

L'âme déchirée, le murmure cependant n'approche ni de ses lèvres ni de son cœur. « Edouard a demandé au bon Dieu de le prendre, disait-elle. Et Dieu l'a pris au mot... Edouard est bien heureux. »

« Mais nous ? — Nous, nous sommes broyés. — Qu'importe ? Nous connaissons Celui qui appesantit ainsi son bras sur nous. Nous savons que, même alors, ce bras est toujours bon, que c'est le bras d'un père.

Et puis, se disait Ernestine — tout bas, non point pour se glorifier ; non, mais pour supporter les nouveaux devoirs qui naissaient pour elle de cette imminente catastrophe — est-ce que j'ai le droit de me consumer en larmes stériles ? Est-ce que je ne me dois pas à mon mari, à mes autres enfants ?... »

Pauvre George... Il soignait le mourant avec passion... Quelquefois il se jetait à genoux, conjurant à grands cris Dieu de guérir son enfant... Mais il y avait dans ces prières une agitation, un accent impérieux. Il semblait que Dieu lui dût la guérison de son fils.

Ernestine cherchant à le calmer, à lui faire accepter la mort de leur enfant, comme possible, comme probable, il s'irritait.

« Vous êtes donc une mère spartiate, lui disait-il.

— Non ; je tâche d'être une mère chrétienne. »

* * *

Donc, après huit jours, Edouard mourut.

Sa dernière parole fut pour son père : « O mon père, dit-il, je vous conjure de ne pas en vouloir au bon Dieu. Il est si bon. »

* * *

Comment George supporte-t-il la mort de son fils ?

On ne peut pas dire qu'il soit précisément révolté, encore moins qu'il blasphème.

Il n'est pas résigné cependant. Il semble qu'il boude contre Dieu.

Il se considère comme une sorte de victime. S'il osait formuler toutes les récriminations qui courent et bouillonnent dans sa pauvre âme aigrie, il dirait qu'il est étrange que Dieu le traite de la sorte, lui — un si honnête homme, un si bon chrétien.

En un mot, ce que Dieu veut, George ne le veut pas, ou ne le veut qu'à moitié. Il n'a pas fait son sacrifice.

Il en a si bien conscience qu'une grande fête, l'Assomption, s'étant présentée sur ces entrefaites, — contrairement à un usage qui remontait à sa première communion, George ne fit point ses dé-

votions, ce jour-là. Il aurait fallu se confesser ; il aurait fallu dire l'état de son âme. Ce n'était pas l'état d'un chrétien fidèle ; c'était presque l'état d'un ennemi.

***

Au risque d'être traités, nous aussi, de spartiates, nous dirons qu'Ernestine eut sans doute une profonde et vive douleur de la mort de son fils, que cependant elle n'eut pas de peine à s'y résigner.

Sur son pauvre cœur meurtri, il tombe comme une rosée qui en adoucit les angoisses. Elle se dit : « Edouard est beureux. » Les voix les plus autorisées lui en donnent l'assurance. Il est allé tout droit au ciel, rejoindre les anges, ses frères...

Sans doute, elle souffre. Mais ces souffrances, voulues de Dieu et qu'elle accepte avec un héroïsme, où sa foi ne voit qu'un strict devoir, ces souffrances aussi sont un bien.

Pour une seule chose, l'abandon lui coûta, et elle dut lutter pour s'y maintenir. C'est que cette chose était un mal — non pas voulu, mais toléré par le Souverain Maître, toujours si respectueux de la liberté humaine...

Cette chose, c'était l'insuffisante, la très insuffisante résignation de George.

J'ai dit que ce n'était pas de la révolte... Et pourtant cette morne désolation ou ces violents éclats de colère, par quel intervalle ténu, presque inappréciable, n'étaient-ils pas quelquefois séparés de la rebellion proprement dite !

Toutes les prières d'Ernestine étaient pour que la paix, l'absolu consentement et subordination aux volontés divines prissent enfin possession de l'âme de George.

* *
*

Elle allait être exaucée.

* *
*

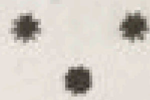
En même temps qu'Edouard, plusieurs autres enfants de St-Julien avaient été pris de fièvre typhoïde ou d'affections analogues. Quelques-uns succombèrent. Aussi, dès qu'on eut enseveli Edouard, les médecins exigèrent que les petits de la Chênaie quittassent le pays.

Ernestine partit, avec eux, pour les bains de mer.

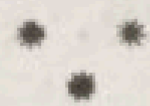
Et, comme elle pressait George de les accompagner,

« Non, dit-il. Ma présence n'est pas nécessaire là-bas... Je veux rester ici, près du tombeau de notre Edouard. Que dis-je que ma présence n'est

pas nécessaire ? Elle serait funeste. Je donnerais à Pierre, à Jules et à Catherine un mauvais exemple, l'exemple d'une âme rebelle... Oh ! je n'ai pas votre courage, Ernestine, ajoutait-il, non sans une certaine amertume.



C'est égal. A côté de l'amertume, il y avait dans ce propos une petite dose d'humilité. Jointe aux prières ardentes d'Ernestine, cette dose, si petite qu'elle fût, devait ramener le pauvre George.



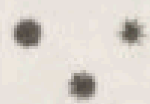
Ses deux premières lettres étaient navrantes.

En décachetant la troisième, Ernestine fut étonnée, ravie...

La lettre débutait ainsi :

« Dieu soit béni ! »

Oui, Dieu soit béni ! Car il m'a sauvé. Au lieu de le maudire, de le bouder du moins, je le bénis, je le loue, je me fonds en actions de grâces... »

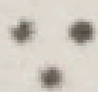


Si j'écrivais un roman, mes lecteurs ne se feraient pas faute de critiquer ce qui va suivre.

« Quelle machine usée ! diraient-ils. Quel dénouement rebattu ! Un rêve !...

— Eh bien ! oui, un rêve. Dieu qui est le maître du sommeil comme de la veille, Dieu choisit, pour éclairer George, les ombres de la nuit... N'était-ce pas son droit ? Comme nous le voyons si souvent, dans l'Ancien Testament — même dans le Nouveau — il lui envoya un songe.

A la clarté de ce songe, un sentiment qui, jusque-là, lui semblait impossible, absurde, odieux et presque bas, la résignation, a pris à ses yeux un tout autre caractère. Il l'a estimée, non seulement possible et légitime, mais nécessaire, mais indispensable, mais la seule planche de salut pour sa raison et pour sa foi, à la veille de sombrer de conserve.



Je reprends la lettre de George.

« Depuis huit jours que notre pauvre enfant reposait parmi les roses du cimetière, je n'avais pas dormi.

Je ne me couchais même pas. J'arpentais toute la nuit, les salles et les longs corridors du château, plus semblable à une bête fauve qu'à un homme, et poussant, de temps à autre, des cris qui m'effrayaient moi-même.

Hier soir, il se fit dans mon âme une sorte d'apaisement.

La pensée ne me vint pas que j'offensais Dieu. Mais je vous vis soudain par les yeux de l'imagination, vous, chère amie, et nos trois innocents.

« Il n'est pourtant pas permis de se tuer, me dis-je, quand on a femme et enfants. Or, je sens que ces insomnies me tuent. Encore deux ou trois nuits comme les dernières, et je deviens fou, ce qui est pis que la mort.

Je crois que je fis un bout de prière. En tous cas, du fond de mon pauvre cœur une voix s'éleva vers le ciel, la voix des apôtres pendant la tempête, la voix de tous ceux qui ne veulent pas mourir. *Domine, salva nos, perimus* (1).

*
* *

Je m'endormis...

J'étais plus jeune de quinze jours.

Edouard vivait... Il n'avait fait que traverser la maladie. Il semblait même qu'il y eût puisé des forces nouvelles.

Il grandissait rapidement.

Il n'avait plus 12 ans, mais 15 ans, puis 18 ans, puis 20 ans.

Son adolescence et sa première jeunesse tenaient les promesses de son enfance.

Edouard était un écolier, puis un étudiant d'élite,

(1) « Seigneur, sauvez-nous. Nous périssons. »

un ange de piété, le modèle de ses frères et de ses camarades, doux et généreux, notre joie, notre orgueil, notre appui.

Pourtant nous vivions en des temps cruels, où les pièges se cachent par milliers sous les pas de tous, surtout des jeunes hommes chrétiens.

Edouard sut les éviter. Ou, s'il pécha par surprise, toujours il se releva.

Mais il souffrit beaucoup. Et, deux ou trois fois, au moment le plus aigu de la tentation, alors qu'il semblait qu'un prodige de la miséricorde divine pût seul rendre le courage du lutteur égal à son péril, Edouard nous regardait, vous et moi... Dans ce regard profond, tendre, respectueux, suppliant, il y avait tout un discours que je traduisais ainsi : « O mon père, un jour j'avais 12 ans ; je venais de faire ma première communion, je demandais au petit Jésus de m'emmener avec lui dans son Paradis... Vous l'avez tant prié qu'il m'a laissé sur la terre. Qu'avez-vous fait, mon père ? J'étais pur alors ; je ne connaissais pas le mal... Aujourd'hui la corruption m'environne de toutes parts. Comment ferai-je pour y échapper ? »

Il y échappa. Car lorsqu'on est humble, on est fort, et notre Edouard cultivait, avec des soins infinis, la sainte vertu d'humilité.

Il a donc traversé sans naufrage, presque sans

avarie, les mers orageuses de la jeunesse ; et voici qu'il entre, toutes voiles déployées, dans le port charmant du mariage chrétien... Il épouse Anastasie..... Elle était digne de lui : c'est tout dire. Leur ménage est un de ces ménages d'or, comme hélas ! il y en a si peu... S'il y en avait beaucoup, que notre pauvre société française serait près d'être sauvée !

Ils ont trois enfants... Nous sommes grand-père et grand'mère... Edouard touche à la trentaine ; Anastasie vient d'accomplir sa 25e année...

Tout à coup, Edouard tombe malade... Il a une fièvre typhoïde, comme celle dont il s'était tiré, jadis.

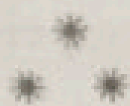
Mais le mal, cette fois-ci, est tenace... Edouard résiste un peu plus d'une semaine. Le dixième jour, les médecins déclarent qu'il est perdu... à moins d'un miracle.

Point de miracle... Edouard va mourir.

Il est pleinement résigné à la volonté de Dieu.

Vous entendez bien : *résigné*. Quand on laisse derière soi une jeune veuve, des enfants en bas âge, quand on tient à la vie par les liens les plus forts, les plus purs, les plus doux... et quand, avec cela, on est chrétien, on ne discute pas la volonté de Dieu, on s'y soumet... Mais quelle différence avec les sentiments qui remplissaient jadis le cœur du jeune premier communiant !

Il n'était pas résigné à mourir, alors. Il mourait avec joie, et ce n'est que par un effort héroïque qu'il put consentir à vivre.



Je me réveillai... Il se faisait, en ma tête, comme un mélange confus de ce rêve et de la réalité.

Il me sembla que Dieu me disait... « Veux-tu que je prenne cette jeune âme, maintenant qu'elle est à peine de la terre, maintenant qu'il suffit d'un seul coup d'aile pour l'arracher à cette vie mourante et la fixer *in æternum* dans la définitive immortalité ?... Veux-tu ce malheur qui n'en est un que pour vos sens grossiers, ce malheur auquel ton Edouard aspire, comme à une incomparable félicité ?... Ou veux-tu que ton fils traverse les mille périls de l'adolescence et et de la jeunesse, et que, lorsqu'il aura près de lui une épouse chérie, des enfants jeunes et beaux, veux-tu que je l'arrache à cette vie triomphante ?... La douleur, je t'en préviens, sera plus vive ; car il faudra couper les fibres les plus profondes et les plus délicates du cœur...»

A cette question, je ne savais que répondre... parce que j'étais égoïste. Car, à ne considérer que les intérêts de notre fils, mourir à douze ans était évidemment un moindre mal...

J'hésitais cependant et je me rendormis.

⁂

De nouveau,nous étions au lendemain de la pre mière communion. Édouard tombait malade, languissait quelques semaines ; puis il rentrait en possession de la vie. Nous étions dans l'ivresse du bonheur.

Hélas ! Qu'elle dura peu cette joie de voir refleurir notre cher enfant !

Dans les heures oisives de la convalescence, Édouard a rencontré un mauvais camarade : une hideuse chenille s'est glissée dans la corolle de cette rose jusque-là sans tache... et notre Edouard se gâte...

Il est gâté... Rien ne réussit de ce que nous tentons pour le guérir, du moins pour enrayer le mal.

Comment à si éclatante pureté, si précoce et si obstinée dépravation a-t-elle succédé ?

Après avoir essayé de l'éducation domestique, nous essayons de l'éducation publique. Nous mettons Edouard à Vaugirard.

Qui ne sait que, même dans les meilleures institutions, il y a toujours un petit noyau de mauvais écoliers... C'est de la graine de mauvais sujets. — Edouard fraya d'abord avec eux.

Paresseux, orgueilleux, indiscipliné, pervers

avant l'âge ordinaire de la perversité, Edouard joignait à ces vices un entrain, un agrément, une séduction, une aptitude au commandement tels qu'il ne languit pas longtemps dans les rangs inférieurs. Il fut bientôt le chef de l'opposition. Il occupa ce poste dans plusieurs maisons successives. Car vous pensez bien que comme à Vaugirard, à Stanislas, à l'Assomption, il ne tarda pas à être remercié.

Que faisaient cependant les parents d'Edouard? Ils essayèrent successivement de la douceur et de la fermeté, presque de la rudesse... Ils versaient hélas! toutes les larmes de leurs yeux...

Quelquefois Edouard, qui était dépravé, mais non féroce, et à qui, au fin fond de son cœur, il restait un brin de sensibilité, surtout à l'endroit de sa mère, quelquefois il se jetait dans les bras de cette pauvre mère, et lui disait, à travers ses sanglots et d'un ton profondément convaincu : « Oh! je suis un misérable. »

Deux heures après, il retournait au café, aux jeux, à des parties de plaisirs honteuses...

Car Edouard n'était plus au collège ; il faisait son droit.

Ses folies étant devenues des désordres, de scandaleux excès, son père l'engagea dans un régiment de cuirassiers.

La discipline militaire, — avec laquelle il ne s'agit pas de badiner — le maintint quelque temps. Il gagna même ses galons de brigadier.

Un peu moins tenu dès lors,ses mauvais instincts se réveillèrent plus âpres que jamais. Ces galons, obtenus si laborieusement,il ne tarda pas à les perdre.

« Je ne vous dissimulerai pas,mon cher monsieur, m'écrivait son colonel,que je crains tout de ce caractère indompté et de cette effroyable corruption. »

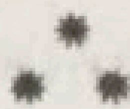
Je me demandais si je ne devais pas, coûte que coûte, le faire sortir du régiment. Au moins dans la vie civile, on n'a point à craindre les conseils de guerre.

Pendant que nous étudiions sérieusement cette question, tout à coup il fut trop tard.

Edouard, qui était, comme on dit vulgairement, mauvais coucheur, s'était pris de querelle avec un camarade... On était allé sur le terrain.

A la première passe,Edouard avait été tué.

Il était tombé comme foudroyé... sans avoir vu un prêtre, bien entendu ; peut-être, probablement, sans avoir eu le temps de se reconnaître...



Je me réveillai... Pendant quelques minutes, je ne savais plus où j'étais ni où j'en étais.

Ce tableau d'une vie indigne, terminée par une mort abominable, ce tableau me glaçait d'une indicible terreur.

« Comment! me dis-je, c'est Edouard, notre Edouard, cette âme angélique, qui a tourné de la sorte!... Oh! que nous sommes malheureux! O mon Dieu, ayez pitié de nous... de lui, surtout! »

Puis la vérité se fit jour à mes yeux.

Je me souvins que, moins d'une semaine auparavant, nous avions enseveli notre enfant dans sa robe d'innocence.

« O mon Dieu, m'écriai-je, transporté de joie et de reconnaissance, ô mon Dieu, soyez mille fois béni!

Vous avez pris notre fils, pour l'arracher aux périls innombrables de ce monde mauvais... Et moi insensé, je murmurais contre vous. Alors vous m'avez envoyé ce double songe.

Le premier m'a dit : « Si Edouard avait vécu, combien, plus tard, et au milieu des plus tendres attaches, combien sa mort eût été plus amère... que dis-je? eût été amère, au lieu d'être douce comme aujourd'hui! »

Puis le second songe :

« Surtout, s'il avait vécu, qui sait si de mauvaises connaissances, des tentations violentes, la faiblesse humaine, toujours portée au mal, le vieil ennemi des hommes, le diable, qui sait si tout cela réuni

n'eût pas entraîné notre Edouard hors de la droite voie ? Qui sait si, par application de la règle : *Corruptio optimi pessima* (1), celui qui était, hier, un modèle de toutes les vertus ne fût pas devenu, demain, un abrégé de tous les vices ? — Au lieu de cette mort bienheureuse, à laquelle tu as cependant tant de peine à te résigner, qui sait si vous n'auriez pas à gémir sur une mort de réprouvé ?

Encore une fois, Dieu soit béni ! »

* *
*

Quand Ernestine eut achevé cette lettre, elle ne put s'empêcher de se jeter à genoux et de s'écrier à son tour : « Oh ! oui, mon Dieu, en tout et de tout, soyez mille fois béni ! »

* *
*

Ces époux chrétiens, eux aussi, ont été bénis.

Les épreuves ne leur ont pas manqué. A qui manquent-elles ?

Mais, si nombreuses qu'elles fussent, et si amères, ils les ont toujours accueillies avec une entière et amoureuse conformité aux volontés divines.

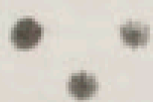
George, en particulier, n'a pas manqué de reconnaître combien il avait été injuste envers la

(1) « Plus une chose est bonne, plus, en se corrompant, elle devient mauvaise. »

bonne Providence, non seulement injuste, mais ingrat.. Ne voir que ce que l'on perd, oublier ce que l'on garde, n'est-ce pas de l'ingratitude ?

Il restait à George une femme... incomparable, trois enfants qui marchaient sur les traces maternelles. Il lui restait le souvenir d'Edouard, l'angélique enfant qui était mort le sourire aux lèvres, et sans que la frange de son vêtement candide touchât seulement aux souillures humaines. — Encore une fois, s'il eût vécu, qui sait ce qu'il fût devenu ? . . .

Et George frissonnait à la pensée de ce duel et de cette mort instantanée.



Mais que dis-je, s'il eût vécu ?

Edouard n'a pas péri dans la mémoire des siens... Il est comme un ange gardien de plus à chacun des membres de la famille...

Le père, la mère, les trois frères et sœurs, trois autres qui sont venus depuis, tous, quand ils disent les Litanies des Saints, y ajoutent cette invocation :

« Edouard, notre Edouard, vous qui êtes mort dans la joie et la pureté de votre première communion, priez pour nous. »



MARIS STELLA

Voici l'un de mes plus lointains souvenirs d'enfance.

Je venais d'avoir quatorze ans, et je faisais, avec mon précepteur, l'abbé Christophe, une excursion sur les côtes de Bretagne.

Un matin, nous nous embarquâmes... à Penmark, je crois, ou à Roscoff. Je ne saurais dire au juste, étant brouillé avec les noms. D'ailleurs, ce récit n'est point une impression de voyage, mais une étude psychologique. Assez peu importe donc, après tout, la question *ubi*.

Nous devions faire un tour de quelques heures.. Le temps était splendide, la mer calme et unie comme une glace.

Notre barque la *Maris Stella*, avait pour équipage le vieux Runik et un mousse, Jean-Marie, petit-fils de Runik. Les passagers étaient au nombre de trois : l'abbé et moi, et un jeune officier qui

nous avait demandé, le plus courtoisement du monde, à faire partie de notre expédition.

Les deux premières heures furent délicieuses.

Une petite brise s'était élevée, qui gonflait notre voile, et permettait au vieux Runik de laisser reposer ses avirons.

La conversation s'engagea. Je ne saurais, après plus d'un demi-siècle, en rappeler exactement les termes. Toujours est-il que, si jeune que je fusse, je compris presque tout de suite que l'officier était indifférent, le patron impie — oui impie, si étrange que cela paraisse chez un marin breton, — et le mousse d'une angélique piété.

Je me souviens aussi — peut-être parce que je l'ai entendu raconter tant de fois — que, mis au pied du mur par l'abbé, l'officier fut pris d'un accès d'absolue sincérité.

« Tenez, voyez-vous, monsieur l'abbé, dit-il, quand je me dis qu'après tout il y a peut-être du vrai et du bon dans la religion, que je ferais bien de tirer la chose au clair, je me réponds que tout de même j'aime mieux rester dans mon incertitude. C'est plus commode, à toute sorte de points de vue. Devenir chrétien, me confesser, faire mes pâques, je n'oserais jamais. Mes camarades se moqueraient

de moi. D'ailleurs j'ai le temps. Je ne fais que d'entrer dans la vie. Quand j'approcherai du terme, je verrai à me mettre en règle... »

On en était là de la discussion, et, en fait de répliques, l'abbé, je le suppose, n'avait que l'embarras du choix, lorsque tout à coup notre petit navire, secoué par une forte lame, embarqua beaucoup d'eau.

Nous nous regardons effarés.

Le vieillard et l'enfant faisaient la manœuvre en silence....

« Patron, s'écria l'officier, est-ce qu'il y a du danger ?

— Un peu, mon lieutenant... un peu, c'est-à-dire énormément. »

Ce disant, il achevait de carguer sa voile, et reprenait les rames. Il était blanc comme un linge.

— Allons, messieurs, dit-il tout à coup, il n'y a pas de temps à perdre. Que chacun travaille à vider la barque. Un peu plus, tout à l'heure, et nous étions submergés. »

Ce pauvre patron, qui pourtant d'ordinaire n'avait pas froid aux yeux, fut pris de violents tremblements, dont il ne se rendit maître qu'à grand'peine... Il sembla étudier du regard le ciel,

les vagues et la barque qui, malgré tous nos efforts, se remplissait de plus en plus... Il cessa de ramer.

« Monsieur l'abbé, dit-il, d'une voix profondément émue, monsieur l'abbé, c'est le moment d'invoquer votre bon Dieu. Moi, je suis à bout de forces. Sans un miracle, avant un quart d'heure, c'est fait de nous. »

L'abbé, le seul dont le visage n'eût pas changé, répondit au loup de mer :

« Mon bon Dieu ! Mais n'est-il pas le vôtre aussi ?

— Il ne servirait de rien de faire le brave en présence de la mort, monsieur l'abbé. Oui, votre bon Dieu a été le mien longtemps. Pourquoi, hélas ! ne l'est-il plus ? Voilà... Il y a une dizaine d'années, il est venu ici des gens de la ville qui m'ont appris à travailler le dimanche, à blasphémer, à ne plus faire mes prières, ni mes pâques, à me mettre en colère contre la bonne Félicité, ma femme, à lui jouer toute sorte de vilains tours.

— Et vous vous êtes laissé enlever comme cela votre foi sans résistance ?

— J'ai bien essayé de me défendre un peu... On m'a donné de l'argent... Puis on m'a enrôlé dans je ne sais quelle société secrète, où j'ai juré toutes sortes de choses que je ne comprenais pas bien,

mais qui étaient contre le bon Dieu et la sainte Église... Et puis, quand j'essayais de regimber, que j'aurais voulu paraître à la grand'messe,je me représentaisje ne saisquelle vengeance mystérieuse dont ils m'avaient menacé. Enfin je disais : Après tout, rien me presse. J'ai le temps. Quand je serai tout à fait vieux, je verrai à me convertir.

— Messieurs, dit l'abbé, s'adressant surtout au patron et à l'officier, je vous prie de remarquer la bonté de Dieu... de Dieu devant lequel nous allons comparaître dans quelques instants.

Vous étiez retenus par le respect humain, par la crainte du qu'en dira-t-on ! — Que vous importe maintenant ce que diront Pierre et Paul ? D'ailleurs, ils ne diront rien. Chacun a assez de songer à soi, de regarder la mort, qui arrive à grands pas.

Puis vous vous disiez : Oh ! j'ai bien le temps. Quand je serai pour mourir, je verrai à me convertir.... Eh bien ! mes amis, selon toutes les probabilités, vous êtes... nous sommes... pour mourir.

Est-ce que ce n'est pas une grâce incomparable que vous fait le bon Dieu de mettre un prêtre à votre disposition dans cet instant solennel ?

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, dit l'officier. Ce n'est plus le moment d'épiloguer ou de se mentir à soi-même... C'est le moment de cou-

rir au plus sûr. J'ai ri de l'enfer. Maintenant je tremble, rien que d'y penser... Si nous nous confessions ? Patron, qu'en dites-vous ? »

Le patron se mit à genoux.

— Monsieur l'abbé, dit-il, confessez d'abord ces petits, qui doivent être prêts, les innocents. Mon lieutenant et moi, nous avons besoin d'un brin de préparation. Le bon Dieu nous laissera toujours bien le temps nécessaire. C'est pour lui que nous travaillons à cette heure. »

Tous dirent *Amen* à la proposition.

Maintenant, à la grâce de Dieu. Je crois vraiment que nous avons repris nos couleurs, bien que la tempête soit plus furieuse que jamais.

Vingt fois la barque menace de chavirer ; vingt fois il semble qu'elle va se briser sur les rochers du rivage. Plus de deux heures nous luttons... pour l'acquit de nos consciences. Car nous n'avons plus aucune espérance humaine d'échapper à la mort.

Enfin, nous nous sentons lancés contre des récifs que jamais embarcation, petite ou grande, n'a traversés impunément.

« Mon Dieu, nous remettons nos âmes entre vos mains », dit l'abbé, qui parlait pour nous tous...

Et... et lorsque nous nous croyions perdus, nous étions sauvés...

Au milieu de ce chaos de rochers, il y a comme une petite combe de sable, étroite, oui, assez large cependant pour recevoir notre humble barque à demi-brisée. Celle-ci est lancée sur ce lit douillet, et si avant dans les terres, que la vague, qui avait comme épuisé ses forces dans cette violente projection, demeure bien en deçà quand elle revient.

Tout étonnés de ne pas être cueillis par les lames furieuses, nous nous sentons hors de leurs atteintes. Nous nous hâtons de sortir de ce que nous avons cru si longtemps devoir être notre cercueil. A peine avions-nous fait une vingtaine de pas sur la dune qu'un bruit, semblable au tonnerre, nous force à nous retourner... L'Océan, se repentant de sa modération momentanée, revenait et emportait notre barque ... Il n'emportait que des planches.

Je ne vous dirai rien de notre reconnaissance. Vous la devinez facilement.

Je ne crois pas me tromper en affirmant que Jean-Marie et moi, qui n'étions que des enfants, nous devons en grande partie la persévérance de notre vie tout entière à ce quasi naufrage de la *Maris Stella*, à cette conversation sous un ciel serein, puis à ces confessions en présence de la mort.

Et Runik ? Et l'officier ? me direz-vous.

— Hélas ! Ici la réponse n'est qu'à moitié satisfaisante.

L'officier demeura toujours solidement chrétien. Quand on voulait le plaisanter, jeter des doutes sur la vérité de la religion, les répliques victorieuses ne lui manquaient pas. Au lieu de raisonner, il préférait d'ordinaire raconter l'histoire qui précède... Il concluait généralement ainsi :

« Et, après être revenu à Dieu sous le coup du danger, alors que je croyais la mort à ma porte, je l'abandonnerais de nouveau, ce grand Dieu, parce qu'il a bien voulu me rendre la vie ! Oh ! ce serait lâche, pour ne rien dire de plus.

C'est de cette lâcheté — il me peine d'avoir à le dire — que se rendit coupable le pauvre Runik.

Il était faible, et il en avait conscience. Il le disait humblement... Grâce à cette humilité, Dieu finit par lui faire miséricorde.

Pendant les deux ou trois premiers mois qui suivirent l'histoire que nous venons de raconter, Runik fut comme un homme nouveau. Le dimanche, il allait à la messe et se gardait de toute œuvre servile. Il se montrait doux et attentionné avec Félicité, qui en était toute ravie et toute ébobie...

Mais peu à peu ses anciens camarades, — j'entends les mauvais, ceux qui jadis l'avaient perverti, — se rapprochèrent de lui, le tournèrent en ridicule... Peut-être même lui laissèrent-ils voir la pointe de certain poignard, tout en lui coulant dans l'oreille quelques avertissements comme celui-ci :

« Tu dois bien savoir pourtant que, quand on a été une fois avec nous, on ne nous fausse pas compagnie sans s'exposer à une terrible vengeance. »

Bref, peu à peu, Runik redevint ce qu'il avait été. En une seule chose, il demeura meilleur : il ne brutalisait plus la pauvre Félicité. Même un jour, aux approches de Pâques, il lui dit bien bas — bien, bien bas, car chacun sait que les murs ont des oreilles :

— O ma chère amie, quel malheur que la *Maris Stella* ne nous ait pas engloutis, en août dernier ! Au moins j'étais prêt... Et maintenant... Oh ! prie le bon Dieu pour moi afin que ma mort vaille mieux que ma vie.

Dieu l'a exaucé.

En octobre, il eut je ne sais quel malaise qui tourna bien vite à la fièvre typhoïde.

— Fais venir M. le curé, dit-il à Félicité. Et

s'adressant à Jean-Marie, qui était devenu un solide gaillard de cinq pieds six pouces, il ajouta *sotto voce* : Surtout fermez bien la porte, vous savez à qui... »

Jean fit bonne garde. Les méchants n'entrèrent pas. Le curé eut libre accès ; Runik mourut en paix.

« Mon bon Dieu ! disait-il d'une voix expirante, ayez pitié de moi. Recevez dans votre purgatoire, en attendant votre paradis, dont je ne suis pas digne, recevez un *quidam* qui, au fond, vous a toujours aimé, quoiqu'il n'ait pas toujours eu le courage de le dire. »



LES VOCATIONS

Si nous lisions davantage l'Evangile, avec plus de soin de nous l'appliquer à nous-mêmes, avec plus de désir d'en profiter, avec plus d'empressement de demander à un bon prêtre ou à un commentaire autorisé les éclaircissements qui nous manquent, que de questions nous paraîtraient simples comme bonjour, qui nous semblent obscures ou que nous embrouillons à plaisir.

Par exemple, la question de la vocation.

On lit au chapitre IV de saint Mathieu, versets 18 à 22 « Or, marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon qui est appelé « Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs « filets dans la mer (car ils étaient pêcheurs.)

« Et il leur dit :

« — Suivez-moi, et je vous ferai devenir pê- « cheurs d'hommes.

« Et eux aussitôt, quittant leurs filets, le suivi- « rent.

« Et s'avançant de là, il vit deux autres frères,
« Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, dans
« leur barque avec Zébédée, leur père, raccom-
« modant leurs filets, et il les appela.

« Et eux aussitôt, ayant laissé leurs filets et
« leur père, le suivirent. »

Au chapitre XIX du même Évangile, verset 26, voici, en réponse à une question de saint Pierre, une déclaration du Sauveur qui semble le complément du premier texte : « Et quiconque aura quitté ou maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou fils, ou terres, à cause de mon nom recevra le centuple et aura pour héritage la vie éternelle. »

Le chapitre IV nous montre ce que c'est que la vocation. Le chapitre XIX nous dit qu'elle est la récompense des âmes dociles à l'appel d'en haut.

Ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ faisait, aux jours de sa vie mortelle, lorsque, parcourant les bourgades de la Judée, il s'arrêtait devant cet homme et lui disait : « *Tu me sequere* (1), » — Notre-Seigneur Jésus-Christ continue de le faire, non plus par des paroles matérielles, mais au moyen de ce discours intérieur qu'il adresse aux âmes qu'il a choisies. La forme est différente,

(1) Toi, suis-moi.

le fond est le même. L'obligation non plus n'est pas moindre. Quand Dieu parle, il n'y a plus qu'à obéir.

Toute la question est de savoir si Dieu a parlé.

C'est le devoir de celui ou de celle qui croit avoir entendu cet appel divin, d'y correspondre.

C'est le devoir aussi des parents d'éprouver sans doute, mais non d'entraver, de chercher, par d'incessantes persécutions, à lasser, à décourager la vocation de leurs enfants.

Que de parents, hélas ! manquent à ce devoir !

Et voyez combien l'homme est inconséquent, toujours injuste et illogique, dès qu'il s'agit de Dieu et des choses de Dieu !

Caroline a dix-huit ans. Toute sorte de partis avantageux se présentent pour elle ; car elle est charmante de tous points, et sa dot n'est pas à dédaigner. Mais la mère de Caroline est veuve, malade. Caroline, sa fille unique, est son unique affection. Pour rester avec sa mère, Caroline ne se mariera pas. La mère est bien un peu égoïste, en ne résistant que pour la forme à ce trop beau dévouement. Mais là n'est pas notre affaire.

Tout le monde admire Caroline et la porte aux nues.

Parmi ses plus chaudes panégyristes est Mme Calmet.

Mme Calmet a quatre filles.

L'aînée, Charlotte, est pieuse comme un ange. A l'âge où l'on voudrait la marier, elle conjure sa mère de la laisser entrer chez les sœurs de charité. Servir le bon Dieu dans la personne de ses pauvres, c'est toute son ambition... Les Visitandines qui l'ont élevée, le vieux curé qui la dirige depuis dix ans, ses sœurs dont elle est la constante édification, sa vieille marraine et bien d'autres appuient la demande de Charlotte.

Mme Calmet est inflexible. Elle ne comprend rien à cette comédie. C'est une fureur de se singulariser. Comme si on ne pouvait pas faire son salut dans le monde ! Qu'est-ce qui lui dit que cette prétendue vocation n'est pas une fantaisie qui passera ?

— Eh bien ! éprouvez-la. Quand Charlotte aura traversé victorieusement les épreuves du postulat, puis du novicat, ne sera-ce pas une indication que Dieu l'appelle ? »

Mme Calmet n'entend à rien. Elle comprend que l'on se sacrifie à sa mère, et c'est pourquoi elle loue Caroline. Elle ne comprend pas que l'on se donne à Dieu et aux pauvres, et c'est pourquoi elle persécute Charlotte.

Folie humaine !

Si je vous contais deux ou trois de ces histoires de vocation.

D'abord la fin de l'histoire de Charlotte.

Quatre années à peine la séparaient de sa majorité. Elle n'avait qu'à obéir à sa mère....

— Quand tu auras tes vingt-un ans, lui avait dit celle-ci, tu feras ce que tu voudras.

— Eh bien ! ma mère, j'attendrai. »

Elle le disait sans aigreur et, quoique sa peine fût extrême, elle se montra constamment assidue aux moindres obligations de famille; fille tendre et respectueuse, sœur parfaite, — en toutes choses et avec toutes gens, l'amabilité, la bonne humeur et la bonne grâce en personne.

A deux ou trois reprises, quand elle eut dix-neuf ans, puis vingt ans, puis vingt ans et six mois, elle renouvela sa requête avec une incomparable douceur, mais avec des larmes qui eussent attendri un rocher... Mme Calmet n'eut, en réponse, que des paroles dures et sarcastiques.

En fait de paroles, il y en a une terrible dans l'Écriture : *Deus non irridetur*. « On ne se joue pas de Dieu. »

C'était Dieu qui appelait Charlotte : tous ceux qui ont mission pour discerner cet appel le disaient à cette mère obstinée. En leur résistant, c'était à Dieu lui-même qu'elle résistait.

Est-ce que Dieu est jamais embarrassé pour arriver à ses fins? Il voulait Charlotte toute à lui par la vie religieuse... On la lui refusait. Il la prit par la maladie et par la mort.

La petite vérole tomba sur Charlotte, comme un épervier sur sa proie... Mme Calmet ne comprit pas d'abord... Puis, quand elle vit sa fille entrer en agonie, son cœur de mère et sa foi chrétienne se réveillèrent du même coup... Il était trop tard.

Charlotte mourut dans les sentiments de la plus exquise piété.

Elle consolait ses amis, ses sœurs, sa mère... Il semblait qu'elle eût pour celle-ci des accents plus doux et de plus tendres caresses... « Ma pauvre mère, » répétait-elle souvent.

Oui, sa pauvre mère...

Si vous voulez être édifié sur la question de la vocation, allez trouver Mme Calmet.

— C'est moi qui ai tué ma fille, dit-elle. Dieu me la demandait. En la lui donnant, je l'eusse conservée, pour partie du moins. Je la lui ai refusée. Il me l'a prise. C'était son droit... Que son saint Nom soit béni ! »

Avez-vous quelquefois entendu des gens du monde expliquer à leur mode les motifs qui attirent les âmes vers la vie sacerdotale ou religieuse?

Hélas !

Quand Agnès, à dix-sept ans, dit adieu à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs, à toute une famille où elle est *adorée*, quand elle quitte tout cela pour se renfermer à jamais derrière les grilles du Carmel ou de la Visitation, Agnès est une fanatique.

Quand Elisabeth, veuve, à cinquante ans, du meilleur des maris, prend en pitié cette existence large et commode qu'elle a menée jusque-là, — existence si plantureuse que l'on avait coutume de dire : « Ces F..., ils vont au ciel en carrosse » — et qu'elle entre chez les Petites Sœurs des pauvres, où elle soignera les malades les plus répugnants et mangera leurs restes, Elisabeth cède à un mouvement d'exaltation et de mélancolie.

Est-ce au contraire, une pauvre fille qui va quitter la rude vie des champs, pour se faire fille de Saint-Vincent de Paul, Clarisse, Ursuline, sœur de la Croix ? C'est le désir d'avoir ses aises qui la pousse. C'est l'amour-propre, et l'ambition de monter de quelques échelons dans l'échelle sociale.

Absurdes, injustes et ingrates allégations !

Ingrates d'abord. Car ces prêtres, ces religieux, ces sœurs sont nos pères spirituels ; il sont les paratonnerres de nos pauvres sociétés. Leurs prières

et leurs mortifications détournent de nous la colère céleste prête à nous frapper. Ces religieuses, ce sont les éducatrices de nos enfants ; elles soulagent toutes les misères, consolent toutes les douleurs. Sans elles, que deviendraient (1) les écoles, les hôpitaux, les prisons, les ouvroirs, les mansardes et les sous-sols de nos faubourgs ?

J'ajoute absurdes.

Les avez-vous quelquefois vues de près ces jeunes filles que vous traitez de fanatiques et de maniaques ? — N'avez-vous pas été frappés de cette joie qui rayonne sur leurs fronts, qui éclate dans leurs paroles ? N'avez-vous pas remarqué, sans parler de cette joie surhumaine et de ces vertus dont leur vie est tissée, combien leurs actes, non moins que leurs discours, indiquent un bon sens profond, une raison calme et en pleine possession d'elle-même ?

Ne savez-vous pas que, si une exaltation momentanée a pu pousser quelques âmes fanatiques, quelques cœurs blessés, jusqu'à la porte du séminaire ou du couvent, on ne devient ni prêtre, ni religieux, ni nonne, en quelques jours où en quelques semaines, même en quelques mois... C'est une affaire d'années. Avant d'être religieuse professe, par exemple, on est un an postulante,

(1) Hélas ! que *deviendront* ?

un an novice..... quelquefois beaucoup plus.

Et vous croyez que, d'une part, une âme que Dieu n'appelle pas pourrait supporter cette épreuve, et, pour son malheur temporel, que dis-je? éternel, se vouer à cette vie qui, lorsqu'elle n'est pas surnaturelle, devient contre-nature?

Et, quand il y aurait, chez une âme, cet aveuglement déplorable et cette obstination quasi-infernale, vous croyez que ni le prêtre chargé de diriger cette malheureuse, ni la supérieure, ni la maîtresse des novices, ne découvriraient l'imposture ou l'illusion!

Ne savez-vous pas que, partout, le nombre de celles qui ne vont pas au-delà du grade de postulante, premier degré, ou qui s'arrêtent au grade de novice, second degré, est infiniment plus considérable que le nombre de celles qui, après avoir franchi ces deux étapes, arrivent au terme, c'est-à-dire à la profession.

Répondrai-je à ceux qui prétendent que les fils et filles de laboureurs se font frères des écoles chrétiennes ou sœurs de charité par ambition?

Croyez-vous, par hasard, que les sentiments de famille, que l'amour du sol natal soient le privilège des millionnaires, et que le sacrifice ne soit pas aussi douloureux chez un pauvre que chez un

riche, ce sacrifice qui consiste à quitter un père, une mère, des frères, des sœurs, la maison, cabane ou palais, où l'on a jusqu'ici coulé des jours si paisibles ?

Non, et Dieu qui connaît le cœur de l'homme, sa créature, Dieu, quand il pose le principe d'une vocation, ne fait pas de différence entre Lazare et Crésus.

Quand cette jeune patricienne se sent appelée à la vie religieuse, ni la richesse, ni le rang social, ni l'habitude d'avoir tout à souhait, ni ces adulations dont elle est le centre, rien de tout cela ne peut la retenir. Car tout cela, qu'est-ce, que de la poussière et de la boue, à côté de l'honneur insigne de l'inexprimable joie d'être un jour l'épouse du Seigneur ?

Quand cette fille des champs entend un semblable appel, croyez-vous qu'elle n'ait pas, aussi bien que l'autre, quelque peine à se détacher de ce qui n'est ni de la poussière ni de la boue, les liens de famille, d'amitié, de patrie ?

Le Seigneur n'a pas fait de différence.

« Quiconque, a-t-il dit, aura quitté, à cause de moi, maison... champs... » — Qu'importe que les champs soient petits, que la maison, au lieu d'être magnifique, soit misérable et menace ruine. Ce sont toujours les champs paternels ; c'est toujours la maison de famille.

Dieu seul, son appel, sa voix douce et forte, le ciel qu'il nous promet, la divine folie de la croix et de la charité, tout cela seulement peut dominer toutes les voix de la terre..car tout cela ce sont les voix du ciel.

Aussi, pour les uns et pour les autres, la récompense est la même.

Le ciel, un jour... En attendant, le centuple des biens sacrifiés, c'est-à-dire cette joie, cette paix, ces consolations ineffables, cette atmosphère de contentement dans laquelle nagent les âmes qui se sont données à Dieu.



UN 151e BEAU MIRACLE

DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

Parmi les innombrables miracles dus à l'*omnipotence suppliante* de Notre-Dame de Lourdes, Mgr de Ségur en choisit un jour 150 absolument authentiques et entourés de circonstances qui en rendent le récit plus attrayant et plus édifiant.

De là, le volume intitulé : 150 *beaux miracles de Notre-Dame de Lourdes.*

J'ai la hardiesse d'ajouter un chapitre à ce livre excellent.

Quand vous aurez achevé cette courte et authentique histoire, vous me direz, cher lecteur, si ma témérité n'est pas excusable.

L'homme, si chrétien qu'il soit, est tellement empêtré dans la matière, qu'il est toujours plus frappé de ce qui touche le corps que de ce qui la

rapport à l'âme, par exemple des guérisons que des conversions.

Celles-ci cependant sont beaucoup plus difficiles et plus importantes que celles-là.

Plus difficiles. — Dieu n'a qu'à dire un mot, et les lois de la nature sont suspendues, modifiées, bouleversées. Ressusciter, pour le Tout-Puissant, est aussi simple que créer. S'agit-il de conversion, il en est tout autrement : il faut encore notre consentement. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Le libre arbitre est une forteresse où l'homme peut se barricader et tenir jusqu'au bout, fût-ce contre Dieu.

Plus importantes. — A quoi bon la santé, même la vie ? Celle-ci se prolongeât-elle jusqu'à la longévité centenaire, jusqu'aux dix siècles de Mathusalem, *quid hoc ad æternitatem ?*... Il n'y a qu'un bien : c'est le salut ; qu'un mal : la damnation.

Donc, j'admire surtout les miracles qui ont l'âme pour objet : les miracles de conversion, de résignation, de pacification.

En voici un qui s'est passé sous mes yeux.

Camille était la belle-fille de cette Gilette dont

je racontai l'humble vie lorsque, il y a près de trente ans, j'entrais dans la carrière de conteur chrétien (1).

Gilette était un ange. Les enfants du premier lit de son mari étaient des diables, comme leur mère : deux garçons et deux filles.

Trois ont assez mal tourné. La quatrième, Camille, l'héroïne de cette histoire, vient de mourir en prédestinée.

Toute jeune, Camille fut gâtée par sa mère.

A huit ans, elle commença de subir l'heureuse influence de Gilette. Elle la subit, non qu'elle s'y soumît ou s'y prêtât. Mais, comme elle était très avisée, elle ne put s'empêcher de comprendre quelque chose des leçons de sa belle-mère... Elle n'en devint pas meilleure : elle en devint pire. Elle sut ce que c'était que le mal, ce que c'était que le bien. Ce fut en connaissance de cause qu'entre le bien et le mal, elle choisit celui-ci.

Je ne veux pas dire que Camille fût voleuse, menteuse, de mœurs déréglées.

Non. Ses vices étaient à la fois plus profonds et moins grossiers : elle était orgueilleuse, envieuse, sceptique, impie... Et loin de rougir des pensées

(1) *Histoire de Gilette* (Scènes de la vie chrétienne).

criminelles dont son âme était le théâtre habituel, elle en était presque fière.

Dieu lui avait donné de l'intelligence, même des sentiments élevés et généreux. Mais rien de moins attrayant que l'enveloppe de ces grandes qualités. Camille était petite, laide, louche, disgracieuse... Sa vanité souffrait étrangement de ce triste partage... Elle souffrait surtout, quand elle se comparait à ses compagnes.

« Pourquoi, à côté d'elle, Elise et Pierrette étaient-elles si charmantes ? Pourquoi Lucile avait-elle de beaux yeux bleus, et Nicole de beaux cheveux blonds ? Pourquoi, à l'atelier, faisait-on bonne mine à toutes ses camarades, tandis que, elle, on la regardait à peine ? Pourquoi ne demeurait-elle jamais plus de deux mois dans une place, alors qu'Eulalie avait la sienne depuis cinq ans, et Célestine depuis dix ans tout à l'heure ? »

Pauvre Camille ! Si on l'aimait si peu, c'est qu'elle n'était guère aimable et qu'elle n'aimait personne : elle était égoïste, et les égoïstes sont généralement détestés.

J'achèverai de la peindre, en disant qu'elle était socialiste et presque athée.

« Pourquoi ceux-ci sont-ils riches, et moi pauvre ? » disait-elle sans cesse.

Et si, au fond de sa conscience, un souvenir

lointain lui rappelait ces beaux vers qu'elle avait chantés à l'école :

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité (1),

elle chassait ce souvenir comme une pensée importune.

« C'est vrai, disait-elle, que la marquise m'a comblée, non pas seulement de secours, mais d'amitiés. C'est vrai, et c'est cela précisément qui me révolte. La charité m'humilie. »

Même la supériorité de Dieu lui coûtait à reconnaître. Un peu plus, et elle eût dit — assurément plus d'une fois elle le pensa : — « Pourquoi est-ce le bon Dieu qui est le bon Dieu, et non pas moi ? »

Dix ans, Camille mena la vie la plus misérable. N'eût été l'*ingéniosité* de la marquise qui la secourait, tantôt malgré elle et tantôt à son insu, Camille fût morte de faim.

Elle finit par trouver une famille où on la garda, malgré ses défauts, à cause de son honnêteté ; surtout, je crois, pour l'amour de Dieu...

Au bout d'un an, elle se retira volontairement...

(1) Cantate pour les enfants d'une maison de charité. (Lamartine. — *Harmonies.*)

Elle ne pouvait supporter plus longtemps cette vie d'humiliations.

« Croiriez-vous, disait-elle à ceux qui la blâmaient d'avoir quitté une aussi bonne place, croiriez-vous que, comme la fille de madame se nomme Camille, pour éviter la confusion, on m'appelle, moi, Gilette, du nom de ma belle-mère? »

Elle chercha une autre position et ne la trouva point. Nul ne se souciait d'avoir chez soi cette nabote haineuse et grincheuse... Elle se mit ouvrière en chambre ; et, comme elle était laborieuse, probe et rangée, elle vécut tellement quellement.

Puis, sa santé s'altéra... L'ouvrage commença à lui manquer... Son caractère s'aigrit de plus en plus. Au lieu de s'adresser à la marquise, qu'elle avait positivement mise à la porte de sa mansarde, elle se demanda s'il n'était pas plus simple d'en finir avec la vie... Pour quelques sous de charbon, elle se débarrasserait de cette intolérable existence... Elle cesserait de souffrir...

En était-elle bien sûre?

Un jour, passant sur la place des Petits-Pères, elle entra — par curiosité — à **Notre-Dame** des Victoires.

C'était la première fois, depuis longtemps, qu'elle mettait le pied dans une église.

Elle fut frappée du nombre et de l'attitude des assistants. Ce n'était pas l'heure des messes ; il n'y avait ni sermon ni office. Mais on aurait eu de la peine à compter les fidèles qui priaient. Les uns ne faisaient quasi qu'entrer et sortir : le temps de dire un *Pater* et un *Ave*, ou un *De profundis* ou un *Souvenez-vous*. D'autres s'installaient et demeuraient abîmés dans le recueillement.

Camille avait dit souvent : « La religion, c'est bon pour les riches. C'est bien le moins qu'ils remercient leur bon Dieu qui les favorise tant. »

Eh bien, à en juger par l'apparence, il y avait là moins de comtesses que de femmes de chambre, de filles de boutique, de petites ouvrières ; moins de sénateurs que d'étudiants et de garçons de bureau.

Camille avait, dans son enfance, de huit ans à douze ans, été à l'école chez les Sœurs. D'ailleurs sa belle-mère avait travaillé des années pour en faire une fille chrétienne. Quoique en cela notre bonne Gilette n'eût guère réussi, Camille savait ses prières et, bien qu'elle y manquât souvent, elles vinrent, comme d'elles-mêmes, ce jour-là, se poser sur ses lèvres. N'osant s'adresser à Dieu directement, elle dit un *Ave Maria*.

Comme encouragée par cette fervente invocation, sentant plus que jamais sa double misère : la misère de sa vie et la misère de son âme, elle s'écria, du cœur plus encore que de la bouche : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi... Notre-Dame des Victoires, priez pour moi. »

Je ne sais comment elle se souvint que la sainte Vierge est appelée la Reine des anges. Cela lui donna l'idée d'invoquer son bon ange. L'enchaînement des saintes formules fit qu'elle termina en disant : « Saint Camille, priez pour moi. » Elle eut comme une vision de ce bon saint, qui fut, au commencement du dix-septième siècle, le Vincent de Paul de la ville de Rome.

Bénie soit mille fois l'éducation chrétienne !

Supposez Camille formée, dès le berceau, à la haine de Dieu et au mépris des préceptes religieux; élevée dans ce milieu démoniaque que rêvent pour l'enfance et la jeunesse les insensés qui nous gouvernent. Même ébranlée, comme nous venons de la voir, et visitée par la grâce, Camille, à moins d'un miracle, n'eût su que faire de cet ébranlement et de cette visite... Elle eût continué de gémir sur sa triste position, et malgré ses bonnes pensées d'aujourd'hui, demain elle fût retournée à ses révoltes intérieures... Après-demain, peut-être, eût-

elle demandé au suicide la solution des doutes qui la tourmentaient.

Mais les quatre années passées chez les Sœurs, les dix années pendant lesquelles elle avait vu son angélique belle-mère vivre, agir, souffrir et mourir en chrétienne, tout cela, en dépit d'une mauvaise nature et de ces incessantes bouffées d'orgueil et d'envie, avait doté Camille d'un trésor incomparable et inappréciable : la foi.

Ce qui, pour une ignorante ou une libre-penseuse, n'eût été qu'un éclair passager, venant on ne sait d'où, devant aboutir on ne sait à quoi, pour Camille, l'élève des Sœurs et de Gilette, fut un appel visible de Dieu... tellement visible qu'elle se sentit portée à pousser l'expérience plus loin.

« Demain, dit-elle, je reviendrai. Je m'adresserai au premier prêtre venu, et je tâcherai de redevenir ce que j'étais au jour de ma première communion. »

Elle allait se lever et partir sur cette bonne résolution, lorsqu'elle vit un vieil ecclésiastique, à l'aspect vénérable, sortir d'un confessionnal et se diriger vers la sacristie... En même temps, il semblait à Camille qu'une voix d'en haut lui disait : « Pourquoi remettre à demain ce que tu peux faire aujourd'hui ? Qui sait si tu ne mourras pas cette nuit?... Ce vieillard qui passe, retiens-le... Ouvre-lui ton âme. Il y versera la force et la consolation... »

« Mon père, dit-elle tout bas au vieux prêtre, voulez-vous rentrer dans votre confessionnal ? J'ai besoin de me confesser... »

Ce n'est pas en vain que, pendant plus d'un demi-siècle, on a manié des âmes... L'abbé Aloys lut tout de suite, sur les traits de Camille, ce que celle-ci allait lui confier.

Camille lui conta son histoire... Elle pleura beaucoup.

Elle était entrée dans le confessionnal, poussée par le désir, par le besoin, d'éviter le supplice incessant que lui faisait subir son impiété... La charité paternelle du vieux prêtre, l'éloquence enflammée de sa parole, la perspicacité de son regard spirituel — quand Camille s'arrêtait embarrassée au milieu d'un aveu, le bon abbé achevait et tombait toujours juste — tout cela et bien d'autres détails que j'omets agirent si profondément sur Camille, qu'elle oublia sa terreur et le motif qui l'avait guidée ; ses larmes devinrent des larmes désintéressées de repentir et d'amour.

« Ma fille, lui dit le prêtre, jusqu'ici vous avez été malheureuse parce que vous étiez révoltée contre Dieu. Soyez-lui soumise. Non seulement acceptez, mais embrassez ses divines volontés, quelles qu'elles soient ; et, quoi qu'il vous arrive, vous serez heureuse... Car vous aurez la paix, le premier des biens. »

L abbé Aloys ne s'était pas trompé.

A ne regarder que les faits et l'écorce de sa vie, Camille était toujours la même. Sa santé était médiocre, son grenier bien froid l'hiver et, l'été bien brûlant. Sa table ne connaissait pas l'abondance, encore moins ces quelques douceurs auxquelles même des ouvriers sont souvent habitués. Quand elle avait de quoi calmer un appétit qui n'était point exigeant, elle se déclarait satisfaite.

Mais ceux dont l'œil est aiguisé par les pensées de la foi voyaient un abîme entre la Camille de naguère et la Camille d'aujourd'hui.

Qu'importe que l'on soit riche ou pauvre, beau ou laid, savant ou ignorant, que l'on habite un palais ou une chaumière, que l'on se nourrisse de pommes de terre ou d'ortolans, que l'on fasse envie ou pitié... Ce qui importe, c'est d'accepter le lot qu'il a plu à la Providence de nous faire ici-bas, c'est de savoir que la vie est un voyage et un exil, que le but et la patrie sont là-haut. Quand on sait tout cela et qu'on agit en conséquence, on est heureux.

Camille était donc heureuse. En paix avec Dieu et avec elle-même, elle l'était encore avec ceux dont la vie se trouvait mêlée à la sienne... Et, même humainement parlant, c'était une douceur dont elle

avait été longtemps sevrée, et qu'elle appréciait vivement.

Son caractère s'étant adouci, elle eut moins de peine à se placer. Les personnes qui l'employaient en qualité de servante ou d'ouvrière, au lieu de l'appeler, comme jadis, « cette mauvaise Camille, » disaient, en parlant d'elle, « cette pauvre enfant, » « cette chère enfant. »

Elle vivotait.... Elle avait retrouvé ses anciens maîtres, qui furent ravis de la voir ainsi transformée et qui auraient bien voulu lui rendre toute sorte de bons offices. Mais Camille, jadis orgueilleuse, était très discrète ; elle n'acceptait et surtout ne sollicitait l'assistance qu'à la dernière extrémité.

De toutes les épreuves qui puissent atteindre le pauvre, la plus cruelle et la plus sensible, c'est la maladie.

Soyez savetier ou lavandière ; gagnez, par ces rudes professions, juste ce qu'il faut pour vous nourrir ; si, avec cela, vous avez l'âme en paix, non seulement vous n'êtes pas malheureux, vous êtes heureux... C'est en chantant que vous maniez l'alène ou le battoir. Il vous est doux, le soir, de penser que cette bonne soupe aux choux, ce petit salé, ce fromage, cette miche dorée qu'attaquent si gaillardement vos enfants, que tout cela est le prix de vos sueurs...

Ma voici la maladie qui s'en prend à vous... Si vous continuez de travailler, combien le travail vous est pénible !

Si, forcément, vous vous reposez, que de privations pour les vôtres !...

Et puis, le mal s'aggrave... Aux gémissements, aux pleurs que vous arrache la souffrance, s'ajoutent les plus tristes perspectives : l'hôpital, les opérations, la mort peut-être ; les enfants sur la paille... que dis-je ? dans la rue.

Camille n'avait pas les plus amères de ces douleurs, puisqu'elle était seule...

Mais à une santé misérable et quasi-rachitique vint tout à coup se joindre un malaise continuel... Longtemps les médecins parlèrent de rhumatisme et de névralgie... Puis, un triste jour, les élancements se localisèrent et devinrent si aigus qu'il fallut bien lâcher le grand mot : Camille avait un cancer.

C'est une maladie qui ne pardonne pas.

On entrait dans le printemps. Les aubépines étaient en fleurs ; les rossignols commençaient de chanter... C'était la dernière fois sans doute qu'elle respirait le parfum de la campagne, qu'elle entendait le gazouillement des oiseaux. En novembre, à la chute des feuilles — au plus tard en décembre ou janvier, aux premières neiges, — les peines de Camille seraient finies.

Voilà ce que lui dirent ou lui insinuèrent les deux médecins du bureau de bienfaisance qui la voyaient.

Même l'un des deux, qui avait le rare bonheur d'être chrétien, ajouta un jour : « Ma fille, je vois, d'après les images de dévotion qui tapissent votre chambre, que vous êtes pieuse... Vous n'êtes pas bien heureuse ici-bas. Je ne vois pas de famille autour de vous. Réjouissez-vous donc de quitter cette triste vie pour une vie meilleure. Quand vous serez au ciel, mon enfant, priez pour moi. »

Deux sentiments se partagèrent le cœur de Camille, pendant qu'elle écoutait ce petit discours.

Le plus relevé fut un mouvement de joie.

C'était la première fois que le docteur Champlain lui tenait pareil langage. Et Camille éprouvait cette consolation, bien connue des âmes fidèles, lorsque, là où elles n'avaient vu depuis longtemps qu'un brave homme, elles découvrent un frère en Jésus-Christ, un chrétien.

Mais, si pieux que l'on soit, on tient à la vie. Si malade que l'on se sente, on aime à se faire illusion.

Or, plus le docteur était chrétien, plus ses paroles prenaient de valeur.

C'était une condamnation en règle : Camille allait mourir.

Et encore, s'il s'agissait d'une de ces maladies

lentes et sourdes où l'on s'éteint, comme une lampe, sans douleur, sans secousse, sans presque en avoir conscience.

Mais Camille avait vu, quelques mois auparavant, une de ces compagnes mourir d'un cancer dans d'atroces souffrances..... Etait-ce le sort qui l'attendait ?

A cette pensée, elle frissonna... Elle eut comme un avant-goût de l'agonie, et crut qu'elle allait se trouver mal.

Puis elle se souvint du jardin des Oliviers.

« Bon Jésus, dit-elle, quoi de mieux que de vous imiter ? Donc, ô mon Dieu ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi... Cependant, que votre volonté se fasse, et non la mienne. »

Tous les matins en se levant, tous les soirs en se couchant, vers midi, — heure de son petit pèlerinage quotidien à Notre-Dame des Victoire, où à la pauvre église du village, pendant un mois qu'elle passa à Igny, — Camille répétait cette double prière, insistant surtout sur la seconde. « Il n'est pas nécessaire que je guérisse, disait-elle ; mais il est nécessaire que je sois soumise à la volonté de Dieu. »

La maladie suivait lentement son cours, et l'on arrivait au mois de juin, sans qu'il y eût d'aggravation bien sensible.

L'espérance renaissait dans le cœur de la pauvre fille.

« Après tout, si c'est la volonté de Dieu que je guérisse, disait-elle, je n'y ai aucune objection. Au contraire. »

Tout à coup, Camille apprend par le *Pèlerin* — des personnes charitables le lui prêtaient — qu'on organise le pèlerinage annuel à Notre-Dame de Lourdes, et particulièrement cette si charitable et si touchante caravane appelée le *Train des malades*.

Une pensée tout de suite s'empare de son âme... Si elle pouvait faire partie de ce bienheureux train, qui sait ? peut-être guérirait-elle. En tout cas, ce serait une diversion à ses peines. Et, à défaut de la guérison du corps, est-ce que la sainte Vierge, invoquée avec foi dans ce sanctuaire béni, n'accorderait pas à la pavre malade cet accroissement de résignation dont elle allait avoir si grand besoin pour mourir ?

La simplicité est une des vertus du pauvre.

Elle alla trouver sa bienfaitrice, une âme noble et simple aussi, et dont je voudrais pouvoir dire tout le bien que j'en pense.

« Madame, dit-elle, j'aimerais bien aller à Lourdes, par le train des malades, afin d'y obtenir ma

guérison, si telle est la volonté de Dieu ; en tout cas, pour revenir résignée, complètement résignée. Voulez-vous me donner les cent francs que cela coûte : voyage et séjour ? Vous me rendrez bien, bien heureuse : je vous en serai très reconnaissante et Dieu vous bénira. »

Mme *** dit *oui*, bien entendu.

« A quoi servirait d'être riche, pensa-t-elle, si ce n'est pour se passer ainsi de temps à autre ces petits luxes de charité ? Qui sait ? Pour ces cent francs, j'obtiendrai peut-être la guérison de Camille. Car il peut convenir à Dieu de la guérir à Lourdes et point à Paris... Surtout, je suis sûre de causer une inexprimable joie à cette pauvre âme... »

Camille partit dans un état d'*exultation* — notez bien que je ne dis pas *exaltation* — difficile à décrire.

Elle ne guérit pas... Mais à peine de retour, elle écrivit à sa bienfaitrice cette lettre que je copie textuellement, et qui me paraît — en dépit de ses incorrections — d'une beauté achevée :

« Madame,

« J'ai fait un bon voyage malgré que mon mal a « eu des jours bien cuisants par la fatigue. Mais

« j'ai été si heureuse que toutes les petites décep-
« tions que j'aurais pu trouver, je ne m'en aperce-
« vais pas. Jamais je n'ai éprouvé tant de bonheur
« devant un pareil sanctuaire. Je ne puis ôter de
« mes yeux cette grotte qui m'a laissé une si gran-
« de impression.

« La sainte Vierge ne m'a pas guérie, madame.
« Mais elle a donné à mon âme je peux dire une foi
« bien ardente. J'ai vu de mes propres yeux des
« miracles, et je suis convaincue de la puissance
« de Marie ; et, si je ne suis pas guérie, elle m'a
« donné le courage et la confiance... Un je ne sais
« quoi de confiance me possède tellement que je
« ne désespère pas. Je trouve du mieux. J'ai rap-
« porté de l'eau de la fontaine, et je ne décesse les
« compresses. C'est le seul remède que je fais ; et
« je trouve avec bien des personnes qui suivent
« mon mal, qu'il y a beaucoup de mieux. En un
« mot, je suis revenue bien gaie, meilleure figure,
« et l'espérance que je vais être guérie.

« Cependant si je me trompais, j'ai promis à la
« sainte Vierge de supporter le mal avec résignation.

« Dieu, madame, ne peut faire que de bénir et de
« protéger votre famille, car votre main et votre
« cœur me vaudront, si ce n'est pas la guérison
« du corps, l'âme est réveillée et l'on sait combien
« elle était endormie...

« Je m'arrête, madame, je vous en dirais tou-
« jours la même chose, tellement je suis revenue
« gaie dans la souffrance... »

Et dire que si Mme *** eût eu le cœur sec, que si elle eût calculé le nombre de bons de pain qu'on pouvait avoir avec ces cent francs, dire que ni Camille n'eût éprouvé ces beaux et grands sentiments, ni nous n'en ressentirions le contre-coup, en relisant ces admirables effusions !

Deux autres lettres du 8 septembre et du 8 octobre 1881, ne sont que l'écho de la première.

La maladie fait des progrès. Pas une seule fois Camille ne murmure. Pas une seule fois elle ne se plaint, même doucement, que la sainte Vierge ne l'ait pas guérie. Non. Elle a une petite statue de Notre-Dame de Lourdes, avec une veilleuse. En souvenir des innombrables cierges de la grotte, la petite veilleuse brûle, et la pauvre malade prie, et elle prie pour sa bienfaitrice. Elle ne peut presque plus sortir ; car le cancer s'est compliqué d'une maladie au cœur.

Deux choses la soutiennent.

« Tout le monde est si bon pour elle dans la mai-
« son. C'est à qui lui épargnera les occasions de
« descendre. » Et puis,« si je souffre et si je vois que
« le mal fait des progrès, Notre-Dame de Lourdes
« m'a fait revenir avec bien plus de résignation.

« Le tout c'est de me tenir prête, en cas que le « cœur ne me donne un accident, et que je sois « prête à ce que Dieu veut. Pour ce qui est de « quitter la terre, je serai bien heureuse. »

Quand on se souvient de la Camille d'autrefois qui était si rogue, si malveillante, si soupçonneuse, si mécontente de tout et de tous, de la Camille d'avant Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Lourdes, et quand on relit ces lignes si admirablement résignées,

Le cœur se fond en joie, en amour, en prière,
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière,
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur !

Quelques semaines après cette dernière lettre, Mme ***, que mille occupations avaient retenue dans son quartier — lequel est très éloigné du quartier de Camille — eut l'idée d'aller rue du Rocher, voir sa pauvre petite protégée.

Quelle ne fut pas sa douleur d'apprendre que, la veille, on l'avait portée en terre !

Au milieu de son chagrin très sincère, Mme *** ressentit comme une pointe de remords. Pourquoi avait-elle tardé si longtemps à venir visiter celle

qu'elle savait non seulement malade mais moribonde ?

Elle voulut avoir des nouvelles de cette agonie... J'allais dire de cette triste agonie. Mais sœur Séraphine insista sur ce qu'il fallait dire : joyeuse agonie.

Camille s'était vue mourir. Elle avait reçu en pleine connaissance tous les secours de la religion... Dieu lui avait épargné les trop violentes douleurs. Elle s'était préoccupée jusqu'à la fin de sa bienfaitrice... « J'aurais dû la prévenir, disait-elle. Elle serait venue tout de suite... Mais elle est si occupée... des autres, toujours. »

Un certain jeudi, ayant près d'elle sœur Séraphine et cinq ou six de ses co-locataires, de ces braves gens qui étaient si bons pour elle, elle poussa deux ou trois gémissements ; puis, joignant les mains et fixant les yeux sur son crucifix et sa Notre-Dame de Lourdes :

« Mon Dieu, dit-elle, je remets mon âme entre vos mains... Bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi... Oh ! que je suis heureuse! »

Et elle expira.

BABYLAS

HISTOIRE D'UNE JAMBE DE BOIS.

Du temps que j'habitais boulevard de la Tour-Maubourg, je rencontrais souvent, par les rues et les quais ou sur l'esplanade, un jeune invalide á la jambe de bois.

Dès la première fois que je le vis, je me sentis porté vers lui par je sais quel attrait sympathique.

Tout invalide qu'il fût, il aimait beaucoup la promenade... qui est une de mes passions.

Il lisait presque toujours de petits livres... et moi j'en écris.

Certain soir d'été que nous étions assis tous deux sur un des bancs de l'esplanade, comme il tirait son bouquin de sa poche, je reconnus l'aspect du dit bouquin : c'était le premier-né de ma plume, ce livre que j'écrivis à Rome, il y aura tout à l'heure trente ans : les *Cinquante Proverbes*.

Je pris quelques renseignements. A peine avais-

je commencé de faire son portrait qu'on me dit : « Mais c'est Babylas, Babylas le breton. »

Le lendemain, comme nous nous retrouvions, à peu près à la même heure, sur le même banc, j'abordai le jeune invalide.

La connaissance ne fut pas longue à faire : au bout de huit jours, nous étions devenus intimes.

Babylas n'était pas un grand savant. Ses manières n'étaient pas d'un marquis. Mais il joignait à beaucoup d'esprit naturel un si heureux caractère que — soit dit sans l'ombre de modestie et simplement pour rendre hommage à la vérité, — c'était toujours moi qui gagnais à nos causeries.

Il avait une finesse d'observation extraordinaire, une manière de dire pittoresque et charmante. Je lui dois plus d'une page de mes petits livres et des mieux réussies, plus d'un de ces mots *trouvés* qui font la joie de l'écrivain, avant de faire celle du lecteur.

Ce que j'aimais surtout en lui, c'était cette naïveté, cet élan avec lequel il s'écriait souvent — et, semblait-il, à propos de rien — : « Que je suis donc heureux ! »

Tant d'autres, à sa place, se fussent estimés misérables... A trente ans, avoir une jambe de bois, être ainsi devenu impropre à toute besogne tant soit peu active, prendre ses invalides, au

moment où il semble qu'on entre seulement dans la vie, vrai, pour voir là le bonheur, il faut avoir l'esprit bien fait.

En ma qualité de conteur, — le conteur ne sort jamais sans un brin de curiosité, cela fait partie de son outillage — j'avais toujours désiré savoir d'où venait cette jambe de bois.

« Est-ce à la guerre que vous l'avez attrapée ?» lui disais-je.

Et lui : « Non, par accident, à Carcassonne, dans un incendie. »

Puis, comme j'allais insister, il détournait la conversation.

Quelques jours plus tard, Babylas vint à notre rendez-vous, sur l'esplanade, avec un camarade, le vieux Rigolet.

La conversation étant tombée de nouveau sur la jambe de bois et son origine, Babylas rougit, et Rigolet de me dire : « Si vous voulez l'histoire, je vous la conterai par le menu. Personne ne la sait mieux que moi. »

Babylas lui jeta un regard si suppliant que Rigolet s'arrêta tout court.

L'entretien prit une autre direction.

Mais je savais qui me pouvait renseigner.

Et, un jour que je venais de quitter Babylas, comme je rencontrai Rigolet, je lui dis : «Mon bon

monsieur Rigolet, vous savez l'histoire de Babylas et de sa jambe de bois. Contez-la moi donc; je suis sûr qu'elle est à son honneur.

— Je crois bien qu'elle est à son honneur... et à la honte de je sais bien qui... Je vous la dirai cependant, et bien volontiers... Mais à condition que Babylas n'en saura jamais rien. »

Je promis, et si je reproduis aujourd'hui le récit du vieil invalide, c'est que ce bon Babylas est, depuis plus de six mois, dans un monde meilleur.

Donc, c'est Rigolet qui parle.

« Quand Babylas nous arriva au régiment — c'était au printemps de 1860, si j'ai bonne mémoire —, il eut d'abord un succès de fou-rire.

Il était frais, rose, timide et doux, comme une jeune fille.

« D'où êtes-vous, Mademoiselle, lui demanda un mauvais plaisant — votre serviteur — d'où êtes vous, et comment vous nomme-t-on? Geneviève ou Suzanne? »

— Pardon, Monsieur, répondit le nouveau venu, je ne suis pas une demoiselle. Je suis natif de Quimper-Corentin, et je m'appelle Babylas Le Herpeur. »

Ces deux noms hétéroclites, cette provenance de Quimper-Corentin redoublèrent notre hilarité.

Si Babylas avait été susceptible, s'il avait mal pris la plaisanterie, nous lui aurions fait la vie dure.

Mais le garçon avait du bon sens.

« Messieurs, dit-il, je suis heureux de penser que je vous cause une telle joie.....»

Et de rire, lui aussi, à gorge déployée.

Mais ce n'était rien encore.

Le soir, avant de se coucher, Babylas se mit à genoux et fit sa prière. Du moins, il voulut la faire : car ce furent, dans la chambrée, des cris, des battements de mains ironiques, des trépignements, une vraie émeute, quoi !

Babylas essaya de raisonner les camarades. A qui faisait-il tort en s'agenouillant et en priant le bon Dieu ?

Autant chercher à raisonner des animaux fantastiques qui tiendraient, en même temps, de l'âne et du tigre.

Quand l'orage fut un peu calmé :

«Écoutez, chers messieurs, dit notre petit Breton, vous pouvez dire tout ce que vous voudrez. Rien ne m'empêchera de faire ma prière, parce que c'est mon devoir : on peut renoncer à un droit ; à un devoir, jamais.»

On l'appela calotin, cagot, cafard, jésuite.

Le lendemain, le surlendemain, pendant huit jours, la même scène eut lieu.

Cependant, quand on vit que rien ne pouvait faire plier Babylas, on commença de tenir son caractère en une secrète estime.

Puis, on ne put s'empêcher de voir que notre homme, après tout, était un excellent soldat, attentif, obéissant, désireux d'apprendre, ne plaignant jamais sa peine.

C'était en même temps un camarade incomparable : obligeant, aimable, ni bourru ni quinteux, toujours prêt à faire, non seulement sa besogne, mais celle des autres, d'une bonne humeur absolument inaltérable... Jamais il n'avait, je ne dis pas insulté, mais désobligé même légèrement, le dernier des enfants de troupe. Ceux qui l'avaient bousculé, houspillé, brutalisé, à propos de sa prière ou de la messe du dimanche, il était toujours prêt à leur rendre mille et un services.

Donc on ne pouvait faire autrement que d'estimer Babylas, non seulement l'estimer, mais l'aimer.

Sur ces entrefaites, le régiment partit pour l'Algérie. Il y eut, précisément alors, une grande révolte des Arabes, et le régiment donna. Parmi les plus durs à la fatigue, les marcheurs les plus intrépides, parmi les plus braves au feu, on distingua tout de suite Babylas. Agneau en temps de paix, dès que la bataille s'engageait, c'était un lion.

Quand je parle de l'estime et de l'affection générales pour Babylas, il n'est que juste de dire que deux ou trois mauvaises têtes faisaient exception. De ces mauvaises têtes, j'étais la pire assurément. Je continuais de dire *couac*, *couac*, quand Babylas passait. Je lui jouais à la belle journée tous les mauvais tours imaginables.

Savez-vous comment il se vengea ?

C'était en 1861. Nous étions de nouveau en France, casernés au grand quartier de Carcassonne.

Je ne sais plus à quelle occasion, tous les sous-officiers du régiment — nous étions alors sergents, Babylas et moi — furent invités à un grand repas de corps qui se donnait dans une immense salle : l'un des greniers de l'hôtel de ville.

Etait-ce que l'on avait trop bu ? Ou cela tenait-il à un soleil torride ? je ne sais. Toujours est-il qu'avant le dessert, nous étions tous, parlant par respect « saouls comme des grives » ; — Babylas excepté, bien entendu.

Tout à coup, le cri *au feu*, *au feu* retentit. Un bol de punch enflammé s'était répandu à terre ; la flamme avait pris à un rideau, puis à deux, puis à de très minces cloisons, qui brûlaient comme des copeaux.

En peu de minutes, l'incendie éclatait, et tous

les convives, subitement dégrisés, descendaient quatre à quatre les cent marches qui les séparaient du plancher des vaches.

Leste et d'ailleurs en pleine possession de sa raison, Babylas fut un des premiers sur la grand'place.....

Là on se compta...

Un seul manquait à l'appel.

C'était moi qui, plus gris encore que les autres, avais glissé sous la table, où je ronflais comme une toupie d'Allemagne, sans plus me préoccuper de l'incendie que du Vésuve ou de l'Etna.

Dès que Babylas eut constaté mon absence, sans se l'expliquer précisément, il s'élança dans l'escalier, gravit en quelques secondes les quatre étages..... et aborda au grenier.

Presque étouffé par la fumée, il ne savait où me chercher, lorsqu'il eut l'idée de regarder sous la table...

Je suis deux fois gros comme Babylas. Il semblait que cette imperturbable ivresse m'alourdît encore..... Mais que ne peut la charité? Babylas me tire de ma retraite, où les flammes allaient me réveiller. Il me charge sur ses épaules. Au moment où il franchissait la porte de la salle, une poutre enflammée se détache du plafond, et lui fait à la jambe une terrible brûlure. . La douleur

lui arrache un cri. Mais l'amitié lui donne des forces. Clopin-clopant, avec une rapidité prodigieuse, il dégringole les quatre étages, et vient littéralement tomber sur la place.....

Quand il m'eut déposé entre les mains des camarades, il se trouva mal...

Longtemps sans connaissance, il ne revint à lui que pour apprendre que sa jambe était brûlée et cassée... et si mal cassée qu'il n'y avait pas à songer à la remettre.

L'amputation était absolument n'écessaire et urgente.

Il la supporta en brave et en chrétien...

Ce qui est plus beau et plus rare que le courage, c'est la bonne grâce et la simplicité avec lesquelles il me pardonna toutes les misères que je lui avais faites, et ce dernier accident dont j'avais bien été, sinon absolument la cause, du moins l'occasion.

Que dis-je, qu'il me les pardonna? Il semblait qu'il m'aimât davantage, depuis qu'il avait tant souffert pour moi....

J'avais moi, vous le pensez bien, une désolation, un désespoir inexprimables. Babylas, que j'aimais maintenant de toutes mes forces, s'attachait à me consoler....

Rigolet en était là de son récit lorsque Babylas,

arrivant à pas de loup, vit tout de suite de quoi il retournait.

« Ah ! je t'y prends, dit-il, mon vieux camarade....

Et, comme j'allais parler, et qu'il surprit sur mon visage des traces d'une vive émotion,

« Voyons, mon cher monsieur, dit-il, parlons donc un peu raison.

« Rigolet me tenait rigueur. Grâce à cette petite amputation, il est devenu mon ami dévoué. Il est devenu surtout l'ami de Celui que j'aime par-dessus tout, et par-dessus tous. — N'ai-je pas fait un marché d'or ?

« Vrai, il me semble que je suis tout prêt à recommencer. J'ai encore une jambe, deux bras, deux yeux, sans compter mes oreilles et surtout ma tête.... Si, pour chacun de ces membres, je pensais gagner une âme à Dieu, vous croyez que j'hésiterais ?... »

Puis, comme s'il sortait d'une extase, il sourit légèrement et parla d'autre chose.

UNE FAMILLE DE REBOUTEURS

(1793 - 1881).

Ceci est par excellence une légende contemporaine.

Elle vient de m'être contée. En l'écoutant, j'ai remercié le bon Dieu qui m'envoyait ce touchant récit. Je ne sais plus, hélas ! — les ans en sont la cause, — je ne sais plus rien inventer. Mais j'ai encore des oreilles pour entendre et un crayon pour écrire.....

Seulement, il faudrait que mon crayon reproduisît cet accent de foi et de poésie inconsciente qui donnait tout à l'heure au simple langage de l'humble narratrice tant de charme et, j'oserai dire, d'éloquence.

*
* *

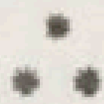
Jean de la Croix avait été ainsi nommé, au baptême, par la dévotion de sa mère... De bonne

heure, il apprit à honorer et à aimer l'image de Jésus crucifié.

Quand, à l'école, il rencontrait quelque difficulté dans ses modestes travaux, quand, à la maison, il avait du chagrin, il tirait de sa poche son petit christ de cuivre : il le baisait avec une vénération pleine de tendresse.

« Mon Jésus, assistez-moi, » disait-il ; ou « Mon Jésus, consolez-moi. »

Souvent, sans motif apparent, et comme un enfançonnet qui a besoin de se jeter dans les bras de sa mère, « O mon Jésus, s'écriait-il, je vous aime. O mon Jésus, faites que je vous aime toujours. »



Dieu l'exauça.

Devenu grand, marié à une femme digne de lui je ne saurais faire d'Ursule un plus complet éloge ; père de trois beaux et pieux enfants, — il sembla que Dieu ne voulût le laisser tremper ses lèvres à la coupe du bonheur humain que pour lui rendre plus amères les épreuves qui l'attendaient.

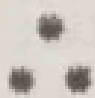
Il perdit sa petite fortune, par la trahison d'un ami.

Sa santé, de florissante qu'elle était, devint pitoyable, et il lui fallut subir une cruelle opération.

Enfin une épidémie terrible ayant sévi dans la

contrée qu'il habitait, — c'était, je crois, aux environs de Perpignan ; à moins que ce ne fût aux environs de Carcassonne, — Jean de la Croix, en huit jours, vit disparaître ce qui lui était plus cher que la vie : sa femme et deux de ses enfants sur trois.

Non seulement il ne se permit pas le moindre murmure. Mais, après avoir pleuré ses bien-aimés, ildit, comme Job : « Le Seigneur me les a donnés : le Seigneur me me les a enlevés ; que le nom du Seigneur soit béni ! »



On n'aime pas vraiment Dieu, si l'on n'aime son prochain.

Jean de la Croix ne se contentait pas de prier, de supporter, d'un cœur chaque jour plus endolori et chaque jour plus amoureusement résigné, les peines qu'il plaisait à la Providence de lui imposer.

Jean de la Croix, tout pauvre qu'il fût, trouvait le moyen de faire la charité.

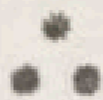
Le survivant de ses enfants, Léonard, avait été comme adopté par son grand-père maternel. Jean n'avait pas voulu ravir cette consolation au père de son Ursule.

Il se trouva donc tout à fait seul.

« Dieu m'a ôté mes enfants, dit-il. C'est une indication que je dois consacrer à tous ceux qui souffrent les quelques sous qui me restent, mon temps, le peu que j'ai de force et d'adresse, mon cœur surtout et ma vie, s'il le faut. »

Quittant donc son métier de cordonnier, avec lequel jadis il gagnait le pain de sa famille, il sollicita et obtint sans peine une place d'infirmier dans l'hôpital de son village.

Je dis qu'il l'obtint sans peine, parce que, outre sa charité bien connue et son caractère d'or et toute sorte d'aptitudes qui devaient faire de lui un infirmier modèle, il avait le rarissime mérite de ne pas demander de gages. « Un peu de viande et de fromage, — les restes de tout le monde, — une couchette grossière, c'était, disait-il, assez et trop pour lui. »



Voici donc notre homme installé dans ses fonctions nouvelles, à la grande joie de tous. On l'appelait le *frère de la Croix*, comme si c'eût été un religieux.

Hélas ! De religieux, il n'y en avait plus alors, en France, ni de religieuses, ni de prêtres. Du moins ils étaient obligés de se cacher, comme des malfaiteurs.

Ou, s'ils ne pouvaient se résigner à quitter leurs chers pauvres, leurs chers écoliers, leurs chers malades, il fallait qu'ils se déguisassent et passassent leur vie dans de continuelles alertes.

On était en 93, cette époque à laquelle est resté le nom épouvantable de *Terreur*.....

Qui eût dit, quelques années seulement auparavant, que la France, ce pays renommé pour sa civilisation avancée, pour la douceur de ses mœurs, deviendrait la proie de quelques milliers de bandits ?

Qui eût dit surtout que, contre ces milliers de bandits, des millions d'honnêtes gens, de braves gens ne se lèveraient pas pour mettre un terme du moins au règne de la guillotine ?

— Qui l'eût dit, n'est-ce pas ?

— Et pourtant, est-ce que nous ne marchons pas, nous aussi, depuis dix ans, surtout depuis deux ans, vers le retour des mêmes horreurs, de la même impudence des méchants, de la même inertie des bons ?

Mais alors comme aujourd'hui, l'horreur des horreurs, ce n'est même pas le règne de la guillotine.... La guillotine est une extrémité trop violente pour durer longtemps. Et puis la guillotine, ce n'est pas un principe, c'est une conséquence.....

L'horreur des horreurs, le principe, la source de

tous les maux et de tous les crimes, c'est la haine de Dieu. C'est ce que le grand comte de Maistre a si bien exprimé, quand il a dit que la Révolution était satanique.



Mais ne nous arrêtons pas trop aux généralités, et revenons à notre héros.

Tout en étant logé à l'hôpital, — où sa charité trouvait un abondant exercice, tant la nuit que le jour, — Jean de la Croix conserva dans le village une misérable petite chaumière où il avait demeuré au temps de son bonheur.

A peine eût-il pu la louer trente écus, tant elle était délabrée. Comme d'ailleurs elle était située tout proche le cimetière, les amateurs pour la prendre à bail n'abondaient pas.

Chaque jour, Jean allait à sa chaumière, où il passait au plus une petite demi-heure. A peine entré, il ouvrait une vieille armoire, il en tirait les derniers jouets et les livres de classe des enfants, le paroissien et le crucifix d'Ursule et ses beaux cheveux blonds qu'il avait coupés lui-même quand elle se fut endormie dans la paix du Seigneur. Il versait sur ces chères reliques quelques larmes... Il priait un instant à genoux, ce qu'il n'eût pu faire

à l'hôpital... et il concluait toujours, en disant : « Que votre volonté soit faite ! »

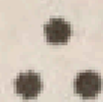
Un jour, ou plutôt un soir — *à brun de nuit*, comme on dit en Bretagne, — il sortait de sa cabane et avait à peine fait quelques pas, lorsque, sur un tas d'ordures, proprement accoté contre une borne, il vit quelque chose de blanc qui l'étonna... Il s'approche, et son étonnement redouble, ou plutôt fait place à la douleur et à l'indignation. Au milieu de côtes de melons, de feuilles d'artichaux, d'épluchures de salade, de vaisselle cassée, de détritus et de saletés de toute sorte, se trouvait, rompu en cinq ou six morceaux, un crucifix de plâtre.

« Les misérables ! » Ce fut le premier cri de Jean.

Puis tout de suite une pensée de pitié pour ces pauvres âmes aveugles l'emporta... « Pardonnez-leur, Seigneur, dit-il ; ils ne savent ce qu'ils font. »

Jean de la Croix ramasse les débris de la sainte image, les baise respectueusement, les essuie avec son mouchoir et rentre chez lui. Là, après les avoir soigneusement enveloppés dans du coton, il les dépose sur une des planches de l'armoire aux reliques.

Puis il se hâte de retourner à l'hôpital.



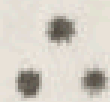
Il avait de la besogne de reste.

Pendant qu'il vaque à cette besogne, qu'il fait bonne mine à ses pensionnaires et leur distribue ces paroles affectueuses qui valent souvent mieux que les médicaments, Jean de la Croix est comme obsédé par une pensée humainement inexplicable, qui vient d'en haut, sans doute.

« Si j'essayais de le raccommoder, ce pauvre Jésus. »

— C'est apparemment, me direz-vous, que Jean de la Croix était une sorte d'artiste, un peu peintre, un peu sculpteur, tailleur de pierres pour le moins.

— En aucune façon. Je vous ai dit qu'avant d'entrer à l'hôpital, il était de la confrérie de Saint-Crépin.



Le lendemain, comme pas un de ses malades n'était en danger sérieux, que d'ailleurs Jean de la Croix ne sortait quasi jamais, — sauf sa courte visite quotidienne à la chaumière, — il demanda une permission de quatre à cinq heures... Pourquoi la lui eût-on refusée ?

Il va trouver son ami d'enfance, son camarade d'école, son voisin, celui qui lui servait de témoin

dans toutes les circonstances tristes ou joyeuses de sa vie, Nicolas, le maçon.

A beaucoup d'autres qualités Nicolas en joignait une, qui devenait plus rare de jour en jour, ou du moins que beaucoup de ceux qui la possédaient s'efforçaient de cacher, comme si c'eût été un crime ou une honte. Je veux dire que Nicolas était un bon et solide chrétien.

C'est pour cela surtout que Jean de la Croix l'aimait tant.

« Mon bon ami, lui dit-il, en l'abordant, j'ai besoin de faire de la sculpture aujourd'hui, ou du moins du moulage... Prépare-moi donc un peu de plâtre très fin, et viens avec moi dans ma cabane. Je veux que tu me voyes travailler, et qu'au besoin tu m'aides de tes conseils. »

Nicolas crut son ami fou.

Celui-ci n'en eut cure. Quand le plâtre fut prêt et aussi une sorte de badigeon clair, tous deux se dirigèrent vers le cimetière... je veux dire vers la chaumière.

En route, l'infirmier raconta au maçon quelle sainte image il s'agissait de raccommoder....

A peine entré, Jean de la Croix se signe ; puis, prenant les six morceaux du crucifix, le torse, la tête, les deux bras et les deux jambes, il les remet successivement chacun à sa place. D'abord la tête

est rattachée au corps, puis chacun des quatre membres. Cela se fait avec une simplicité, une prestesse, une aisance, une sûreté de coup d'œil et de main qui plongent Nicolas dans la stupéfaction.....

Alors Jean prend un pinceau, et, sur la statue reconstituée, étend une couche de badigeon qui lui donne absolument l'aspect du modèle.

J'avais oublié de vous dire que le christ brisé paraissait sortir du même moule que cet autre christ qui faisait partie des reliques de la cabane, celui qu'Ursule avait tenu dans ses mains, et serré contre son cœur, pendant les vingt-quatre heures qu'avait duré son agonie.

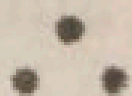
Une fois réparé, le christ brisé ressembla tellement à l'autre que l'artiste improvisé les ayant deux ou trois fois changés de place, Nicolas n'y vit que du feu et assura qu'il ne les distinguait pas

« Ni moi non plus, dit Jean, n'était que j'ai mis une marque au christ raccommodé...

Avant de quitter la cabane, ils firent une fervente prière.

Ils venaient d'assiter à un véritable miracle.

Cela n'étonnait pas la foi robuste de nos deux villageois.... . . . .



N'oublions pas qu'on était en pleine révolution.

Saint-Côme — nous appellerons ainsi le village où se passait notre histoire — avait une assez pauvre réputation auprès des Jacobins du chef-lieu. On racontait qu'il y avait des prêtres et des religieuses cachés dans la commune ; qu'un certain Jean de la Croix, aussi réactionnaire que son nom, faisait à l'hôpital la pluie et le beau temps, enfin que sur la place de la ci-devant église, il y avait un calvaire dont la vue affligeait les bons citoyens.

Pour commencer par ledit calvaire, une députation d'ivrognes et de porte-piques partit un matin de Perpignan ou de Carcassonne, — je ne sais toujours pas lequel, — et vint mettre les habitants de Saint-Côme en demeure d'abattre le signe du salut.

Au fond, il n'y avait pas à Saint-Côme dix personnes désirant voir disparaître cette croix, — très belle, au point de vue de l'art, que tous avaient toujours vue, honorée, aimée, au pied de laquelle plusieurs avaient versé de douces larmes, qui faisait partie, comme le clocher lui-même, des plus lointains souvenirs de chacun.

Malgré cela, la peur qu'inspiraient les citoyens porte-piques était telle que, parmi les Cômais, un

bon quart se sauva ; un autre quart se cacha ; un troisième quart tomba d'accord avec les Jacobins, que ce calvaire était un triste emblème de la superstition, mais essaya de le sauver, à titre de monument historique. Le quatrième quart, composé des plus peureux et des plus lâches, s'offrit pour déboulonner l'édifice.

Si Jean de la Croix eût été sur pied, il eût, à lui tout seul, représenté le courage et la foi.

Hélas ! Il était depuis huit jours au lit avec une violente sciatique...

Il eut pour suppléant son fils Léonard, qui, le grand-père mort, venait seulement de rentrer à Saint-Côme.

Comme on lui proposait d'aider à la démolition de la Croix.

« Pour qui me prenez-vous, répondit-il... j'aimerais mieux mourir. »

Je ne sais comment cette fière réponse ne lui valut que quelques taloches.

Mais, la croix abattue et brisée, restait un programme de fête auquel de consciencieux démolisseurs ne pouvaient manquer : il s'agissait de former une immense ronde, et de danser, en chantant la carmagnole, autour des débris sacrés.

Là encore, tous ceux qui n'étaient pas enfuis ou cachés, firent actes de lâches ou d'apostats...

Ils dansèrent et chantèrent tous, excepté Léonard.

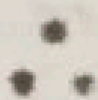
Cette fois-ci, il n'en fut pas quitte à si bon marché que tout à l'heure. Comme deux ou trois camarades voulaient l'entraîner de force dans la ronde, ils tirèrent si violemment sur son bras, qu'ils le déboitèrent.

Le brave enfant ne put réprimer un cri d'angoisse, au moment où il lui semblait qu'on lui arrachât une partie de lui-même.

« Les lâches ! » s'écria Nicolas, qui revenait seulement d'une longue absence.

Et, profitant du boulevari général, il chargea le blessé sur ses épaules et le porta tout droit à l'hôpital.

« C'est grand dommage, dit-il, que le pauvre Jean soit malade lui-même... Il dira du moins ce qu'il faut faire à son Léonard. »



Au moment où on lui apportait son fils, qui était blanc comme neige et se trouvait mal de douleur, Jean eut une illumination subite :

« Seigneur, dit-il dans le fond de son cœur, Seigneur, l'autre jour je vous ai raccommodé. Aujourd'hui, aidez-moi à raccommoder mon fieu. »

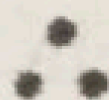
La foi transporte les montagnes.

Jean ne doute pas un instant qu'il ne soit exaucé.

Il prend l'enfant... En un tour de main, le bras est remis en place.

Comment?

Dieu le sait. Et quand on demande à Jean de quelle manière il s'y est pris: « Je n'en sais rien, répond-il. Ce que je sais, c'est que j'étais sûr de raccommoder le petit, et que c'est Dieu lui-même qui a dirigé ma main. »



Est-ce tout?

Non. Nous ne sommes pas encore à bout de miracles.

Deux heures après la guérison de Léonard, on entend un grand cri sur la place, qui est à vingt pas de l'hôpital. Léonard sort pour voir ce que c'est.

A chacun son tour. L'un des deux gamins qui avaient voulu faire danser Léonard de force et qui l'avaient mis si mal en point, Laurent, surnommé le cruel, avait trouvé joli de prolonger la carmagnole à lui tout seul... Il gambadait encore; il gambadait toujours.

La nuit venait... L'enfant ne vit pas qu'il sautait du côté des débris de la croix... Tout à coup, croyant se jeter sur l'herbe, il roule sur la pierre et se casse net la clavicule.

Léonard, guéri miraculeusement, eut quelque

intuition de l'inépuisable bonté de Dieu. Portant à son tour son méchant camarade, il le dépose sur le lit de Jean et raconte l'histoire.

« Seigneur, dit tout bas l'infirmier, cette fois-ci, c'est un de vos ennemis. Pardonnez-lui ; guérissez-le. »

En un clin d'œil, la clavicule de Laurent est remise, comme avait été remis le bras de Léonard.

*
* *

Vous pensez bien que le bruit de cette double guérison ne tarda pas à se répandre, non seulement dans Saint-Côme et les villages environnants, mais dans les sous-préfectures, jusqu'au chef-lieu et à plus de vingt lieues à la ronde.

Un très petit nombre de chrétiens pieux, braves et discrets savaient la vérité tout entière ; c'est-à-dire qu'après avoir eu la pieuse audace de raccommoder un crucifix trouvé sur un tas d'ordures, Jean de la Croix avait été plus loin : il avait demandé à Dieu — et obtenu de lui — comme la science infuse du reboutage.

Ce n'était pas le moment, — en pleine Terreur, — de révéler à la foule ces mystiques beautés, à la foule qui, au moins par sa lâcheté, reniait le Christianisme et n'osait croire en Dieu que moyen-

nant la permission de M. de Robespierre.

Mais le fait était là.

Il fut bientôt de notoriété publique qu'il y avait à l'hôpital de Saint-Côme un pauvre infirmier, qui n'avait pas même été apprenti apothicaire et qui, un beau jour, s'était trouvé rebouteur infaillible...

En effet, après Léonard et Laurent, deux ou trois guérisons, puis dix, puis vingt, dans l'espace de six mois, établirent sur des bases inébranlables la réputation de Jean.

Les médecins de la localité, puis ceux de Perpignan, de Prades et de Céret, — décidément c'est une histoire des Pyrénées-Orientales, — même les officiers de santé des moindres hameaux eurent bien un instant l'aplomb de crier au charlatanisme, de prétendre que Jean faisait semblant de remettre les membres cassés ou entorsés, mais que ces raccommodages ne tenaient pas...... On leur rit au nez.....

Enhardis, les fils d'Esculape voulurent poursuivre Jean pour exercice illégal à la médecine.

Alors les populations, qui avaient commencé par rire, s'indignèrent et montrèrent les dents.....

Le bon docteur Périnet, médecin de l'hôpital de Saint-Côme, tourna la difficulté.

Sans doute, il ne comprenait pas cette science chirurgicale qui, tout d'un coup, s'était révélée

chez un ci-devant savetier... Il ne la comprenait pas, mais il la constatait tous les jours. Il eut la bonne foi de ne pas la nier.

Il fit plus. Cette spécialité de reboutage était une bénédiction pour la contrée. Afin qu'on ne cherchât plus noise à Jean, le bon Périnet déclara que Jean n'était que son employé. Il assista à toutes les opérations de notre ami, et en prit la responsabilité...

*
* *

Nous avons encore un degré à franchir... quand ce ne serait que pour justifier la date de ce récit contemporain : 1793-1881.

On amena un jour à Jean un jeune homme, connu sous le nom de Petit-Louis, lequel s'était donné une entorse... Les parents, croyant à une légère fracture, l'avaient négligée... Le pied avait gonflé au point que la cheville disparaissait sous d'épaisses tumeurs formées de sang coagulé...... Le pauvre enfant ne pouvait faire deux pas sans éprouver d'atroces douleurs, et ce fut en brouette qu'on l'amena.

Malheureusement Jean était encore malade..... Il avait la goutte aux mains, et ne pouvait faire œuvre du moindre de ses dix doigts.

« Mais vous, M. Périnet, qui êtes si savant, ne pourriez-vous remplacer le Jean au moins pour

cette fois ? » dirent les parents du petit Louis.

Le docteur s'excusa de son mieux. La jambe de Louis était très malade, et il ne connaissait que Jean pour la guérir. Seulement, quand Jean lui-même serait-il guéri ?

Léonard était-là.

Léonard,qui,le premier,avait bénéficié de la science de Jean,et qui savait d'où venait cette science, Léonard n'avait pas dégénéré de la foi paternelle.

Il se dit :

« Si Dieu veut, — et j'espère qu'il le voudra, — que je guérisse petit Louis, il lui est bien facile de me donner même habileté qu'à mon père. »

Puis s'adressant au bon Périnet :

« Monsieur le docteur, dit-il, voulez-vous que j'essaye ? J'ai idée que cela va aller comme sur roulettes. »

Le docteur fit signe qu'il consentait, après avoir, d'un regard, pris l'avis de Jean.

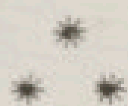
Jean invoqua la protection d'en haut sur les débuts de son fils.

En deux ou trois mouvements souples et hardis, la jambe, toute désarticulée, est remise en ordre. En un demi-quart d'heure, l'amas de sang est comme fondu.

« Vois si tu peux mettre le pied à terre, » dit le jeune opérateur à petit Louis.

Petit Louis, non seulement met pied à terre... Il danse à son tour une sorte de sainte carmagnole ; il se jette au cou de Léonard, l'embrasse au risque de l'étouffer, et sans se préoccuper de ceux qui pourraient le voir, des murs aussi qui, dans ces terribles temps, ont souvent des oreilles, il fait un grand signe de croix, et s'écrie :

« Oh ! que le bon Dieu est donc bon ! »



L'émotion de Jean était impossible à décrire.....

Quand il fut guéri, il reprit le cours de ses opérations.

Mais, toutes les fois qu'il fut empêché, l'étrange pouvoir fut exercé par son fils.

Vers 1815, Jean mourut. Léonard, sa vie durant, fut le roi des rebouteurs. Il n'avait pourtant pas plus étudié que Jean. Il était cordonnier comme son père.

Il se maria, eut des enfants... Le privilége passa au fils aîné...

Et c'est un arrière-petit-fils de Jean qui, toujours cordonnier, continue de traiter à Saint-Côme ceux qui aiment mieux être mis sur pied en quelques secondes par un rebouteur, que de languir des mois durant entre les mains des maîtres de la science.

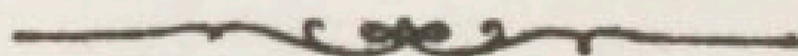
C'est cet arrière-petit-fils de Jean qui a guéri mon hôtesse d'une terrible entorse.

Et c'est elle, — non l'entorse, mais l'hôtesse, — qui vient de me conter cette histoire... bien mieux assurément que je ne vous la conte à mon tour.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

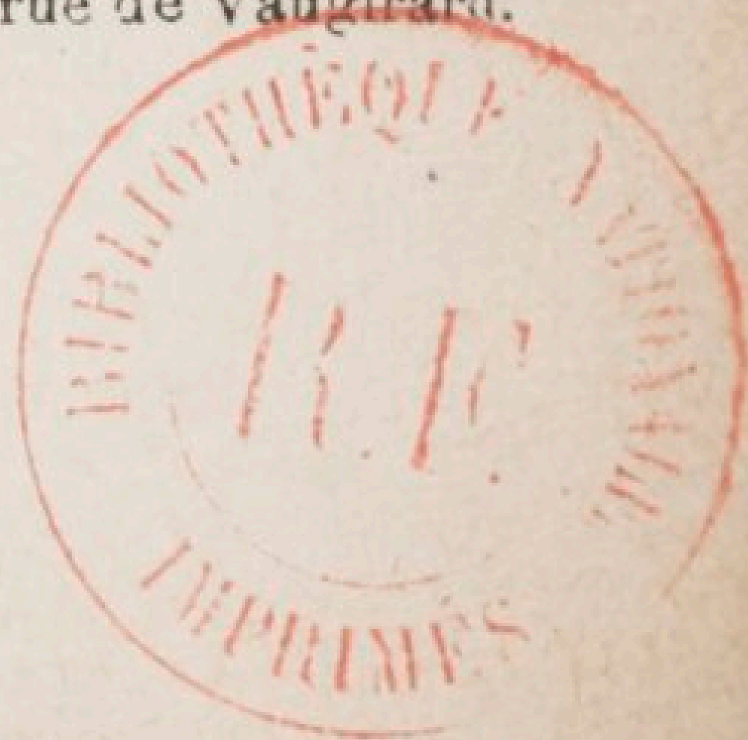
---

	franco
La Société de Saint-Vincent de Paul, Lettres, Entretiens, Récits et Souvenirs; 2. édit. 2 vol. in-12. ...	5 » — 6 »
Lettres à un jeune homme sur la Piété, 5. édit. 1 vol. in-12.........	2 » — 2 50
Emilien, *Nouvelles lettres à un jeune homme,* 3. édit. 1 vol. in-12...... .	2 » — 2 50
Lettres à un ami inconnu, 1 vol. in-12.........................	2 » — 2 50
Etudes littéraires. 1 fort vol. in-12.	3 » — 3 50
Scènes de la vie chrétienne, (1. et 2. séries), 3. édition. 2 vol. in-12, chacun........	2 50 — 3 »
Nouvelles scènes de la vie chrétienne. 1 vol. in-12...............	2 » — 2 50
Les six chevaux du corbillard. *Souvenirs d'un clerc d'avoué.* 1 vol. in-12............................	2 50 — 3 »
Réminiscences d'un vieux touriste, 2. édit. 1 vol. in-12.	2 » — 2 50
La légende d'Ali, suivie **d'Athanatopolis.** 1 vol. in-12...............	2 » — 2 50
Contes et nouvelles. 4. édit. 1 vol. in-12......	2 » — 2 50
Contes d'un promeneur 1 vol. in-12.	2 » — 2 50
Les treize malechances du capitaine Tancreuil. 3. édit. 1 vol. in-12..	2 » — 5 20
Frère Arsène et la Terreur. 1 vol. in-12............................	2 » — 2 50
Angèle, *Histoire d'une chrétienne.* In-12.............	2 » — 2 50

La banque du diable, 1 vol. in-12..	2 » — 2 50
La rue des Poivriers, 1 vol. in-12..	2 » — 2 50
Le château de Saint-Hippolyte, in-12	2 » — 2 50
La confession de Romain Pugnadorès. 1 vol. in-12................	2 » — 2 50
Les aventures d'un berger. 4. édit. in-12........................	2 » — 2 50
Histoire d'un mendiant, in-12.. ...	2 » — 2 50
Légendes contemporaines. 1 vol. in-12..............................	2 » — 2 50
Portraits et caractères. 1 vol. in-12.	1 25 — 1 50
Le christianisme en action. 1 vol. in-8	1 » — 1 35
Vingt chapitres de l'histoire d'un sabotier. 1 vol. in-8....	1 » — 1 35
Petites comédies, à l'usage des cercles d'ouvriers, etc. 1 vol. in-12.	3 » — 3 50
Cinquante proverbes, Causeries familières et chrétiennes, dédiées aux sociétés d'ouvriers, 21. édit. 1 vol. in-18, *net*....	» 90 — » 80
Cinquante histoires, 10. édition, in-18	» 60 — » 80
Nouvelles histoires, 6. édit. in-18, *net*	» 60 — » 80
Causeries sur l'ancien et le nouveau Testament, 3. édition. 1 vol. in-12..	1 75 — 2 »
Histoire de l'Eglise, pour faire suite aux *Causeries sur l'ancien et le nouveau Testament*. 1 vol.in-12.......	1 50 — 1 75
Cinquante petites controverses 2. édit. in-18........................	» 60 — » 80

Conditions exceptionnelles, pour la petite édition in-18 des *Cinquante Proverbes*, des *Cinquante Histoires*, des *Nouvelles Histoires*, des *Causeries sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, de *l'Histoire de l'Eglise* et des *Cinquante petites controverses* : 12/10, 25/20, 65/50, 140/100.

Paris. — Imprimerie G. TÉQUI, 92, rue de Vaugirard.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

---

1 **Actes de la captivité et de la mort** de cinq Pères de la Cie de Jésus, par le R. P. DE PONLEVOY. in-12........... 2 » »

2 **Age du monde et de l'homme** (l'), par H. DE VALROGER, prêtre de l'Oratoire. in-12 .... 1 » »

3 **Amazone chrétienne** (l'), par J.-M. DE VERNON religieux normand, revue par M. René MUFFAT. in-12............. 2 50

4 **Ancienne religion de l'Egypte**, conférence par M. le Vicomte DE ROUGÉ, de l'Institut, brochure, in-12.. » 50

6 **Ateliers de Paris** (les), par Pierre LE-LIEVRE. 2 in-12.................... 2 » »

7 **Bibl e populaire illustrée** (petite), revue par Mgr Bourquard. relié percaline, plats tranche dorés.................. 2 50

Le même cartonné.................. 1 25

8 **Catacombes de Rome** (les), par dom Maurus Wolter abbé du monastère bénédictin de Beuron (Allemagne), précédées d'une introduction par l'abbé Darras........................ 2 » »

12 **Eglise** (l'), **la Réforme**, **la Philosophie et le Soialisme**, par M. Mahon de Monaghan in-12, 3e édition....... 1 25

13 **Eléonore d'Autriche**, reine de Pologne par Mme la Comtesse de Charpin-Feugerolles. in-12................ 1 » »

14 **Esprit de la Bible**, par l'abbé Martini. réédité par M. Ph. Valette. in-32.. 1 » »

15 **Etude de la doctrine catholique dans le Concile de Trente**, par le R. P. Nampon 2 in-12............. 2 50

13 **Etudes pratiques du style vocal**, par M. Stephen de la Madeleine. 2 in-12. 2 50

15 **Etude sur la question d'Honorius**, par le P. Scheeman, de Cie de Jésus. in-12 1 » »

16 **Français en Amérique** (les), le Canada par A. Frout de Fontpertuis. in-12.. 1 » »

17 **France armée** (la), par M. Lahaussois sous-intendant militaire. in-12...... 2 » »

18 **Gentishommes de la Cuiller** (les), par Charles Buet. in-12............ 2 50

38 **Moines en Gaules** (les), par le Comte de Montalembert. in-12............ 1 » »

39 **Nouvelles causeries morales**, par Mlle Julie Gouraud. in-12........... 1 » »

40 **Œuvres de charité à Paris** (les), par la même. in-12..................... 1 » »

41 **Paix et la trêve de Dieu** (la), par M. E. Semichon 2 in-12 .... 4 » »

42 **Pèlerinage au pays du Cid** (un) par M. Ozanam. in-12.................. 1 » »

43 **Pèlerinage d'Assise** (le), par M. E. Lafond. in-12...................... 2 » »

45 **Philosophie du Ruisseau** (la), par Maurice le Prévost. in-12.......... 1 » »

46 **Pupille du docteur** (la), par Gabrielle d'Etampes. in-12 4 édition............ 2 » »

47 **Rameur des galères** (le), par Raoul de Navery. in-12 6 édition........ 2 » »

49 **Récréations dramatiques**, par Mme de Gaulle. in-12.................. 1 50

50 **Rien n'est parfait ici-bas**, par Fernand Cabellero. in-12............... 1 20

51 **Romains chez eux** (les), par Ernest de Toytot. in-12.................. 1 » »

53 **Saint Columba**, par de Montalembert. in-18 .... 1 50

54 **Souvenirs religieux et militaires de la guerre de Crimée**, par le R. P. de Damas. in-12 4e. édition .... 2 » »

55 **Souvenirs de guerre et de captivité.** France et Prusse, par le même. in-12. 3e. édition...................... 2 » »

56 **Trois nouvelles**, par M. de Riverolle. in-12 .... 1 » »

58 **Vie des saints et des bienheureuses**, par Collin de Plancy. in-12 .... 4 » »

59 **Enfant perdu.** (l') revu et corrigé par Mlle Marthe Lachèze. in-12 .... 2 »»

61 **Berthilde** ou les origines chrétiennes et monarchiques de la France, par C. d'Arvor. in-12, ... 2 »»

62 **Capitaine Gueule d'Acier** (le), par Ch. Buet. in-12..................... 2 »»

63 **Enfants nantais** (les), par G. d'Ethampes in-12 2 édition..................... 2 »»

64 **Lettres à un jeune homme**, par E. de Margerie. in-12 5 édition ..... 2 »»

65 **Madeleine Miller**, par R. de Navery in-12 5 édition..................... 2 »»

66 **Marie la Muette**, par G. d'Éthampes. in-12 2e édition .... 2 »»

67 **Marquis de Montcalm**, (le) dar le R. P. Martin, de la Cie de Jésus. in-12, 3e édition... .... 2 »»

68 **Morale chrétienne expliquée par un père à ses enfants,** par E. MIGNARD. in-12, 2e édition.................... 2 » »

69 **Ouvrier Vendéen** (l'), par PAULIN. in-12 2 » »

70 **Paul et Cécile,** par CH. DUBOIS. in-12. 2 » »

71 **Paul et Jeanne,** par le même. in-12.. 2 » »

72 **Piété éclairée** (la) par la foi, par le R. P. COTEL, de la Cie de Jésus. in-12..r.. 2 » »

88 **Passage d'un ange** (le), pa.ı la princesse OLGAN CANTACUZÈNE. in-12.... 2 »»



Imp. G. TÉQUI, 92, rue de Vaugirard, 92.





